



LOU-ANNA REIX

LUDDEAU

PIERRE-ANTOINE SANTELLI FILIPPI

SIMONE COLLINE

YOHAN QUEYLA

c ' é c a i c
MEUX
DEMAIN

GRENIERS



P.4

CHARLIE

SIMONE COLLINE

P.42

LA MANSARDE

LUDDEAU

P.80

DU JARDIN À LA FORÊT

YOHAN QUEYLA

P.110

DE LA GRAINE AU GRENIER

LOU-ANNA REIX

P.144

SOIT PERSONNE NE L'EST

PIERRE-ANTOINE SANTELLI FILIPPI

CHARLIE

SIMONE COLLINE

Charlie

« Au nom du Vivant, de la Terre, et de la Résistance Écologique, je t'adoue chevalière du Front Vert, sois vaillante, loyale et généreuse. » Safia rit et me fiche une taloche. « La collée. » La bonne blague, la guerre est finie. Les États Capitalistes sont vaincus. On a gagné depuis longtemps.

Je fête mes seize ans aujourd'hui, dont les deux tiers de luttes, de privations, de pertes. Avant, c'était l'âge légal pour intégrer les Brigades qui allaient au combat. C'est derrière nous tout ça. Victoire totale. Seize ans. On attendait ça avec impatience pendant la Guerre... Je suis née extra-muros, dans les zones péri-urbaines. Pile poil au même moment, de l'autre côté du Mur, les Chercheurs des États stabilisaient la fusion atomique. Rien que ça. J'ai connu la Guerre de l'Eau avant de savoir marcher, j'ai prononcé mes premiers mots (*maman, pain*) lors de la Famine de 57, et ai bidouillé mes premiers sabotages à dix ans, en 65, lors du Tournant.

Mes parents appartenaient au Front Vert depuis sa fondation, dans les années trente, quand le monde avait connu une vague brune. Ils étaient adolescents à ce moment-là. Les régimes totalitaires avaient fleuri partout à cause de ces connards de friqués qui voulaient s'en foutre plein les poches et la panse avant l'Effondrement Écologique. Comme s'ils pouvaient y échapper, les bouffons.

Les milliardaires avaient acheté leurs Milices comme d'autres faisaient leur marché avant les carences, et imposé leur loi derrière leur Muraille. Bombance pour leurs cercles et *nada* pour le reste du monde.

Les Miliciens de base mangeaient à peine mieux que les pauvres, et passaient plus de temps de *notre* côté du Mur, c'est dire à quel point ils étaient crétins. Si à un bout du spectre, t'as le pouvoir et le fric, de l'autre, t'as forcément ceux qui les idolâtrèrent et se contentent de leurs miettes. C'est une loi de la *civilisation*. Nous, les gens normaux, on trinque au milieu. Un certain temps. Et quand la coupe est pleine, on riposte, c'est cyclique.

La lutte avait commencé tôt, bien avant la Convergence. Il avait fallu pas mal d'années pour que les différents militantismes s'unissent. La Résistance contre les méga-bassines, qui accaparaient les réserves d'eau pour les grosses exploitations carburant au chimique, avait tout déclenché dans le milieu des années vingt. Elle avait mobilisé tous les profils humanistes dans des manifestations massives et des opérations de plus en plus réprimées.

Les écolos, les paysans, les homos, les trans, les femmes, les racisés, les gauchos, toutes et tous taxés de *terrorisme* dès qu'ils revendiquaient leur droit à exister dans une nature propre, avaient alors compris qu'ils subissaient les mêmes formes d'oppression, parce qu'ils luttaienent contre un seul et unique ennemi, systémique et protéiforme. Saloperie de *capitalisme*, rien que le mot me fiche encore la chair de poule. Toutes les exactions prenaient leur source dans ce système archaïque.

L'union des forces s'était rapidement imposée comme la condition de la survie et ce qui avait commencé comme une guérilla dans quelques points chauds

du globe, avait progressivement viré à la troisième Guerre Mondiale. Les frontières avaient disparu, il n'existait plus que deux camps qui s'étaient affrontés sans répit sous deux bannières antagoniques, le Front Vert et les États Capitalistes.

Mon père est mort le premier, abattu par les Milices, parce qu'il n'a pas voulu révéler l'emplacement de notre Grenier. On était des dizaines à en dépendre. C'était lui, ou l'intégralité de notre Cohorte, avec toutes nos réserves de matériel et de bouffe. On savait que ça pouvait arriver à n'importe lequel d'entre nous, c'est tombé sur lui. Il n'a pas craqué. On l'a su, parce qu'il n'est jamais revenu après son arrestation, et les Milices ne nous ont pas trouvés.

Ma mère a disparu pendant le Tournant peu de temps après. Elle était partie pour un raid dans les Zones Côtières ravagées par les Tsunamis, et pas de bol, elle est tombée en plein milieu des explosions lors du sabotage des centrales atomiques du littoral. C'était une faction radicale du Front qui avait orchestré ce coup.

Leur plan a capoté grave, ils voulaient neutraliser les transports de déchets radioactifs vers l'Afrique et ont tout fait péter. Une sacrée bande d'amateurs, si vous voulez mon avis. La quasi totalité des Côtes a été irradiée, des milliers de réfugiés ont afflué vers les Cités et les Marges, où ils sont venus crever, pour la plupart. Ça a marqué la fin de la Guerre, malgré tout, mais ça a coûté cher au Vivant.

On s'est occupé de moi. Les gosses, ça courait déjà plus trop les rues à l'époque, entre les couples qui ne

voulaient plus procréer dans un monde aussi pourri, et ceux qui n'y arrivaient pas, les naissances avaient chuté. Les radiations n'ont rien arrangé. Moi, j'y vois une forme de sélection naturelle. Notre espèce est le pire parasite qu'ait connu la planète, hop, la nature fait le tri, et mise tout sur sa propre survie. Safia est plus optimiste, comme ma mère. Elle dit que l'humanité s'adaptera, humble, cette fois.

Après le Tournant, on s'est retrouvés un peu désœuvrés. Plus rien à saboter, plus rien à combattre. Les derniers bourreaux avaient été débusqués et exécutés. Ceux qui avaient des compétences en technologie et dans le numérique ont été embauchés dans les Zones Urbaines. Ils y bidouillaient une sorte d'ordinateur géant dédié au sauvetage du Vivant.

Je ne savais rien faire d'utile à la Reconstruction, et l'école, c'était secondaire pendant la guerre. Mes parents avaient essayé de m'apprendre à lire entre deux raids, mais j'ai tout oublié. Alors j'ai zoné dans les Faubourgs, vivant de de trafics avec les anciens soldats du Front au chômage.

On s'est organisés et on a installé notre QG dans notre ancien Grenier, un réseau de caves communicantes, un vrai labyrinthe qui avait tenu les Milices à distance pendant des décennies. On a des dortoirs dans les salles vides et on stocke le reste dans les autres, des vivres et du matos. Il fait un froid constant sous terre, ça conserve.

On sert d'intermédiaire entre la Cité et les Marges, des zones de forêts nourricières tenues par les Communautés Paysannes. Elles existent depuis

longtemps, avant même la naissance du Front. C'est là que sont nés les premiers Greniers. On réceptionne les denrées qu'ils produisent et on leur file des équipement low-tech en échange. Tout passe par nous. On se sucre même pas au passage, on n'a pas appris à se gaver. Tant qu'on a de quoi se nourrir, se vêtir et dormir, on s'en contente. C'est sûr, ça manque un peu de piquant au quotidien, mais tout le monde en profite et on en vit...

On dit que les Marges Extérieures ont renoncé à toute forme de technologie. Les Villageois y vivent comme à l'ère pré-industrielle. Safia les appelle les arriérés. Perso, je crois que s'ils étaient aussi arriérés qu'elle le prétend, ils n'auraient pas réussi à faire revenir l'eau avec leurs forêts.

Je pense souvent à la mer. Safia m'a raconté que les vagues viennent te lécher les orteils en faisant rouler les coquillages autour de tes pieds. Quand le sable est sec, il se transforme en tapis douillet et chaud sous ton corps et tu t'endors au son du ressac. J'aimerais bien voir ça, un jour. Mais, trop dangereux. Les radiations, tout ça...

Nos rangs se vident. Ils ont découvert un truc dans la Cité, leur ordinateur a évolué. Tu peux te faire opérer et installer une *connectique* dans la nuque, maintenant. Après, on t'insère une espèce de fiche en métal et tu es plongé dans le Métavers où tu peux jouer à des jeux virtuels dans des décors de malade, pendant plusieurs jours d'affilée si tu veux.

C'est Eddie qui m'a expliqué ça. Il m'a montré le trou dans son cou, j'ai failli gerber. Et pourtant, j'en ai

vu du sang et des plaies. Quelle idée de s'infliger ça *volontairement*. Ça fait bien dix jours qu'il n'est pas revenu au Grenier. Il a dû devenir accro.

Safia, elle, envisage de rejoindre les nouvelles *Milices Intercités*. Ouais, je sais. *Milices*. Ils ne pouvaient pas choisir pire comme nom. La mémoire collective est courte.

— Non, mais t'es cinglée ou quoi. Qu'est-ce que tu vas aller foutre dans une Milice, t'as passé l'essentiel de ta vie à les combattre !

— Arrête, ça n'a rien à voir, les États sont morts et enterrés, là, c'est plus une police pour garantir ordre et protection dans les Cités.

— Quel *Ordre* ? Défini par qui ? Et *Protection* de qui ? Contre quoi ? Tu seras *armée* ?

Pas de réponse.

— Ça pue.

Elle hausse les épaules, des épaules rondes, fortes, solides qui n'aspirent à rien d'autre que remplir un uniforme et caler la crosse d'une arme, apparemment. Si Safia se casse aussi, plus rien ne me retiendra ici. Va falloir que j'envisage d'aller voir ailleurs. Je passe de plus en plus de temps sous terre, comme un cafard, qui fait des incursions à la surface pour aller grignoter dans les provisions des autres. Je m'ennuie.

— Hey, Charlie, tu nous files un coup de main pour charger le camion ?

— Yep.

Je prends trois cartons sur la pile en passant, mini-panneaux solaires, connectique, batteries de toutes tailles, ferraille en vrac, tissus techniques,

capsules de nutriments... Un chargement pour les Marges. Le convoi mensuel de notre Grenier démarre ce soir, un camion plein, un ancien modèle militaire qu'on a bidouillé. Tous les Greniers des Faubourgs en possèdent un ou deux. Chacun dessert les Marges dans une direction différente sur un rayon de cinq cents bornes. Ça couvre presque tout le territoire habité entre les Cités Européennes.

Adama ficelle le chargement sous la bâche *comme s'il farcissait un rôti*, expression préférée d'Eddie qui n'a jamais avalé un bout de viande de toute sa vie, comme nous tous, les plus jeunes du Grenier. On ne mange plus d'êtres vivants de nos jours. J'arrive même pas à imaginer comment les générations précédentes ont pu *mâcher* et *avalé* de la *chair*, même la fausse, fabriquée en labo.

— Dis, Charlie, on manque de monde pour le convoi. Sans blague, j'ai l'impression d'être la seule à traîner au Grenier, ces jours-ci.

— Ça te tente de venir avec nous ?

Si ça me tente ? Un peu que ça me tente, ça tombe même à point nommé.

— Ouaip. On va jusqu'où ?

— Jusqu'aux Marges Extérieures, c'est une longue trotte, on va voir du pays.

Cette portion, la plus profonde des Marges, marque la frontière avec le *No man's land* qui fait la jonction avec les Zones Côtières. C'est de plus en plus compliqué d'y accéder par les routes. La forêt mange tout. Les bas-côtés débordent de taillis et de jeunes arbres. Les végétaux ont morflé avec le Réchauffement puis

le Tournant, et les repousses sont un peu fragiles. À chaque gros orage, les troncs malingres s'effondrent sur les chaussées, et c'est pas comme s'il existait un service de voirie comme autrefois ... Sans parler des ponts écroulés ou branlants. Dans dix ou vingt ans, tous les échanges se feront à pied, les véhicules ne passeront plus. Peut-être même avant.

— T'as cinq minutes pour préparer ton sac.

Ok. il m'en faut à peine deux, et je m'installe sur le siège passager entre Adama et Mei. J'ai pris congé de Safia d'un signe de tête. Elle est ce qui se rapproche le plus d'une mère pour moi depuis la disparition de la mienne. Elle m'a regardée partir sans émotion. Ok. Seize ans. C'est donc l'âge requis pour couper le cordon.

On traverse la courte portion des Faubourgs qui nous sépare des Espaces Paysans. On emprunte le seul réseau routier qui soit carrossable, chez nous aussi la forêt l'emporte sur tout, haut la main, pas comme dans le cœur de la Cité où tout est taillé pour que les façades restent bien nettes. Ici, en périphérie, des arbres poussent sur les murs éventrés des buildings ! Le moteur silencieux du camion fonctionne sur batterie électrique, on en a une dizaine de rechange stockées sous l'habitacle, de quoi faire dix fois l'aller-retour. Mieux vaut être prévoyant. Adama m'a dit que dans les Marges Intérieures, certaines Communautés en sont très friandes. Avec une batterie, elles tiennent plus d'un an. Au-delà, ça n'intéresse plus personne. Pourtant, l'énergie produite par fusion est « propre » et quasiment inépuisable. Je

ne comprends pas pourquoi les Villageois y renoncent. Ils se compliquent la vie, non ?

On a quelques heures de jour devant nous. Le premier relais se trouve plein ouest, à cinquante kilomètres, on échangera nos chargements et on continuera plus loin jusqu'au second qu'on veut atteindre avant minuit, c'est le dernier avant les Marges Extérieures. Un sorte de torpeur me saisit, la route et le babil incessant d'Adama et Mei me bercent. Je passe côté vitre et m'absorbe dans la contemplation du paysage. Dans les derniers blocs des Faubourgs, les bâtiments délabrés s'alignent, recouverts de lianes et de futaies. Dès qu'on quitte la périphérie, on entre dans un périmètre amorphe d'anciens champs cultivés. On devine leur architecture rectiligne aux limites nettes entre les végétaux qui y foisonnent. Ils ont repoussé en fonction de leur résistance aux différents pesticides utilisés avant-guerre. D'ici dix ans, tout ça sera redevenu forêt.

Maman disait qu'elle parviendrait à tout assainir. Les jeunes pousses s'adaptent bien plus vite que nous aux changements, elles filtreraient les poisons du sol et de l'air, en mourraient peut-être, mais pas toutes. Elles finiraient par muter et prospérer sous les nouveaux climats. À nous de suivre le mouvement. Les cahots se multiplient, la route est pleine de trous, il faut slalomer entre les débris. On dirait qu'Adama a fait ça toute sa vie, il continue à discuter avec Mei en appuyant ses propos de grands gestes entre deux coups de volant.

J'ai hâte de découvrir le premier Village. On fixera

le maillage en acier tubulaire au châssis du camion pour rouler de nuit. Ça désencombre les chaussées sans qu'on ait à descendre de la cabine et ça protège contre les hardes de sangliers qui ont envahi les espaces sauvages. J'ai vu les dégâts que les plus gros spécimens lancés plein pot pouvaient provoquer sur les véhicules non renforcés. À part le découpage et le recyclage des pièces, après, on n'en tire plus grand-chose.

Contre les loups, on a les canons à Led et à ultrasons. Quand les clans ont fait leurs premières incursions dans les Faubourgs, les Techniciens de la Cité les ont développés à partir des prototypes créés avant-guerre pour protéger les troupeaux. Je me demande comment ils s'en sortent dans les Marges Extérieures sans ces technologies. À l'ancienne ? Avec des fourches ? — On y est, Charlie ! Prépare-toi !

On entre dans le premier Village. Il est bâti en cercle autour d'une place centrale, sur des ruines d'avant-guerre, on reconnaît les fondations en briques ou en béton des maisons d'autrefois, quelques terrasses aussi.

Il y a des potagers partout, des éoliennes sur chaque maison, des panneaux solaires sur toutes les toitures et plantés un peu partout en rez-de-jardin. Ceux-là alimentent des pompes à eau reliées aux récupérateurs qui tapissent littéralement tous les murs. Ce sont des modèles recyclés, qui chargent des vieilles batteries de voiture du type de celles qu'on troque. Pas de barrières nulle part, juste quelques haies. Malgré l'heure tardive, beaucoup de villageois tra-

vaillent la terre. Ils portent le même type de tenues que nous, produites dans les Cités, thermorégulatrices, anti-bactériennes, mais avec quelque chose en plus. Foulards, chemises, bonnets, gilets, que du tissé, tricoté, cousu main qui ne vient pas de chez nous. Plein de couleurs vives. Ça dépayse.

Notre camion suit la route unique qui mène au Grenier central. Le reste n'est que chemins piétonniers entre les jardins. On est attendus. Je vois quelques gosses curieux dans la « foule » autour de la zone de déchargement. Pas majoritaires.

On fait une chaîne avec les Villageois et on vide un quart du camion sur une bande allant de la porte au fond de la remorque. Ça fait comme un couloir. Les cartons sont déballés et leur contenu trié dans la Maison du Village, cœur du Grenier Paysan.

Celui-ci dépasse de loin les besoins locaux. Il alimente un vaste système d'échanges secondaires avec les Villages voisins, inaccessibles par les routes. C'est un réseau d'Estafettes à pied qui assurent le relais. Que du troc. T'as besoin d'un truc, t'en donnes un autre. Pas de monnaie, pas de surproduction, pas de profit. Article 2 du Code Universel. L'article 1 est dédié à la protection prioritaire du Vivant.

On recharge aussitôt le camion dans l'espace libéré. J'aide Adama à fixer les protections en acier sur le châssis, pendant que Mei se tape la discute avec les Villageois. Ça va vite. On repartira tout de suite après. Pas de temps à perdre, si on veut aller le plus loin possible avant la nuit noire. La luminosité décroît déjà et des lampions s'allument partout. Nos

Leds, mais des soufflets bricolés maison en tissus multicolores. Décidément, on aime bien les couleurs dans les Marges.

Mei prend congé d'une fille en la serrant dans ses bras. Elle a des amis partout. Les gens, c'est son truc. Pas moi. Je sais pas y faire. Tous mes potes finissent par partir, d'une façon ou d'une autre. Le dernier, c'était Eddie. Ça calme.

On reprend la route. Fini les discussions à grand renfort de gestes, l'état de la chaussée est trop dégradé. Je vois les gouttes de sueur perler au front d'Adama. Ses mains agrippent le volant qui tressaute à chaque obstacle. Il plisse les yeux pour affiner sa vision. On a dû allumer les phares ; ils diffusent une lumière blanche inquiétante qui vacille sous les secousses. On dirait le stroboscope d'une torche anti-loups qui rend les arbres mobiles et menaçants.

On charrie des masses de branchages avec notre renfort en acier. Ils finissent par s'accrocher aux taillis des fossés, le moteur mouline, les pneus patinent puis le camion se libère d'un coup, on fait un bond en avant jusqu'à la touffe suivante.

— Eh merde, ce gros paquet-là, pas moyen qu'il dégage sous la poussée des roues. Va falloir descendre. Mei tu prends le canon à loups et le fusil, Charlie et moi, on déblaie.

Logique. Je suis plus robuste que Mei et elle a combattu au sein des Brigades, elle sait viser.

Adama sort les tronçonneuses de la remorque et me tend le modèle ancien, à moteur électrique. Lui se réserve le modèle laser, et ça vaut mieux. Ça taille plus

vite et sans un bruit, mais t'as pas intérêt à trembler, sinon tu te coupes un bras ou une jambe en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. On attaque l'entrelacs de troncs grêles par le milieu. Inutile de débiter toute la masse, on défriche juste assez pour le passage du camion. On travaille sans lever la tête, vite et bien. Mei se charge du reste.

Fini. Quand le moteur de ma tronçonneuse se tait, tous les bruits de la forêt sont libérés d'un coup. À croire que tout ce qui vit et respire autour de nous avait retenu son souffle. Je n'ai jamais entendu un tel tintamarre, ça claque, ça crisse, ça siffle, ça pépie de partout. On entend un gros truc froisser les feuilles pas loin, sur notre droite. On grimpe fissa dans la cabine et Adama redémarre au quart de tour. Je frissonne d'excitation.

On doit descendre deux nouvelles fois pour dégager la route, avant d'atteindre le Village-étape. Pas de loups. Dommage.

On quitte ce qu'il reste d'un bitume zébré de fissures pour un chemin en terre qui oblique vers l'Est. Nos phares éclairent les premiers habitats en périphérie, des petites cabanes en bois recouvertes de végétaux. Pas de panneaux solaires, pas d'éoliennes, pas de lampions. On avance au ralenti en slalomant au milieu des arbres silencieux. Il y a juste la place pour passer. Tout est plongé dans l'obscurité.

On débouche dans une clairière naturelle où la Maison du Village a été érigée. Pas un gramme de béton ou de brique à l'horizon. C'est du pur Village des bois. Un système de torches à l'ancienne, avec

du feu, éclaire la place où nous attend une équipe. Un réseau de lianes crée une toiture naturelle sur l'espace central. Difficile d'être sûre, dans une telle pénombre, mais il me semble que ce sont des fruitiers qui sinuent ainsi entre les branches des arbres en bordure. Purée, ça doit être sacrément cool de juste avoir à tendre la main pour cueillir son quatre heures ! J'ai vu de nombreux potagers sur le chemin, mais rien à voir avec ceux du Village précédent. Toutes les cultures sont verticales. Tout est tapissé de vert, du sol aux cimes. Les bâtiments disparaissent sous les couches de végétaux et semblent s'intégrer au biotope local, comme s'ils étaient construits dans du bois vivant qui donne encore.

— Mais ils vivent dans les arbres ou quoi ?

— Pas faux. Tout le monde sait grimper dans les Villages. Maîtriser les hauteurs, c'est une question de survie par ici, pour cultiver et tailler déjà, puis pour échapper aux prédateurs. Les Estafettes dorment dans les cimes.

— Sans déconner, c'est là qu'on va dormir, nous ? L'idée m'emballe. Je me sens des envies de bouger après toutes ces heures de route à encaisser les cahots dans les fessiers, crispée sur mon siège.

— Calme-toi, ouistiti, d'abord, on décharge.

Mei s'amuse visiblement de mon enthousiasme. Elle salue chaleureusement les Villageois avant de mettre la main à la pâte. Elle connaît tout le monde ici aussi. J'observe l'équipe d'accueil en douce. Ils portent tous des matières naturelles et colorées. J'ai l'impression d'avoir changé de monde, purée.

Je suis dévorée de curiosité. Un carton manque de m'échapper des mains, tant je tourne la tête dans tous les sens pour apercevoir des Villageois dans les arbres. Mei se marre, quand elle comprend ce que je cherche. Je prends tout au premier degré.

On charge aussitôt le couloir qu'on a dégagé dans la remorque avec des caisses remplies de légumes et de fruits. Je me demande bien ce qu'on fournit à ce Groupe. Aucune technologie repérable à l'œil nu, même basique. Peut-être des matières premières ? Il leur faut bien fondre du métal pour fabriquer leurs outils ? De la corde et des mousquetons pour voltiger dans les arbres ? Des piles ? ...

— On loge votre ado avec ceux de sa cohorte d'âge ?

— Charlie, qu'est-ce que t'en dis ?

— Euh.

Hm. Comme je le disais, je n'ai pas les compétences sociales de Mei.

On nous emmène dans une salle commune où l'on nous offre le repas le plus riche que j'ai jamais dégusté. C'est pas qu'on manque de quoi que ce soit dans les Faubourgs, et c'est bien pour ça que le troc existe, mais les tablettes alimentaires inondent le marché et par paresse, on y recourt bien plus souvent que nécessaire, ça coûte rien et c'est nutritif.

Je dois me réfréner pour ne pas faire honte à mes compagnons et me gaver à pleines mains de produits frais. Deux jeunes de mon âge nous rejoignent, je crois qu'ils sont allés les réveiller exprès pour moi, un gars et une fille. La vache, qu'est-ce que je vais bien pouvoir leur raconter ? Je me tortille sur le banc en

lançant des regards désespérés à Mei qui me sourit ironiquement en retour.

J'ose à peine les regarder et j'ai la gorge tellement nouée que je n'arrive plus à avaler ce que j'ai dans la bouche. La fille picore quelques morceaux de fruits qu'elle chipe directement dans mon assiette. Drôle de façon de créer du lien, je suis à deux doigts de lui planter ma fourchette dans la main. Vieux réflexe de temps plus durs. Le type lui donne une tape.

— Arrête, Fanny, tu vas te faire embrocher.

Il me regarde avec un rictus moqueur. Je rougis comme une pivoine, merde. Fanny ricane.

— C'est quoi, ton nom ?

— Charlie.

— C'est toi qu'on emmène dans les Marges Extérieures ?

Quoi ? C'est quoi, cette histoire ? Je dévisage Adama d'un air ahuri qui fait sourire en coin les deux ados.

— Euh, ah bon ?

Purée, ils vont me prendre pour une demeurée incapable d'articuler trois mots.

— J't'ai pas dit ?

Non Adama, tu ne m'as pas dit.

— C'est un raid d'Estafettes. Les deux gamins font un aller-retour vers un Village de l'Extérieur en solo pour la première fois. On s'est dit que ça te plairait peut-être. Pour tes seize ans.

Il mâche une poignée de fruits rouges et ajoute en souriant de toutes ses dents, teintées de violet par les baies.

— C'est cool, ça te fera des vacances, hein Charlie ?

Clin d'œil. Je suis estomaquée. Ils avaient prévu le coup ?

— Bon. On commence tôt, demain matin. On te montre où tu dors ?

Ethan et Fanny se lèvent dans un même mouvement. Je réagis avec un léger décalage. Je regarde Adama.

— On se retrouve où pour le retour ?

Il hausse les épaules.

— Ici.

— Attends, il y a combien de kilomètres jusqu'au Village en question ?

Je regarde Fanny.

— On compte pas en kilomètres. Un jour et demi de marche. Plus avec toi. Tu n'es pas entraînée.

Cette fille me gonfle.

— Attends, je ne vous ai rien demandé, moi !

Je me tourne vers Adama.

— Et si je ne suis pas rentrée à temps ?

— Du calme, du calme ! Ce n'est pas ce qui est prévu. On te reprend *dans un mois*, Charlie, lors du prochain convoi.

QUOI ? Mais il n'est pas bien, là ? Je m'apprête à lui signifier clairement ma pensée à plein volume quand Mei me coupe l'herbe sous le pied.

— Tu as vu l'état de la route, Charlie ? On ne pourra bientôt plus passer. Si on veut que les échanges continuent entre les Zones, il nous faut former nos propres Estafettes dans les Faubourgs. Ce système est déjà performant dans les Marges, il n'y a pas meilleur endroit pour apprendre. Tu es jeune, tu as besoin de voir autre chose que

les souterrains où tu as grandi. Le monde ne se limite pas à notre Grenier. C'est notre devoir de planifier notre avenir, et notre avenir, c'est toi. Tu es en *mission*.

Bon. Trop de mots, je ne fais pas le poids. Et Mei est ma supérieure.

J'emboîte le pas à Ethan et Fanny en lâchant un salut bougon. On y voit juste assez pour ne pas se prendre les pieds dans les racines. Ils me mènent vers une petite cabane en bois. Si la fenêtre n'était pas éclairée, je l'aurais à peine distinguée sous la masse végétale. La lumière vacille, sans doute une bougie.

On entre. C'est plus grand que ce que j'imaginais. Une grande pièce au rez-de-chaussée, une cuisine, des fauteuils dépareillés recouverts de couvertures crochetées devant un poêle de masse et une mezzanine fermée à chaque bout. Ethan grimpe à celle de droite en réprimant un bâillement.

— Si tu veux te rafraîchir avant de dormir, c'est derrière le paravent, là. Les toilettes sont dehors. Fanny va te montrer où tu dors, moi, je retourne me coucher !

Il ouvre la petite porte qui donne dans sa chambre et rampe dans l'espace à quatre pattes.

Je talonne Fanny qui escalade déjà la seconde échelle. Je me faufile à demi dans la pièce bien plus spacieuse au sol qu'il n'y paraît, mais le plafond est si bas qu'il est impossible de se tenir debout, ou même bien droit sur les genoux. Fanny me désigne un lit, à l'opposé du sien.

J'indique d'un coup de menton que j'ai bien repéré ma

place et je redescends. Je prendrais bien une douche d'eau recyclée mais quelque chose me dit que ce n'est pas une option. Le coin toilette se limite à une table, un broc rempli d'eau froide et une vasque, avec des lavettes en lin pliées en tas à côté. Ok, ça me ramène quelques années en arrière tout ça.

Je m'extirpe de ma tenue et me débarbouille. Le savon sent le miel et les fleurs. On n'importe pas ça, dans les Faubourgs. C'est dommage, ça sent bon. J'enfile une tenue de nuit en tissu anti-humidité et je sors dans la direction que m'a indiquée Ethan pour les toilettes. Je repère la cabane au clair de lune. Toilettes sèches, comme chez nous. Je vide ma vessie dans le noir complet.

Les bruits nocturnes de la forêt qui nous entoure sont fascinants. On ne doit jamais se sentir seul ici. Je tarde un peu dans le jardin avant de rentrer. L'humidité de la nuit se mêle au parfum des fleurs du printemps, le vent agite les feuillages, j'aurais vraiment aimé dormir dehors... Je rejoins mon lit sans lumière, non sans me prendre un ou deux tabourets en chemin. J'espère que Fanny dort. Pas envie de causer.

Elle ronfle doucement. Ouf. Je me faufile de mémoire dans la direction de la couchette du fond et m'emmêle dans l'espèce de duvet en plume. Pas grave, il fait bon, et j'ai l'habitude de dormir dans une cave. Je m'en passerai.

Avant de fermer les yeux, je me fâche deux ou trois secondes, pour la forme, contre Adama et Mei qui se sont bien fichus de moi. Puis je glisse dans un sommeil profond en souriant d'aise, soulagée de

n'avoir pas pu refuser cette virée de *folie* qui m'attend.

— Debout, c'est l'heure !

La voix de Fanny me tire brutalement d'un sommeil sans rêves. Je m'assois d'un bond et me prend la poutre au-dessus de ma couchette à pleine volée. La vache, je sens déjà pousser la bosse grosse comme un œuf qui va me déformer le front pour mon premier jour d'apprentissage chez les Estafettes.

J'attends que le sol arrête de bouger et rejoins mes hôtes dans la pièce commune. Ils sont déjà habillés et Ethan s'affaire autour d'un sac qu'il me montre en le soulevant de table lorsqu'il croise mon regard.

— Ton sac de survie ! Habille-toi, on démarre dans cinq minutes.

Ok. Pas de petit-déj local, dommage, mes papilles frétilent encore au souvenir du repas d'hier.

Je me frictionne le visage, la bosse est couverte par mes cheveux, ce qui ne l'empêche pas de me lancer vigoureusement. J'enfile ma tenue et suis prête en deux minutes. Vieux réflexes, *again*. Certains trucs ne s'oublient pas.

— On a deux jours pour te mettre au parfum : comment utiliser ton équipement, grimper, dormir et survivre si tu te perds. Ce qui n'arrivera pas, tu es avec nous, le fleuron des Estafettes du secteur.

Fanny pouffe.

J'attends devant la table, limite au garde-à-vous. Putain de réflexes, la Guerre me colle à la peau.

— Deux cordes, un harnais, un jeu de mousquetons et de poulies, une serpe, une couverture. Techniquement, avec ça, si tu es native des Marges Extérieures, tu peux survivre indéfiniment. Même avec moins, puisqu'ils fabriquent leurs propres cordes. Chez nous, on aime avoir quelques garanties supplémentaires.

— Mais on sait faire sans.

Précision de Fanny qui semble avoir quelque chose à me prouver...

— Tu sais faire sans. Alors, les *garanties supplémentaires* : une boussole, un couteau-scie, un briquet, une torche anti-loups, une gourde avec paille filtrante, de quoi faire la popote. Des provisions de base, on t'apprendra à repérer de quoi compléter sur place. On emmène aussi deux bâches imperméables, et deux sacs étanches. Et bien sûr, une trousse médicale d'urgence.

Pas d'armes. Il en range une partie au fur et à mesure dans le sac à dos selon un ordre très étudié et accroche les *équipements essentiels* à une ceinture en cuir.

— Des fois que tu perdrais ton sac.

Au moins, maintenant, je sais ce qu'on leur amène dans les cartons de la Cité ...

— Voilà, t'es parée.

On quitte le Village où tout le monde travaille déjà. On mange en route. Du cuir de fruits, des graines. Rien à voir avec le festin d'hier, mais pas mauvais. Le printemps bat son plein, les cimes sont en feuilles. On s'éloigne pas mal du Village. On n'entend plus que les bruits naturels du bois. Purée, je n'en pouvais

vraiment plus des tunnels !

— Là, c'est parfait !

Ethan tend le doigt vers une rangée d'arbres de haute taille.

— Alors dans l'ordre, chêne, hêtre, charme, érable, tilleul, châtaignier. Maintenant, on grimpe !

Fanny est déjà dans les cimes. À la grande surprise d'Ethan, je la rejoins rapidement. Les saboteurs du Front savent grimper ; se faufiler partout, incognito, est la base de la formation.

— Pas mal !

Fanny m'accueille en souriant. J'ai gagné quelques points, on dirait.

Elle m'explique comment jouer avec le système de poulies pour se déplacer d'arbre en arbre. Il faut lancer une boucle dans la corde lestée par le poids de la poulie, pour l'amarrer à un nœud du tronc ou une branche. Après, on fixe une extrémité au harnais et on se hisse avec l'autre. C'est tout con, dit comme ça, mais à réaliser, c'est une autre affaire.

— Super pratique pour avancer au-dessus du sol, en cas de mauvaise rencontre.

— Genre des loups ?

Oui, je fais une fixette sur les loups. De nombreux chiens errants les ont rejoints pendant la Guerre et après le Tournant. Je me souviens d'un cocker teigneux qui vivait avec nous au Grenier, on était inséparables. Puis il a disparu, je ne sais pas où. J'aime à penser qu'il sévit à la tête d'un clan de chiens sauvages dans les bois.

— Entre autres.

Le duo me fait travailler mes lancers pendant des heures. Ils m'apprennent d'abord à repérer les branches saines, beaucoup de vieux arbres sont malades. Ce serait quand même con de réussir le lancer parfait et de se vautrer ensuite au sol, parce que la branche était pourrie. Je finis par réussir un coup sur deux, mais mes bras sont si endoloris que je ne parviens plus à me hisser ensuite. La honte. Pourtant, je charrie des cartons à longueur de journée, merde, je n'ai rien à leur envier en termes de muscles ! Au soir tombant, je suis si vannée que je peine à mettre un pied devant l'autre. Ce n'est pourtant pas le moment de se laisser aller. Ethan et Fanny se sont placés stratégiquement devant et derrière moi. Ils scrutent les bois autour de nous à l'affût du moindre son qui identifierait une menace animale et n'échangent plus un mot. Cette vigilance m'est décidément très familière. La nuit, dans les décombres, pendant la Guerre, on n'avait pas intérêt à rêvasser non plus...

Avant de rejoindre la cabane, on passe sur la place de la Maison Commune. Je jette mécaniquement un œil pour repérer Adama et Mei, ou même le camion, mais ils sont partis tôt ce matin. J'ai un léger pincement au cœur, je me sens *abandonnée*. Pas mon style. Ce doit être la fatigue.

On passe devant un grand tableau noir sur le porche du bâtiment, où s'alignent des noms inscrits à la craie dans des colonnes. Ethan répond à mon regard interrogateur.

— La répartition des tâches du Grenier pour la

semaine, culture, entretien, conditionnement, stock, formation.

Il pointe nos trois noms dans une petite case de la dernière colonne : *Estafettes*.

— Bon, on se change et on se retrouve au bassin. Fanny va te montrer.

Quoi ? On ne se couche pas ? Purée, ils veulent m'achever ! C'est quoi le programme ? Chasse à la grenouille à mains nues ? Cours de pêche nocturne avec les dents ? Même plus la force de ronchonner.

— Fais pas cette tête, on va se baigner. Tu vas voir, l'eau a chauffé toute la journée, ça va faire du bien à tes muscles.

Je crois que je me liquéfie de soulagement devant ses yeux. Un bain !

On retrouve d'autres gosses dans le Bassin, une piscine naturelle aménagée en bordure du Village. On est les plus vieux. Tout le monde batifole en gloussant, je suis la seule à rester collée au bord. Je cale mes pieds contre les grosses pierres qui tapissent les murs du bassin et je laisse l'eau tiède masser mes muscles endoloris. Je noie le premier qui ose me déloger. Ça doit se lire clairement sur mon visage, puisque personne ne m'approche.

Quand Fanny donne le signal du retour, je m'arrache avec peine à la tiédeur de l'eau. On se sèche à l'air libre et on rejoint la cabane.

— Bon. Départ demain à l'aube. T'apprends vite, pas besoin de faire durer les préparatifs. On te montrera les principales plantes comestibles et les toxiques en cours de route et quelques médicinales

pour les cas d'urgence.

— Les comestibles, j'en connais déjà pas mal. J'ai appris pendant la Famine. En tout cas, celles qu'on trouve chez nous, dans les Zones Urbaines. On a plus souffert dans les Cités que dans les Marges en 57, peut-être Ethan et Fanny ne s'en souviennent-ils même pas ...

— Lesquelles ? Carotte sauvage, ortie ?

— Oui, pissenlit, berce, panais, bardane, plantain, cerfeuil, oseille, et d'autres dont j'ai oublié le nom.

— Ok, c'est pas mal. On t'en montrera de nouvelles en route.

Ils préparent le repas pendant que je zone dans un fauteuil en me massant la nuque, les épaules, les bras avec un onguent à la lavande que m'a filé Fanny. Ils ont l'air de croire que je pourrai les suivre demain, fraîche comme un gardon, mais j'ai de gros doutes. J'ai ramolli depuis la Guerre. Fanny m'observe à la dérobée.

— Raconte un peu la vie dans la Cité, Charlie.

— Je vis dans les Faubourgs, c'est pas *exactement* la Cité.

— Tu fais quoi là-bas ?

Je prends mon élan pour lui faire un descriptif détaillé de mes journées et m'arrête en plein milieu. Ce n'est pas une découverte, mais ma vie d'ado des Faubourgs est loin d'être palpitante. Pas de grimpette dans les nuages, de menace tapie dans les bois, de nuit à la belle étoile, perchée sur un chêne.

— Bof, pas grand-chose en fait. Je collecte du matériel et je gère le stock dans les caves de mon Grenier.

Je charge le camion lors du convoi mensuel, je le décharge quand il revient. J'assiste aux échanges.
Je ...

— Tu ne *produis* rien, je veux dire de *matériel* ?

— Euh, bah non.

Ils me regardent tous les deux bouche bée. C'est quoi ces valeurs pourries d'avant-guerre ?

— Je ne vois pas le problème. Quand vous faites votre boulot d'Estafettes, vous ne *produisez* rien non plus que je sache.

— Mais on ne le fait pas à plein temps ! Tout le monde a son propre jardin et doit en plus participer aux tâches communes ! Comment tu te nourris ?

— Mon Grenier me nourrit, c'est le principe, non ? On récupère des tablettes dans la Cité et des denrées fraîches dans vos Marges. On partage, comme dans toutes les Communautés. Le troc n'est possible que si des services comme le mien sont assurés.

Mei n'a pas tort. La vie dans les Faubourgs a changé. C'est pas pour rien que tout le monde se casse dans le Métavers ou dans les Milices. Le système est rodé, et on est en surnombre. N'importe qui peut porter un carton... Je réalise qu'en me laissant ici, elle m'a offert une alternative. Quel avenir sinon pour une gamine des Faubourgs qui ne sait rien faire à part espionner, bidouiller les moteurs des camions pour les planter, fabriquer des pièges, des bombes et les poser en embuscade pour coincer un ennemi disparu ? La vache. Je ne l'ai même pas remerciée...

On ne s'attarde pas après le repas. Ethan et Fanny ont l'air presque aussi vidés que moi. Ça me rassure.

Et pourtant, on n'a rien *produit* ...
Demain, on verra peut-être des loups.

Je me réveille la première. Une lueur laiteuse me tombe en pleine face depuis la fenêtre en hublot. Je m'assois prudemment, une bosse me suffit. Quand elle m'entend bouger, Fanny ouvre un œil. Elle s'étire longuement comme un chat, couine, puis se glisse hors de son lit et rampe jusqu'à l'échelle.

Ethan émerge au même moment de sa mezzanine, hirsute. C'est rassurant de les voir comme ça, tout chiffonnés par le sommeil. S'ils m'avaient fait le même coup qu'hier à être fin prêts à mon réveil, comme s'ils performaient H24, ça m'aurait achevée. On s'habille, puis chacun prépare son sac et sa ceinture. Je les imite, en brave petite apprentie avide d'apprendre. Pas de bol, je dois m'y prendre comme un pied, il ne ferme pas. Je m'énerve contre la fermeture, mais Fanny s'en saisit, trifouille deux ou trois trucs et le referme d'un coup sec sans commentaire.

— Bon allez, direction le Grenier. Vingt kilos chacun, t'es prête ?

— Ouais.

Vingt kilos en plus du poids du sac, de la ceinture et de *mon propre poids* ? Alors j'ai porté ma part de charges au temps des sabotages, mais je n'avais pas à voltiger dans les arbres ! Je ne dis rien et suis le mouvement, faussement stoïque. Ethan claque la porte derrière nous, les serrures n'ont pas de clé.

Des sacs dodus nous attendent dans la Maison du Village. Le système est bien fichu et vient clairement de chez nous. Notre sac de survie s'adapte sur le dessus, le poids des marchandises est régulièrement réparti sur tout le dos, des épaules à la ceinture où se trouvent les fixations. Je teste mon équilibre en pliant une ou deux fois les genoux et en me dandinant. Pas mal. Sans doute pas pour faire le singe dans les hauteurs, mais pour la marche, c'est stable.

— Tu vas voir, niveau poids, on y gagne. Dans le Village où on va, ils veulent essentiellement de la ferraille. En échange on récupère des tissus teints. Le retour se fait quasi au petit trot.

Ethan mime la scène avec son sac plein. Ridicule, mais drôle, et bon à savoir.

On part plein nord, dans la même formation qu'hier soir, à la queue-leu-leu, en grignotant des noix et des fruits secs. Ethan tend le doigt.

— On suit le sentier.

— Quand on sera plus expérimentés, c'est nous qui définirons les nouveaux chemins.

Précision de Fanny.

Le soleil se lève doucement, l'effet sur la forêt est spectaculaire. Les oiseaux ont commencé à gazouiller avec l'aube, mais là, ça vire clairement à la symphonie. Quand ma mère était ado, ils étaient menacés d'extinction. Il devait quand même en rester quelques-uns, parce que l'expansion des forêts leur a donné un second souffle. Comme les plantes, ils ont muté ou se sont adaptés. Et ils s'en donnent à cœur joie. C'est tellement plus riche ici que dans

mes Faubourgs ! Chaque espèce produit un soliste. Ça forme des strates sonores avec des refrains. J'en oublie le poids du sac dans mon dos.

Les essences varient au fil de notre progression. Là, ça sent la résine sucrée, et les aiguilles sèches. La transition vers la forêt de conifères se fait petit à petit, je repère d'abord quelques sapins parmi les feuillus, mais une fois dans la pinède, le dépaysement est total. Les mouches de lumière se raréfient et les verts sont plus sombres. Le tapis d'aiguilles crisse sous nos pas.

— On fait une pause !

Excellente idée, Ethan, j'en ai plein le dos.

— Juste pour vérifier que tu peux grimper rapidement sur un pin. T'as vu les branchages des conifères, on peut pas dormir dans ce type de cimes, juste s'y réfugier si besoin. Donc le soir, on évite ces zones. Ok, on essaie avec ce pin-là. Vas-y !

Eh merde.

— Vous ne grimpez pas, vous ?

— Non, on sait faire et c'est pas exactement une partie de plaisir avec le chargement.

— Faut que je le garde ?

— Eh bien, t'as pas trop le temps de te déharnacher quand t'as une bande de loups ou de sangliers aux fesses, hein.

Fanny sourit au sarcasme.

— Ça vous est déjà arrivé ?

— De devoir grimper en quatrième vitesse ? Plein de fois !

— C'est quoi l'astuce ?

- C'est une question de répartition du poids, faut que tu modifies ton centre de gravité et que tu saches adapter tes appuis. Cinquante pour cent de technique, cinquante pour cent d'adrénaline. Bon. J'observe le tronc dans l'espoir qu'une idée de génie me donnera ne serait-ce que le début d'une stratégie.
- Vas-y, Charlie, vu comme t'as grimpé hier, il n'y a pas de raison que tu n'y arrives pas aujourd'hui. Ouais, bah il est marrant lui. Je n'ai ni poussée d'adrénaline, ni entraînement, et j'ai plus de vingt kilos dans le dos en handicap, sans parler de mes muscles en compote. Je me retourne vers lui et je croise les bras.
- Non.
- Si, allez !
- Écoute, mec. Imagine qu'un jour je t'apprenne à saboter un moteur, au calme, avec tous les outils et moi qui te file des tas de conseils par-dessus ton épaule.
- Ouais, et alors ?
- Le lendemain, je te demande de faire la même chose en imaginant que t'es seul sur le front, que ça canarde de partout et que t'as perdu ta trousse à outils.
- Ouais, mais tu sais *déjà* grimper, toi.
- Tu me surestimes. Je ne le sens pas. Pas avec une telle charge dans le dos. À la limite, je pourrais essayer à vide et ajouter du poids petit à petit, mais là, ce sera sans moi.
- Elle a raison.

Ah ! Merci Fanny.

— Laisse-la faire comme elle veut.

Oui, laisse-moi faire comme je veux. Il acquiesce, pas jouasse.

Je détache les trois attaches du système de portage de mon sac et m'approche du tronc. Pas de noeud, pas de branches susceptibles de supporter mon poids avant au moins six mètres. L'écorce est rugueuse en forme d'écailles qui offrent des prises, mais rien ne me dit qu'elles ne vont pas s'arracher sous mon poids. Quand j'étais gamine, je grimpais souvent en haut des lampadaires pour préparer une embuscade en neutralisant l'ampoule. Ça doit pas être bien différent avec un pin. Je tente le coup. Je place mes mains en berceau derrière le tronc, un pied sur l'écorce, et tends les bras. Le jeu entre traction des bras et poussée des pieds me permet de me soulever et de « marcher » à la verticale, pliée en deux. Ça irait bien mieux sans chaussures.

Je monte deux mètres en manquant de me planter à chaque nouvel effort, puis vers les trois mètres, je commence à trouver mon rythme. Le plus dur, c'est de réprimer le réflexe qui te pousse à te coller au tronc. J'avale les cinq suivants comme si j'avais fait ça toute ma vie.

— Excellent, Charlie ! Redescends maintenant !

— T'as vu Fanny, elle n'a même pas entaillé l'arbre.

— Ouais, bravo, vraiment. La technique, c'est parfait, pour le poids, l'adrénaline fera le taff.

Ok. C'est bon ? J'ai fait mes preuves ? On peut redémarrer ? Malgré moi, leur air profondément satisfait

me touche. Je suis à deux doigts de me rengorger comme un chiot qu'on félicite.

Le reste de la journée passe à toute vitesse. On enchaîne les kilomètres au milieu des arbres, sans parler pour économiser notre souffle. J'entends un coucou en vrai pour la première fois. Les imitations de Safia étaient très réussies.

On traverse quelques espaces dégagés où de jeunes feuillus bataillent pour s'imposer. Ils ont quoi, une dizaine d'années ? Je leur trouve une drôle d'allure, ils sont plus trapus que leurs aînés. Mais au moins, ils sont vivants et solides.

— On est à deux pas de la source, on a bien avancé.

— Ouais, on ne dirait pas que Charlie est une bleue. Décidément, Fanny m'a à la bonne aujourd'hui. Ethan me montre des traces de cervidés et les nuées de mouches, signes qu'on approche d'un point d'eau. On se pose près de la source pour le bivouac. J'ai le droit à un cours sur la récolte du cambium d'un pin. C'est long et invasif pour l'arbre, mais utile à connaître, au cas où les provisions manqueraient.

On cueille quelques jeunes pousses pour agrémenter notre plat. On a l'embarras du choix entre les arbres et les plantes au sol. Au printemps, presque toutes les nouvelles feuilles sont comestibles. Le cambium mijote dans une casserole pendue à un tréteau de branches, au-dessus d'un petit feu qu'on a circonscrit entre de grosses pierres.

On mange en silence. Je traînerais bien un peu, mais c'est l'heure des bêtes. Elles viennent boire au crépuscule. C'est chacun son tour. On s'éloigne un

peu avant de dégouter un orme gigantesque, avec plusieurs fourches qui nous serviront d'abri pour la nuit.

On monte d'abord les sacs. Facile avec les poulies. Chacun sélectionne sa branche et s'installe le plus confortablement possible. On se fixe au tronc sous les bras et à la taille, on enroule sa couverture comme on peut, les nuits sont fraîches à cette saison, et on s'endort, vannés.

— Putain, vous avez entendu ?

Évidemment qu'ils ont entendu. Les hurlements montent quasiment du *pied* de notre orme. Ethan me fait signe de me taire. Fanny sort le canon anti-loups de son sac, au ralenti, en faisant le moins de bruit possible. Elle ne l'arme pas. On est hors d'atteinte à près de dix mètres de hauteur.

La lune n'est pas pleine, mais elle éclaire suffisamment pour que j'aie une chance d'apercevoir le loup qui s'égosille sous nos pieds. Son chant est à la fois terrifiant et fascinant. Je réprime l'envie folle de me joindre à lui.

Je crois déceler un mouvement à une vingtaine de mètres de notre arbre. C'est lui, purée ! Je le vois ! Quelle merveille ! Il est perché sur un rocher, royal. Son pelage est foncé et irrégulier. Des touffes de mue dépassent ou pendent. Il tend le museau vers le ciel et réitère son hurlement.

D'autres loups lui répondent au loin et il s'élance dans

leur direction. Je tremble d'excitation sur ma branche et me tortille pour le garder en vue le plus longtemps possible. Lorsqu'il a disparu de mon champ de vision, je regarde Ethan et Fanny, émerveillée comme une gamine de trois ans à qui on offre un bout de pain après deux semaines de disette. J'articule un *trop cool* silencieux en souriant de toutes mes dents. Ils me regardent, amusés.

— T'en avais jamais vu ?

— Non. Safia m'en parlait tout le temps. Elle s'était retrouvée nez à nez avec une bande dans les Faubourgs, un soir et ça l'avait terrifiée. Il faisait quoi tout seul ?

— Il chasse. Il a dû flairer une proie et avertir sa meute. Il va la rabattre vers les autres loups et ils l'auront à l'usure. Sans doute un cerf venu s'abreuver à la source.

On chuchote, bien qu'on soit trop loin pour qu'il nous entende.

— Vous croyez qu'il nous avait repérés ?

— Tu te doutes bien qu'après une journée complète de marche avec plus de vingt kilos dans le dos, on ne fleure pas la rose.

— On ne l'intéressait pas alors ...

Ethan rit de bon cœur.

— T'as l'air déçue !

Je réponds d'un haussement d'épaules.

Comment dormir après un événement pareil ? Je me cale contre le tronc. J'ai plus vécu en cinq minutes perchée sur un orme qu'en cinq jours terrée sous la terre des Faubourgs. Je commence à comprendre

Eddie. Et Safia... Difficile de voir dans la vie que je mène au sein de mon Grenier, le but ultime de tous les combats qui ont marqué ma vie depuis ma naissance. La perspective de regagner mon souterrain familial me noue l'estomac...

C'est donc ça, mon avenir? Végéter sous terre entre deux raids vers les Marges immenses ? C'est déjà plus exaltant que ce que j'imaginai il y a encore trois jours, et pourtant ça ne m'emballe pas. Et si, tout simplement, comme Eddie et Safia, je n'étais pas faite pour la *paix* ?

— Alors, Charlie, ça te plaît de jouer l'Estafette ?

Et en plus je suis transparente comme de l'eau de roche, Ethan lit littéralement dans mes pensées...

— Carrément.

— Tu m'as l'air taillée pour le job !

— Et vous ?

— Oh moi, j'ai d'autres projets. Fanny aussi, hein, Fanny ?

Elle ne répond rien. C'est lui, la pipelette.

— Au Village, ils comptent bien qu'on devienne Estafettes, ils ont bien compris qu'on ne tenait pas en place. Comme toi.

Il me fait un clin d'œil.

— Un jour, je rejoindrai les Nomades. Ils vont partout, sont sans attaches et voient du pays. Et puis, il faut bien qu'il y ait des transfuges, sinon les Greniers vont s'auto-étouffer.

Fanny s'apprête à ajouter quelque chose, mais se retient.

— Oui, je sais, Fanny, ils voient *toujours le même pays*.

Mais je tiens à garder un pied dans la *civilisation*. La vie sauvage des Marges Extérieures, très peu pour moi. Il me faut mon canon, mon briquet, ma scie, tous les gadgets que tu nous amènes de tes Faubourgs, Charlie, et des sentiers bien tracés sans trop de mauvaises surprises au détour des chemins !

C'est donc ça, le projet de Fanny ? Aller vivre plus profondément dans les Marges, à l'ancienne ?

De nouveaux hurlements, très loin, nous interrompent. On se tait quelques instants, le regard tourné dans la direction des cris.

— Moi, un jour, je tracerai des nouveaux sentiers, pour toi et j'agrandirai ton monde.

Ethan sourit.

— C'est vrai.

On sent qu'ils ont souvent eu cette conversation. Aller dans des directions différentes quand on a grandi ensemble, c'est compliqué. Je sais de quoi je parle...

— Et toi Charlie, qu'est-ce que tu souhaites vraiment, à part être utile au Vivant et à ton Grenier, comme nous.

Je réfléchis quelques instants. Oui, j'apprendrai le métier d'Estafette comme me l'a ordonné Mei. Oui, je ferai la navette entre les Marges et les Faubourgs pour servir mon Grenier et maintenir du lien entre les Zones. Parce que c'est ma *mission* et que je suis les Lois du Code. Mais ensuite, quand j'aurai bien rempli mon rôle et que bifurquer ne sera plus un déshonneur ?

— Ce que je veux *vraiment* ?

— Oui.

Ils ont répondu en même temps, pendus à mes lèvres.

— Je veux suivre les sentiers que tu parcourras avec les Nomades, Ethan, emprunter les nouvelles voies ouvertes par toi, Fanny, et ensuite, je veux aller plus loin encore, dans le *No man's land* et au-delà. Ce que je veux *vraiment*, c'est voir la mer.

LA MANSARDE

LUDDEAU

Elle finit sa bouchée et plonge ses grands yeux bleus dans les miens.

— C'est quand même bizarre d'imaginer qu'autrefois les gens mangeaient des animaux. Je te ressers un peu de viande mon chéri ?

Quand Meira me pose une question, quelle qu'elle soit, elle a toujours l'air étonnée. La peau de son front se lève un petit peu, formant de douces vaguelettes sur lesquelles mon regard aime à voguer. Parfois, je me surprends même à parler de certaines choses qu'elle ne connaît pas, non pas par vanité, mais rien que pour avoir le plaisir de la contempler dans ses questionnements. Je reste ainsi béat sans rien dire. Elle est belle. Je l'observe. Elle le voit. Je continue. Elle rougit. Je souris. Elle sourit. Je réponds.

— Avec plaisir ma chérie.

Elle plonge sa fourchette dans le plat et en extirpe un beau morceau qu'elle dépose dans mon assiette. La tranche est épaisse, bonne à la vue et parfaitement cuite. Il n'y a pas à dire, c'est de la bonne qualité cette semaine.

— Tu sais Meira, il y avait énormément plus d'animaux à l'époque, enfin...

— Ouais ouais je sais, jusqu'à la chute des maillons fondamentaux. Mais je n'en reviens toujours pas qu'ils aient pu en arriver jusque là sans réagir. C'était du suicide.

Par souci de romantisme, ou à minima d'élégance, je prends le temps d'avaler le bout de viande que j'ai dans la bouche avant de m'exprimer en retour. C'est si bon. Mes papilles gustatives m'en réclament

encore, mais j'attends un peu. On ne parle pas la bouche pleine.

— Les populations n'étaient pas aussi développées qu'aujourd'hui. L'intelligence pour nous c'est la durée, alors que pour eux c'était l'intensité. Donc, décimer des animaux pour le plaisir c'était devenu coutume je crois, paraît-il même qu'ils en gaspillaient.

— Triste époque. Au fait, tu pourras passer prendre la ration de la semaine prochaine ?

Je finis ma tranche de bonne carne et prends un peu de pain pour bien saucer. Les épices ont été divinement mélangées. Je suis bon cuisinier, mais Meira surpasse mes talents.

— Oui pas de soucis, de toute façon je vais chercher Ugi pas loin de la Mansarde donc je ferai d'une pierre deux coups.

Meira pouffe de rire, réussissant de peu à ne pas m'envoyer des miettes de nourriture mâchée au travers de la figure.

— Xael le vieux parleur, voilà comment on devrait t'appeler ! Toi et tes expressions du 21^e siècle, tu sauras toujours me faire rire sur commande.

— Tu me flattes, mais je ne suis pas si vieux, je te rappelle qu'avec tes 35 ans tu me devances même d'une année.

— Pfff, les êtres humains c'est comme le vin, ça se bonifie avec le temps. Au fait, tu vas au Conseil ce soir ? J'ai bien réfléchi, mais j'ai du mal à trouver une solution...

— J'y vais oui, mais je n'ai pas encore trouvé de solu-

tion non plus. Ce n'est pas évident. Les problèmes éthiques, ou plutôt comment on les gère, sont le socle des sociétés humaines, alors c'est important qu'on résolve cette question si on veut progresser dans le bon sens.

— On trouvera sûrement un moyen. Bon allez il faut que j'aille aux Jardins mon cœur, tu m'accompagnes sur le chemin ?

Je lui fais un petit signe de tête en approbation. On se lève tous les deux, on empile la vaisselle en un tas facile à transporter, puis j'amène le tout à l'extérieur de la maison dans le tonneau de rétention des eaux de pluie. Une fois fait, je glisse ma main droite dans ma poche et en sors l'objet usuel. Quand Meira me rejoint dehors, elle a également sa gélule dans le creux de la paume. D'un profond vert émeraude, le petit élément pharmacologique est devenu si habituel qu'aucune gorgée d'eau n'est nécessaire pour le faire passer dans le système digestif. Belle invention, ou surtout nécessaire, de la part de nos chimistes locaux. Dans une synchronisation involontaire, nous plaçons au même instant nos médicaments respectifs en bouche. Mouvement de tête en arrière. Déglutition. Voilà, on est prêts à partir. Notre vélo en tandem enfourché, on pédale alors en direction des Jardins. Les quatre roues glissent sur les pavés, parsemés de végétations belles et bienvenues. Depuis sa recolonisation, la ville d'Angguardin est devenue au fur et à mesure des années une petite merveille où il fait bon vivre. Les habitations de toutes formes jalonnent notre cheminement, magnifique musée architectural

où se marient l'originalité et la fonctionnalité. On croise quelques ruines, mais il ne reste que peu de vestiges d'antan qui n'ont pas été réhabilités. Prendre le vieux pour faire du neuf comme on dit. Quand le passé est honteux, il est bon de s'en rappeler, mais bien plus essentiel de reconstruire par-dessus. L'humanité aura mis du temps à se relever de ses défauts, et on peut dire que le nombre d'êtres humains sur la planète, autant que celui des animaux, a drastiquement diminué. Mais mine de rien, on atteint aujourd'hui les cinq mille habitants par ici, ce qui en fait l'un des lieux les plus peuplés de la région. Au détour des rues, je nous en félicite intérieurement. On passe ainsi au milieu de tout ce champ d'espoir pour l'avenir, et je pédale à l'arrière du tandem, inhalant l'odeur hallucinante de ma chère Meira. Une demi-heure faite, on arrive aux Jardins. Angguardin a été bâtie en trois cercles concentriques. D'abord, la Mansarde en son centre, élément essentiel de l'alimentation pour son apport régulier en viande de qualité. Ensuite, les habitations qui entourent cette zone, construites en tout point pour être et durer de la manière la plus intégrée aux caractéristiques environnementales. Et enfin, les Jardins, l'un des plus beaux progrès de notre temps, ponctuent la périphérie de la ville. C'est aux abords de ce dernier cercle, qu'à peine arrivé on entend déjà des chants d'oiseaux incroyables à perte d'oreilles. Rares sont les choses dont on ne s'habitue jamais vraiment, et la magnificence de ces espaces en fait partie. Les strates herbacées, arbustives et arboricoles émergent en tout

point. La végétation luxuriante est aussi diversifiée que possible, et les plantations ont été faites de manière suffisamment irrégulière pour permettre au lieu d'exprimer son évolution à travers un équilibre parfait. Mélange d'agriculture et de foresterie, c'est un berceau de la vie et une terre d'accueil pour toutes espèces sauvages. Ne souffrant d'aucune frontière au niveau de la bordure externe, le panorama offre un horizon de nature qui s'étend progressivement au loin. Au-dessus de la canopée, on peut voir un peu partout, les éoliennes en fonctionnement, dont la hauteur des structures empêche toutes dégradations des cimes forestières, et la lenteur du mouvement rotatif évite toutes possibilités d'impacts mortels avec l'avifaune. C'est un bijou de paysage.

Meira et moi posons le tandem contre un tronc à la lisière du site, tandis qu'à peine défourchés du vélo, Norcine débarque et s'avance vers nous.

— Salut Meira, salut Xael, l'appétit fut ?

— Salut Norcine, l'appétit fut et toi ?

— Il fut, merci.

Norcine est l'une des chercheuses-cueilleuses les plus passionnées que je connaisse. Bientôt âgée d'une soixantaine d'années, elle garde une énergie incroyable dans ses recherches faunistiques, et tout autant dans sa main-d'œuvre aux Jardins. Comme à l'accoutumée, elle sort son carnet, passe quelques pages, puis s'arrête pour faire son résumé. Hésitation soudaine, elle lève la tête et me regarde.

— Tu es cueilleur aujourd'hui Xael ?

— Non non pas du tout, j'accompagne juste ma paire.

Je jette un regard séducteur à Meira, qui avait déjà préparé le sien. Norcine fait un petit sourire et relâche tendrement ses épaules.

— Vous êtes brocoles tous les deux.

Elle se tourne vers Meira, puis reprend la lecture de son carnet.

— Alors, Meira, aujourd'hui t'es aux légumes dans la zone des buttes pour le matin et aux fruits en verger 6 pour l'après-midi, ça va le faire ?

— Complètement, je suis en pleine forme, en plus on a fini notre ration de viande ce midi donc j'ai de la bonne protéine dans le corps.

— Parfait. Pour ce qui est de la zone des buttes, fais attention sur le chemin, il y a un tout nouveau troupeau de cerfs qui s'est formé, il faudrait les déranger le moins possible. Les populations sont encore très fragiles.

— Wow c'est magnifique ça, j'en venais à croire que l'espèce allait complètement disparaître vu ce qu'il en restait !

— Une chance en effet, les Jardins ont bien aidé à leur développement. Alors évidemment, qui dit cerfs dit loups, fais attention, garde bien ton repousseur avec toi.

Meira tapote sa hanche pour montrer la présence du cylindre bien accroché.

— Ok, super. Et pour ce qui est du verger 6, les mésanges sont de retour de migrations, alors oublie les pommiers et concentre-toi sur le reste. Il vaut mieux qu'elles emmagasinent un maximum de choses, le nombre d'individus n'a toujours pas

augmenté depuis le début des recherches. On espère qu'avec le temps, l'espèce se renforcera d'elle-même.

Je me permets une question au milieu de l'échange.

— On sait à cause de quoi ?

— Problèmes de reproduction. Elles ne sont tellement plus assez qu'elles n'arrivent guère à faire suffisamment de couples pour perpétuer les lignées.

— Hmm je vois, il faut donner du temps au temps.

Meira sourit de mon expression et se retient de rire.

Norcine ne relève pas et poursuit.

— Malheureusement, c'est un problème assez récurrent parmi les espèces ayant survécu aux fractures de la chaîne alimentaire. Heureusement que tous les maillons fondamentaux n'ont pas été rompus. Déjà, si une majorité de la microfaune du sol et bon nombre d'insectes ne s'étaient pas maintenus, on ne serait plus là pour en parler.

— Au vu de ce qu'il reste de l'humanité, ça s'est joué à pas grand-chose.

Meira lâche un profond soupir.

— Je suis contente d'être née après les siècles de descension.

— Moi aussi.

Norcine renchérit :

— Nous tous, je pense.

Sur ces mots, Meira se colle à moi et me dépose un baiser dont, comme la vue des Jardins, je ne m'habituerai jamais assez pour en perdre le plaisir. Nos lèvres se séparent pour se retrouver bientôt et elle part avec Norcine sur l'un des sentiers tracés. Je

récupère le tandem, puis j'en décroche la moitié afin de ne prendre qu'un vélo individuel. Quelques coups de pédales et me voilà parti dans le sens inverse, destination la Mansarde. Je croise au hasard de ma route de multiples habitants s'affairant à ce que la ville sait faire de mieux : l'amélioration des intérêts collectifs par les activités de chacun. Il en aura fallu des essais pour bâtir une société en accord avec les enjeux du jour tout en veillant à ceux du lendemain, mais nous y sommes arrivés. Je regarde autour de moi et me laisse porter par l'élan. Une légère tension se fait sentir sur mon visage. Je me rends compte que je souris, sans même chercher à le faire. J'aime ma vie. J'aime cette vie. On est bien.

J'arrive finalement devant la Mansarde. La face de la structure colossale a l'apparence d'un triangle isocèle dans des proportions démesurées. Bien qu'on y ait changé et ajouté pas mal d'éléments pour la rendre utile à la population d'Angguardin, on y a laissé certaines composantes d'origine. Au fond, ça permet de se rappeler d'où ça vient. De vieilles armes automatiques, aujourd'hui dysfonctionnelles, sont encore visibles de part et d'autre de l'armature. Gardiennes des lieux, elles ont provoqué des quantités indénombrables de victimes avant d'être finalement désactivées des siècles plus tard. L'apparence métallique et sombre des murs dénote clairement avec l'ambiance locale, mais prendre le risque de changer fondamentalement la configuration pourrait réduire les capacités protectrices des pans. C'est un blindage brillamment pensé qu'il est bon de garder tel quel.

Au pied du bâtiment, je regarde autour de moi et constate qu'Ugi n'est toujours pas arrivé. J'ai le temps pour récupérer la ration hebdomadaire. Je place le vélo contre le mur et ouvre les portes du bâtiment. À l'intérieur, tant par le marbre du sol, les surfaces murales en béton ainsi que le haut plafond, tout est essentiellement en nuances de blancs. Quelques vieilles décorations perdurent, des statues à l'effigie de personnes oubliées, des tableaux symbolisant d'absurdes richesses et des phrases sur la conquête de l'avenir. Rien d'impressionnant.

Je traverse la salle pour aller directement face à l'un des stands de donation. Autrefois, c'était probablement des bureaux d'accueil ou quelque chose de ce genre. On peut dire que l'objectif du lieu a bien changé comparé à la volonté d'origine. Plusieurs autres habitants sont venus récupérer leur ration, mais je me glisse devant un des bouchers disponibles. À peine arrivé, il m'accueille déjà dans un engouement certain.

— Bonjour à vous ! L'appétit fut ?

— Il fut et vous ?

— Il fut, merci. Qu'est-ce qu'il vous faudrait ?

Je jette un coup d'œil au bac de congélation vitré. Plusieurs beaux morceaux de viande sont disponibles, numérotés dans un ordre croissant.

— Hmm, je ne sais pas trop. Qu'est-ce que vous avez à proposer ?

— Alors j'ai pas mal de choix cette semaine ! J'ai du 2087, assez vieux lors de la mise en conservation, mais en plutôt bon état, la viande a toutes les chances d'être encore tendre bien que fibreuse

à cause de quelques carences alimentaires à l'époque.

- Ouais j'en ai déjà goûté de cette année-là, c'est pas mal, mais pour être honnête je ne suis pas hyper satisfait de la texture.

Le boucher hoche la tête comme une évidence.

- Je comprends, vous n'êtes pas le seul. Alors sinon il me reste encore quelques morceaux de la période entre 2080 et 2085.

- Ah oui je crois que c'est pas mal ça.

- En effet, l'alimentation était souvent plus riche et plus grasse à ce moment-là puisque c'était avant la disparition du troisième maillon fondamental. Il y avait encore de quoi se nourrir correctement pour ce genre de spécimen. Je vous le conseille, notamment parce qu'il n'en reste plus beaucoup en stock, la technologie de conservation n'était pas autant au point que pour ceux d'après, donc on essaye d'écouler ces quantités en premier.

- Vous m'avez convaincu, je pars là-dessus. Et puis qui ne tente rien n'a rien.

Le boucher fronce les sourcils de surprise, mais il continue. Mes expressions dépassées ont tendance à étonner les autres, pourtant elle me semble parfaitement claire. Il dit :

- Allez ça marche ! Vous avez votre carte familiale ? Je sors le dispositif électronique de ma poche. Il le scanne.

- Une famille de trois personnes dont un adolescent, pas de problèmes de santé en particulier et aucune intolérance ou allergie spécifique. Parfait. Par

contre cette semaine c'est à votre tour d'avoir de l'oreille et du jarret, mais pas d'inquiétude vous avez également de la joue, de l'épaule et même un peu de cuisse.

- D'accord ça marche. Pas de poitrine ou de filets ?
- Il m'en reste oui, mais pour ce tour-ci c'est une autre famille qui en aura. En revanche, je préfère vous prévenir sur le spécimen, malgré ses conditions de vie très confortables et un âge moyen pour sa catégorie, il a subi pas mal de stress notamment dans les derniers instants avant conservation. Il se peut que le goût soit un peu fort.
- Je vais l'essayer, au pire je ferai une petite sauce pour adoucir.

Le boucher s'affaire à préparer ma commande, puis il la dépose sur le comptoir. Accompagné du paquet, il dépose une bouteille de bouillon, toujours utile pour ne pas perdre l'intérêt des os. Avec ceci est disposée une petite boîte rectangulaire. Elle contient assez de gélules, selon l'équivalent de viande fourni, pour trois personnes, dont deux adultes et un adolescent. Je regarde le boucher avec un grand sourire.

— Merci beaucoup et à bientôt !

— Au revoir et bonne journée.

Je récupère la commande et quitte les lieux en traversant à nouveau le grand espace tout de blanc décoré. Mon regard se perd au hasard de la pièce. De la richesse, de la richesse et de la richesse. Ou tout du moins, celle d'autrefois. Ironie du destin.

À l'extérieur, je me pose un instant devant le monument qui fait face à la Mansarde. Voilà presque un

siècle qu'un groupe d'artistes locaux a bâti cette œuvre. Uniquement en matériaux de récupération, essentiellement métalliques, de grandes chaînes et de gros maillons s'entrecroisent en une structure globalement sphérique. Sur chaque maillon ont été représentées certaines espèces animales, végétales et fongiques. Le tout forme un ensemble qui se soutient lui-même. Imposante stature. Par endroit, de plus gros maillons de la chaîne sont brisés en deux. Dans ces parties, des petits bonhommes ont été encastrés entre chaque moitié. Représentation croisée de la cause et la conséquence de ces fractures. L'être humain comme moteur du cataclysme, l'être humain comme victime des répercussions, et désormais l'être humain comme pilier de reconstruction. Une stèle au pied de l'œuvre montre une gravure faite sur une dalle de marbre extraite de la Mansarde :

*“Des grands maillons, fondamentaux,
Avons perdu, brisé les ponts,
Ainsi veillons, part du réseau,
Que la chaîne plus, jamais ne rompt.”*

Je reste là à contempler une énième fois le monument. Il est source de rappel et source d'espoir. Je fixe et divague, comme il arrive parfois, à des flots de pensées hasardeuses. Un déclic me rappelle à l'ordre. Ugi. Je vais être en retard. Je récupère mon vélo et prends la route pour parcourir les deux centaines de mètres qui me séparent de l'école. En arrivant, il m'attend juste à l'entrée. Âgé de dix ans, il me paraît

déjà si grand. Le voir évoluer est une merveille pour mon quotidien. Il est de plus en plus intéressé par l'école, notamment puisqu'à son âge, il peut désormais choisir l'axe dans lequel il veut se spécialiser au sein de la communauté d'Angguardin. Entre Meira qui s'occupe des Jardins, et moi qui m'occupe des capteurs de foudre, on est très fier de le voir prendre autant de plaisir à apprendre.

— Alors bonhomme c'était comment aujourd'hui ?

— Trop bien ! Tu savais qu'avant il y avait tellement d'animaux dans le monde qu'on pouvait en voir tous les jours ?

— Oui Ugi, mais si on les laisse tranquilles le plus possible, comme on le fait aujourd'hui, et en optimisant leurs habitats, on pousse à la résilience des écosystèmes. Donc un jour ou l'autre, il y en aura de nouveaux partout !

— Ouais ! Pour ça les professeurs et professeuses ont dit qu'il fallait...

Il réfléchit quelques instants, comme pour se souvenir précisément de la phrase.

— Euh... ah oui ! Tirer les leçons du passé pour garder aujourd'hui, l'équilibre entre toutes choses, assurer... euh, la préservation de l'avenir plutôt que de l'espérer, et... être solidaire avec chacun plutôt que choisir de s'en sortir tout seul !

— C'est un bel apprentissage, retiens-le.

Tout à coup, mon garçon affiche une mine un peu grave.

— Qu'est-ce qu'il se passe fiston ?

Il prend le temps de réfléchir avant de formuler sa phrase.

— On a aussi étudié plus précisément l'histoire de la Mansarde.

— Hmm...

— Pourquoi certains ont choisi de fuir en abandonnant tous les autres à leur sort ?

— C'était une autre époque, avec d'autres règles de société.

— Mais pourquoi les gens ont laissé faire ça, ils étaient beaucoup plus nombreux non ?

— Tu as entendu parler d'argent, de richesse et donc de pouvoir non ?

— Oui... Mais j'ai quand même du mal à comprendre. Les riches ont voulu se sauver pour un avenir meilleur, alors qu'ils étaient notamment responsables des problèmes environnementaux et donc de la chute des maillons fondamentaux ?

— C'est ça, l'industrie à grande échelle a été l'une des causes majeures de l'autodestruction humaine. Bien souvent, les classes moyennes n'étaient qu'outils à ces entreprises, et les dirigeants collectaient l'essentiel de la récompense pécunière.

— Alors, pourquoi ne pas utiliser leurs richesses pour améliorer les choses ?

— Car ils espéraient sûrement que d'autres s'en chargeraient à leur place.

— Et nous voilà, qui sème le vent cultive la tempête, hein papa ?

Je souris instinctivement.

- Qui sème le vent récolte la tempête fiston, mais oui, nous voilà en effet.
 - L'humanité s'en est mieux sortie à l'extérieur finalement.
 - Mieux sortie c'est vite dit... au vu des hécatombes et des milliards de destins tragiques, comparés aux millions qui se sont réfugiés dans leur forteresse. Mais puisque certains à l'extérieur, dont nos ancêtres, ont réussi à survivre parmi le chaos, c'est à notre tour de construire l'harmonie que l'on souhaite pour notre futur.
- Ugi constate le paquet que j'ai dans les mains et sa figure vient aussitôt se parer d'un immense sourire qui met en lumière sa gourmandise.
- C'est la nouvelle ration de viande ? T'as pris quoi ? Le mois dernier il y en avait une vraiment pas bonne j'espère que ce sera pas la même...
 - Ce sera pas pareil, les lots s'écoulent vite tu sais. Mais je crois que c'était de la 2086 dont tu parles, une très mauvaise année. Premières disparitions des grandes cultures, extinctions d'espèces, déséquilibres trophiques... du coup ça a fait de la viande très ferme, entre le stress et le manque de nourriture, c'est pas étonnant. Là j'ai pris du 2082, c'est de la très bonne qualité il paraît, on n'a pas les meilleurs morceaux, mais on va s'en sortir.
 - Hmm j'ai hâte de goûter !
- On marche un peu tous les deux, sans trop réfléchir vers où.
- Et alors, dis-moi fiston, tu as choisi ton projet de fin d'études ?

- Oui : les meilleures méthodes de conservation de la viande sur du long terme.
- Très bon sujet, tu n'as pas froid aux yeux !
Petit clin d'œil, le jeu de mots est à propos. Ugi ne semble pas comprendre, ou tout du moins il a assez l'habitude de mon humour pour ne pas toujours s'y attarder.
- Je vais aller demander des informations à la Mansarde pour mieux comprendre.
- C'est bien ça. Au moins là t'as de quoi étudier quelques millions de cas.
- Oui ! Et tu savais que si tu congèles très très vite de la matière vivante elle peut rester intacte pendant des siècles, mais qu'après il faut la décongeler tout doucement et au frais pour récupérer le produit en bon état ? C'est vite au début, lent à la fin. C'est parce que si tu congèles trop lentement, ça forme des gros cristaux de glace qui détruisent les cellules, et si tu les dégèles trop rapidement tu risques d'avoir également des problèmes.
- Intéressant ! Et comme on dit, tout vient à point à qui sait attendre. Bon allez, on va aux capteurs de foudre, tu vas m'aider un petit peu avant l'heure du Conseil.

On part tous deux à pied vers les maisons que je dois entretenir pour la journée. Chaque charpente est différente et chaque système de captage de l'électricité a ses particularités. D'un logement à un autre, nous saluons les habitants et grimpons sur leurs toits pour assurer le maintien des configurations ou optimiser ces dernières quand cela est possible. Calculateurs

d'orages, focalisateurs de tonnerre, conducteurs de nuages, colliseurs ioniques et condensateurs d'éclairs jusqu'aux batteries de stockage. Le moment le plus risqué reste encore l'installation des chargeurs de potentialités, dont l'utilisation du percuteur à pointe se doit d'être très précise. À la forme d'un pistolet comme autrefois, l'outil permet d'envoyer l'équivalent d'une petite flèche métallique à travers l'ensemble de l'appareil. Ancrée au bon endroit, elle est la clé de voûte des capteurs de foudre. Je pose le canon au centre de l'armature et j'enclenche. La perforation est nette. Beau travail. Les manipulations sont délicates, mais avec l'aide d'Ugi, je prends tout le temps qu'il me faut. La journée passe sous un ciel bleu et dégagé, de quoi rajouter du bon dans ce qui l'était déjà tant. J'adore ces moments avec Ugi, son regard passionné à découvrir des choses n'a pas changé depuis tant d'années. Il est curieux, gourmand de connaissances et très attentif. J'ai hâte de le voir grandir et devenir petit à petit un citoyen d'Angguardin. Qu'il se spécialise aux Jardins, aux capteurs de foudre, ou quoique ce soit d'autre, je suis sûr qu'il pourra vivre une vie parfaite ici, en concordance avec lui-même. Il y a tout ce qu'il faut pour fonder un avenir merveilleux, sur la base d'un présent réfléchi, en opposition au passé si tortueux de notre espèce.

Au soir, Ugi rentre à la maison avec son vélo, muni de la ration de viande dans son emballage thermohermétique. La viande est précieuse, comme toute chose, alors il ne faut pas qu'elle se perde. De mon côté, je

me dirige sur mon bicycle en direction du bâtiment où siège le Conseil. Meira m'y attend déjà, juste devant les grandes portes de bois, accompagnée de Norcine qui s'est également portée volontaire pour participer. Installé dans une vieille cathédrale, le bâtiment a été conservé en l'état. Si nous avons pris le goût de changer nombre d'architectures, et bien que les anciennes divinités soient désormais révolues, le monument a été préservé au vu du consensus global quant à sa beauté. En arrivant, j'embrasse Meira tendrement, nous échangeons rapidement sur nos journées, puis tous trois pénétrons dans l'enceinte du bâtiment. L'intérieur a été aménagé pour asseoir plus d'une centaine de personnes en cercle. À notre arrivée, presque toute l'assemblée s'est déjà réunie. Nous prenons place et poursuivons nos discussions, bien que les échanges autour de nous parlent déjà du sujet à venir. Après une demi-heure d'attente, l'arbitre au débat, une femme approchant la cinquantaine, se place au centre de la pièce. De la main elle demande le silence. Les voix s'éteignent progressivement. On commence.

— Bonjour à vous tous et merci de vous être porté volontaire pour répondre à ce grand dilemme auquel nous faisons face actuellement. Nous allons aborder plusieurs sujets aujourd'hui, mais nous commencerons sans surprise, par parler de la cuve numéro 2083-190153, conception hypothermique primaire.

Un grand brouhaha s'intensifie dans la salle. Tout le monde parle à voix basse, des questions s'échangent,

des opinions tout autant. L'arbitre laisse faire quelques instants, comme toujours, puis le silence revient de lui-même.

— Comme vous le savez, les cuves de cette période ont une capacité de conservation qui commence à atteindre leur date de péremption, et c'est la raison pour laquelle nous écoupons en priorité ce stock à la Mansarde. La ressource est en quantité, mais ne doit pas se gaspiller.

Quelqu'un lève sa main dans la foule et les rabatteurs de paroles transmettent immédiatement l'information à l'arbitre. D'un signe de la main, elle l'invite à parler.

— Quel est exactement le risque une fois la date de péremption atteinte ?

L'arbitre s'éclaircit la gorge.

— Le réveil.

Le brouhaha recommence dans la salle, mais de manière beaucoup plus intense ce coup-ci. L'arbitre attend. Le silence a du mal à revenir. Meira et moi observons la foule. Parmi les élans inquiets, je devine les esprits apeurés. L'arbitre reprend :

— Avant toute chose, il est essentiel de rappeler l'objectif de ce Conseil. La morale a toujours été un élément principal de notre société. Nous avons eu à faire des choix par le passé, mais toujours en pesant à la fois les conséquences éthiques et les nécessités de la population vis-à-vis des enjeux qui nous concernent.

Elle marque une pause.

— Bien. Depuis le temps que nous piochons nos

ractions à la Mansarde, vous n'êtes pas sans savoir que toutes les cuves contiennent un seul spécimen à chaque fois.

Elle marque un autre temps. Les rabatteurs de parole continuent d'observer la foule, mais personne ne semble en voie d'intervenir.

— Nos dernières analyses montrent que la cuve numéro 2083-190153 contient deux spécimens distincts conservés ensemble.

Le bruit reprend. Des regards interloqués s'échangent. Levées de mains.

— Comment est-ce possible ?

— Probablement une demande exceptionnelle lors de la mise en cuve.

— Est-ce que ça a eu un impact sur la conservation de la viande ?

— Aucun jusqu'à maintenant.

— Alors quel est le problème, ça fera plus de viande non ?

À nouveau l'arbitre prend un espace de silence avant de répondre, ça en devient quasiment théâtral. Néanmoins, les raisons sont évidentes, amener les informations petit à petit pour réfléchir de la façon la plus stratégique possible. Au sol de la cathédrale, sur lequel déambule l'arbitre, l'écran géant s'allume. Y apparaissent distinctement deux silhouettes modélisées, que je devine être les occupants de la cuve numéro 2083-190153. On entend quelques élans de stupeur et du marmonnage un peu partout.

— Comme vous le voyez, le problème éthique est plus grand que prévu.

— Quel est l'âge du deuxième spécimen ?

— 8 ans.

À partir de ce moment-là, les interventions vont à tue-tête et l'arbitre se mue dans l'absence de paroles pour laisser la place à l'émotion des autres. Il est souvent préférable de laisser les premières réactions s'exprimer pleinement. Des questions et des réponses s'envoient à la volée et une grande conversation collective émerge :

— Pourquoi on ne dégèle pas uniquement le spécimen de 8 ans ?

— C'est impossible, ils sont dans la même cuve !

— Donc si on dégèle l'un, on doit décongeler l'autre ?

— C'est tout le problème oui.

— Alors, dégelons les deux ?

— Ce serait perdre bon nombre de rations.

— Et puis il faudrait faire face à un autre problème éthique, de la viande congelée c'est une chose, et on l'a toujours accepté, mais avec un réveil ça en serait une autre.

— Donc peut-être faudrait-il accepter de perdre le spécimen de 8 ans ?

— On a toujours agi différemment à ce propos.

— Pouvons-nous l'appeler autrement ?

— C'est vrai, le terme spécimen me semble immoral ici.

— Lui donner un nom rendra tout encore plus difficile.

— Nous sommes là pour en parler alors autant aller jusqu'au bout.

— Si on y arrive.

Les conversations s'intensifient. Tout le monde y va de sa proposition, et si au début un certain équilibre était maintenu, désormais règne la cacophonie. Des noms volent dans les airs comme autant d'oiseaux en proie à une panique dissimulée. Dans tout ce mélange de cordes vocales vibrantes à l'émoi, je sens un mouvement à côté de moi. Je me tourne et constate que Meira a levé sa main. Un rabatteur la voit et prévient l'arbitre. Cette dernière en profite pour ramener tout le monde au calme et concentrer à nouveau l'attention sur les interventions isolées. Meira se lève et s'exprime distinctement :

— Puisqu'il nous faut un prénom pour avancer, pourquoi pas Angg ?

Une légère latence permet à tous d'intégrer l'information, avant qu'un florilège d'acceptation et d'engouement prenne le pas. L'arbitre reprend la direction :

— Parfait, en considérant l'approbation collective du Conseil, nous parlerons donc désormais du spécimen de 8 ans à travers le nom de Angg, qui cela dit en passant est un très bel hommage à notre ville. Cependant, le problème n'est pas toujours résolu pour autant, est-ce que quelqu'un a une idée nouvelle ?

Norcine se met debout à côté de moi et lève la main avec une conviction assez nette pour que je ressente d'avance toute la pertinence de l'idée à venir. Rabatteur. Arbitre. Norcine :

— Selon moi, il n'est pas question de perdre Angg. Nous avons fait beaucoup d'efforts pour harmo-

niser nos décisions dans le bon sens, alors nous n'avons pas le luxe du choix. D'un autre côté, et nous sommes tous d'accord là-dessus, le deuxième spécimen ne doit pas être décongelé en l'état, au risque de devoir affronter des dilemmes bien trop compliqués à gérer. Je propose donc une déconservation partielle. De cette manière là, nous pourrions plus facilement abattre le premier spécimen, puis sauver Angg.

L'arbitre conclut distinctement à l'énoncé.

— Ce n'est pas une décision facile, car on a l'habitude de provoquer la mort de manière indirecte. Mais ce coup-ci, il va falloir sortir le spécimen et lui ôter la vie en face-à-face. Les implications d'un tel acte peuvent être conséquentes.

Alors que je m'attendais à un énième brouhaha, la salle reste parfaitement silencieuse. Quelqu'un, et je ne saurais dire qui dans l'assemblée, crève l'abcès évident par l'unique question que tout le monde se pose à l'instant même :

— Mais qui va le faire ?

Quelques propositions partent à la volée.

— Les techniciens ? Ils sont déjà en charge de désactiver l'autonomie énergétique des capsules et d'injecter l'élément létal à l'intérieur.

— Ils en font déjà assez comme ça.

— Les extracteurs ?

— Ce n'est pas parce qu'ils récupèrent les spécimens morts qu'ils sont aptes à réaliser eux-mêmes une action violente sur un corps vivant.

— Alors pourquoi pas les bouchers ?

— La charge mentale à leur sujet est déjà assez conséquente depuis que nous piochons nos rations à la Mansarde, n'en demandons pas trop.

— Alors qui ?

L'assemblée patiente. Quelqu'un doit se porter volontaire, et si nous avons l'habitude de prendre nos responsabilités, ici c'est un tout autre engagement. Les secondes passent, des minutes suivent. Je ressens une certaine chaleur dans mon corps. Mon rythme cardiaque augmente. Mes doigts fourmillent. Une poussée dans mon esprit s'intensifie. Soudain, sans réfléchir davantage, je me lève à mon tour. Profitant d'une accalmie des débats, et puisque je comprends que c'est le seul moyen pour sauver Angg, je m'exprime :

— Je vais le faire.

L'arbitre me regarde, marque un temps, me reconnaît et poursuit :

— Tu es sûr, Xael ?

— Oui.

— Tu as bien compris les enjeux d'une telle action ?

— Oui.

— Tu sais tout ce que ça implique ?

— Oui.

— Tu es donc prêt à assumer les répercussions sur ta conscience ?

— Oui.

— Très bien, dans ce cas rendez-vous ce soir à la Mansarde, juste après le Conseil. Plus vite ce sera fait, mieux ce sera pour tout le monde. Il nous faudra trouver le meilleur moyen d'appliquer un

effet rapide et efficace. Au nom de tous, merci Xael. Du coin de l'œil, je sens Meira qui me regarde. Je pourrais presque deviner son étonnement, comme si elle allait me poser une question. J'entends discrètement Norcine me remercier dans mon dos. Je me rassois. Décision prise, décision validée. Personne n'a laissé trop de place au doute ni au débat. Un problème résolu et on passe au suivant. Ainsi, comme si de rien n'était, toute la tension se relâche et le Conseil continue sur d'autres sujets importants. De mon côté, je réalise progressivement ce qui m'attend et un léger stress monte en moi. Durant les autres discussions de la séance, je reste silencieux et conserve les doigts de ma paire enlacés dans les miens. C'est la seule chose qui compte à ce moment précis. Une fois l'ensemble des sujets abordés par le Conseil, la salle se vide progressivement de ses participants. Je rejoins l'arbitre, accompagné de Meira qui continue de me serrer la main. Elle ne dit plus rien. Elle se fait présente sans s'imposer. Elle me laisse gérer ce que je peux gérer. Elle est là, c'est suffisant. On se rend tous ensemble à la Mansarde, mais je traverse les portes tout seul. Je secoue mon corps, échauffement vain à un effort qui doit être réalisé plus par mon cerveau que par mes muscles. Ce doit être fait et j'espère y être prêt. Quelques jours passent. C'est le jour de la fête municipale d'Angguardin. Meira, Ugi et moi nous rendons de bonne heure sur place pour entamer les festivités. En arrivant, je m'isole un instant devant le monument décorant la place. Mon regard se perd à nouveau dans les maillons, passe d'un croisement

à un autre de la chaîne puis finit sur la stèle. Mon esprit s'évade. Les images frappent mon conscient. Je n'oublierai pas ce que j'ai vu. Je n'oublierai pas ce que j'ai fait. Je tremble un peu. Par moment, l'émotion d'il y a quelques jours me revient comme un souvenir corporel. Une forme d'angoisse. Ou un relent d'anxiété. Évidemment, il serait difficile de ne pas sentir une certaine culpabilité en mon for intérieur, mais au fond, je crois que c'était une bonne chose. Ne pas être le bras qui retire la vie à un être, c'est une illusion confortable autant qu'agréable à vivre lorsque l'on mange de la viande. Cependant, avoir pu assumer ce geste, honorer le spécimen, me donne d'autant plus confiance en mes convictions. Je ne m'aveugle certainement plus. J'ai conscience de ce que l'on fait et pourquoi on le fait. Je prends alors une grande inspiration. Je bloque. L'apnée marque une pause à mon esprit. J'expire. Du livre de ma vie, voilà une page qui se tourne. Des regrets, je pourrai en avoir. Un déni, ce serait d'autant préférable. Mais je choisis de supporter le poids de mon geste. Et puis, Angg va pouvoir intégrer notre société, alors quoi qu'il arrive, au vu de l'état des choses, c'était la meilleure à faire. La nature du monde se relève doucement et je l'accompagne au mieux.

Une douce voix vient me chercher en arrière :

— Mon chéri, ça va aller ?

Je me retourne pour regarder Meira. Dans ces yeux magnifiques, le bleu du ciel ne souffre d'aucun nuage.

— Oui mon amour.

Elle me prend par la main et on se dirige ensemble

vers le buffet. Une petite foule est déjà affairée pour l'occasion. L'astre jaune brille fort et haut dans le ciel. Une légère brise vient adoucir la chaleur délicate qui englobe nos corps. Un groupe de musique joue des chants d'aujourd'hui, gonflant les cœurs de mélodie. En arrivant au buffet, on repère Ugi qui est déjà très proche de la grande table. Il a les yeux en faim, et à raison, de nombreux morceaux de viande sont disponibles, le tout préparé en des recettes onctueuses par quelques cuisiniers locaux. Rares sont les moments où l'on se partage ainsi allègrement la ressource. Toutefois, en ce 13 octobre, jour on ne peut plus symbolique, on se le permet tous ensemble. Accompagnant les différents mets de viandes, des bols de gélules antiparasitaires ponctuent le buffet. De l'autre côté se tient Udacle, bien connu d'Angguardin pour ses talents gustatifs incroyables et ses expertises dignes du plus grand carnologue local.

Une fois qu'assez de monde s'est réuni, il démarre son atelier.

— Bonjour à vous, j'espère que l'appétit fut.

Des réponses de ci et de là s'en vont bon train. Visiblement, l'appétit fut pour tous.

— Alors, vous voyez devant vous, un ensemble de mets spécialement cuisinés pour l'occasion d'aujourd'hui. Les spécimens choisis sont bien entendu tout droit sortis de la Mansarde et comme vous le voyez, plusieurs plateaux sont disponibles à picorer.

Sous mes yeux se présentent de grandes assiettes remplies de nourritures aux reflets succulents et aux

odeurs appétissantes.

— De ce côté-ci, vous avez notamment un bel ensemble de saucisses. Alors il faut savoir que pour chaque spécimen, avec une petite variation interindividuelle bien sûr, on peut avoir en moyenne une cinquantaine de saucisses. Vous remarquerez les différences de longueur et de diamètre en fonction de l'intestin choisi. Ensuite, du faux-filet confit...

Il continue sa présentation des différents éléments présentés. Ugi contemple le tout avec une envie certaine dans le regard, mais il se retient, pour le moment. Meira, quant à elle, discute avec Norcine qui est également présente pour l'occasion.

— Bien, maintenant que les présentations sont faites, nous allons pouvoir démarrer l'atelier de dégustation. Que chacun prenne une assiette à sa disposition.

Ugi ne se fait pas prier une seule seconde de plus, son bras avance sur la première assiette disponible et la tire vers lui. Meira en prend une à son tour et moi je suis.

— Alors, chaque plateau a été numéroté, nous allons commencer par le premier.

Tout le monde se sert et le silence laisse place à des bruits de mastication un peu partout. Je regarde le morceau avec un léger doute au vu de la couleur rouge plutôt pâle, mais je le mets quand même dans ma bouche. Les visages, le mien compris, se froncent de réflexions. La saveur est très forte, pas très ragoutante, je dirais même plutôt désagréable.

La texture est ferme, particulièrement sèche, un peu trop selon moi.

— Des propositions ?

À ce moment-là, chacun y va de son intuition.

— Un ministre ?

— Un acteur ?

— Un rentier ?

— Un homme d'affaires ?

— Un chef d'entreprise ?

Udacle nous présente un petit sourire satisfait et répond :

— Pas mal du tout ! Vos propositions sont intéressantes, mais si vous regoûtez bien vous sentirez une légère acidité dans le fond du goût.

Je croque à nouveau un morceau et en effet, avec une plus grande attention et un temps plus long à la mâche, c'est même presque âcre. Udacle reprend :

— Cette acidité est caractéristique, elle vient d'un profond stress durant les dernières heures, mais sa persistance nous montre que...

Il fait des petits mouvements de bouche et de succion.

— ... c'est un stress de longue date. On aurait donc ici, probablement un négociant de marchés ou un courtier en assurance, quelqu'un en tout cas qui présentait un métier à la paye suffisante pour être conservé ici, mais dont un certain malmenage professionnel aurait apporté une accumulation de toxine dans les tissus. Une idée de l'origine géographique ?

Chacun regoûte une troisième fois le morceau.

— Amérique ?

— Asie ?

— Europe ?

Udacle ouvre les yeux en grand et pointe du doigt Meira.

— Europe oui c'est bien, mais encore ?

— Italie ?

— Presque !

Norcine s'exclame soudainement.

— France !

— Exact ! On peut sentir dans la rondeur de la viande, bien qu'elle soit d'une qualité discutable, un léger rappel de raisin. Notamment dans les rendez-vous d'affaires, il était bien fréquent que ce genre de personnage hautement plongé dans la richesse, boive du vin chaque jour voire chaque soir. Je ne vous ai pas dit l'âge pour ne pas donner trop d'indices, mais le spécimen était âgé de 55 ans lors de sa mise en capsule. Il a donc largement eu le temps de sa vie pour se remplir de grappes fermentées !

Fous rires dans l'assemblée.

J'aime beaucoup ce genre d'événements, on s'y sent bien et comme à la maison. Je regarde autour de moi, les visages sont tous sourires.

— Maintenant on va goûter le plat numéro 2 !

Je regarde Meira et elle comprend immédiatement. On prend chacun un morceau, que l'on vient placer sensuellement au bord des lèvres de l'autre. Je croque. Le contraste est instantané. C'est non seulement bon, mais fondant en bouche. Juteux. Rien qu'à entendre les sons de contentement autour de moi, je

peux deviner que la sensation est partagée. Le goût est à la fois simple et complexe, c'est savoureux au possible, j'irai même jusqu'à dire persillé. Je crois n'avoir jamais mangé quelque chose d'aussi raffiné. — Alors, là on est sur de la très bonne qualité n'est-ce pas ?

Approbation générale. Udacle trépigne clairement de joie devant nous, on sent qu'il est fier de son atelier dégustation.

— Des idées ?

Tout le monde s'empresse de regoûter un bout, pas tant pour mieux répondre, que par une gourmandise évidente.

— Un promoteur immobilier ?

— Un chef d'État ?

Je tente le coup.

— Un rentier ?

Udacle sourit et s'exclame.

— Bien joué ! Mais plus précisément ?

Je réfléchis, mais rien ne me vient.

— Celui-là n'est pas évident je vous le concède, car on n'en a pas beaucoup des comme ça, et plus précisément c'est un spécimen de 2079, conservé dans un des plus vieux modèles de capsules. On peut dire que l'homme aura été visionnaire, ou tout du moins en partie.

Rires collectifs.

— Allez, je vous donne la réponse. Avec cette tendresse incomparable en mâchoire, cette sapidité marquée, c'est un corps très gras qui a très peu bougé durant sa vie, ou tout du moins sur sa fin,

qui n'a bien entendu jamais connu la faim et s'est nourri de bonnes gastronomies tout au long de son existence. Il faisait partie d'un groupe très restreint, il était âgé d'une soixantaine d'années lors de sa mise en cuve, c'était...

Patience. Tout le monde est à l'écoute.

— ... un milliardaire !

Stupéfaction et étonnement de la foule.

— C'était de la bonne bête croyez moi ! Les milliardaires étaient très peu nombreux, souvent passifs physiquement et remplis de nourritures aux qualités tant gustatives que nutritives sans pareil. Profitez-en bien on n'en a pas beaucoup de ce genre-là !

Tout le monde se dépêche de prendre un autre morceau. Je vois qu'Ugi a déjà tout englouti, alors je laisse Meira manger le sien et je donne à notre fils mon morceau restant. Vu sa joie, je ne serais pas étonné qu'il devienne carnologue à son tour. La suite de l'atelier se poursuit avec beaucoup de curiosités et un grand intérêt pour tous ces métiers du passé. Une question s'élève alors de l'assemblée, lancée par je ne sais qui un peu plus loin sur ma gauche, mais dont la pertinence m'interpelle.

— Quel est l'âge minimum qu'on peut goûter dans les cuves ?

Udacle réfléchit un instant avant de répondre.

— Et bien... sachant qu'il y a huit ans nous avons réveillé et sauvé tous les enfants de moins de dix-huit ans, pour des questions éthiques d'une part, mais également pour des évidences d'éducation

que nous ne pourrions pas pallier avec des cas adultes, il me semble que le spécimen le plus jeune doit avoir dans les vingt ans.

Ugi se retourne vers moi et me fait un petit clin d'œil. Il s'est vraiment bien adapté à notre époque ce bon-homme-là, je suis si fier d'être son père, et je n'ai aucun doute que Meira partage mon sentiment en tant que mère d'un enfant si prometteur. Il s'est parfaitement bien intégré à notre société, à la fois compréhensif et déjà tellement proactif. Lors de sa sortie de cuve, nous avons tout de suite été conquis par ce petit cœur innocent. Nous lui avons offert tout notre amour et ce que son époque ne pouvait lui offrir : une vie.

Alors que nous arrivons bientôt à la fin de l'atelier, quelque chose vient me caresser la jambe. Je me penche et regarde avec tendresse le canidé qui me se frotte à moi.

— Bah alors Angg ? Toi aussi tu as faim avec toutes ces bonnes odeurs ?

Le chien me grimpe dessus au plus haut qu'il peut, lançant de petits gémissements d'euphorie qui ne trompe pas. Je prends un morceau au hasard sur la table, le mets dans une assiette et le dépose par terre. Angg fonce droit sur l'aliment, le renifle un peu et s'arrête tout aussitôt. Il hésite. Il tourne autour. Il semble presque inquiet. Je fronce les sourcils d'incompréhension. Depuis qu'on l'a dégelé de sa cuve avant-hier, il n'a pas refusé un seul repas, bien au contraire. Quelque chose ne va pas. Je lance :

— Dis-moi Udacle, tu sais de quelle cuve vient le numéro 5 ?

L'homme prend son petit carnet et regarde à la ligne souhaitée.

— Euh oui... c'était la cuve numéro 2083-190153 !

Le souvenir me revient en tête comme un coup porté à ma conscience. La grande capsule grise. La sensation intense de froid qui en est sorti dès l'ouverture. Son visage blanc reprenant progressivement des couleurs. Ses rides marquées d'une ancienne vie. Sa peau lâche mais bien réelle. Ses yeux fermés. Mon bras qui se lève. Ses yeux mi-clos. Le canon du percuteur à pointe posé contre son front. Ses yeux qui s'ouvrent, vitreux, mais vivants. Mon doigt sur la gâchette. L'instant d'hésitation. Nos regards qui s'échangent. Le temps qui s'arrête. Le doute parcourant mes frissons. L'apnée. L'acceptation. J'enclenche. La flèche métallique qui part droit à travers sa boîte crânienne. Son iris figé. Sa pupille dilatée. Le sang. Du sang. Son sang. La couleur de l'épais liquide rouge envahit mes pensées. Mon rythme cardiaque accélère. Mon corps tremble. De petites lumières scintillent dans mon champ de vision. J'hyperventile. J'ai chaud. J'étouffe. De grosses gouttes de sueur s'accumulent sur mon front. Meira le voit et me serre contre elle. J'inspire. J'expire. J'inspire. J'expire. Je me reprends doucement. Les gens me regardent. Plus Meira me serre, plus je me sens mieux. Je souris. Elle m'embrasse et prend ma tête entre ses mains. Son regard plonge dans le mien.

— Je t'aime.

Les scintillements s'estompent. Les gouttes de sueur s'amenuisent. Mon rythme cardiaque ralentit. Les tremblements s'effacent. Je rigole nerveusement.

Ugi se rajoute à l'étreinte. J'ai failli faire une crise, je crois, va falloir travailler là-dessus. J'inspire une grande fois et en expire tout autant. Je jette un coup d'œil à Angg puis comprends aussitôt les raisons de la scène. Je me penche vers le nouveau chien de la ville et le caresse sur le dessus de la tête. Il se frotte à moi et me lèche un peu la main. Je lui murmure : — Je ne sais pas comment tu as fait Angg, mais tu as reconnu l'odeur de ton maître on dirait, quand bien même il est cuit ! Je vais te changer ça.

Je me relève pour prendre un autre morceau, que je dépose au sol et qu'il dévore aussitôt. Ugi et Meira viennent me faire un grand câlin. Un peu plus haut dans le ciel, un vol d'oiseaux lointain m'anime d'une grande ivresse. La faune reprend petit à petit sa place sur notre belle planète. Un jour ou l'autre, il ne restera plus aucune capsule occupée et la ressource en viande viendra à manquer. Mais d'ici là, j'espère que la vie sauvage aura repris son cours, pour qu'on puisse à nouveau s'intégrer à la grande chaîne alimentaire. La force du vivant, c'est sa résilience. Et puis, protéines animales, végétales ou fongiques, on trouvera toujours le moyen de s'adapter en harmonie avec ce qui nous entoure. On avance tous ensemble, c'est tout ce qui compte. Mon regard divague un peu plus bas jusqu'à l'édifice de la Mansarde qui nous fait face. J'observe sur le dessus de l'entrée, l'inscription marquée en lettres d'or :

La Mansarde

CENTRE CRYOGÉNIQUE AVANCÉ

Inauguré le 13 octobre 2075

*«Nous ne vous abandonnons pas,
nous assurons l'avenir de l'humanité»*

Ils ne croyaient pas si bien dire.

DU JARDIN À LA FORÊT

YOHAN QUEYLA

Du jardin à la Forêt

La sonnerie de la porte d'entrée de la maison retentit dans la serre. Léon s'y trouvait si souvent qu'il avait bricolé une petite installation pour pouvoir l'entendre.

— Ah ! C'est pas trop tôt ! s'exclama-t-il en reposant son arrosoir.

Léon récupéra la canne qu'il avait posée en entrant et se hâta, autant que ses vieilles jambes le lui permettaient. On était vendredi, jour où l'un des jeunes bénévoles de l'association venait chercher les produits de la semaine. Ils venaient plus tôt d'habitude, il était presque 17 heures.

Les cageots étaient stockés dans le cellier, mais Léon passa d'abord se signaler. Un jour, il ne l'avait pas fait et le jeune était reparti sans ses produits.

Le jeune d'aujourd'hui était une jeunette. Cheveux courts, blouse grise et pantalon beaucoup trop large – probablement une nouvelle mode, ça ne lui semblait pas pratique. Il l'avait déjà vue mais aurait été incapable de donner son nom.

— Un instant, je vous prie, dit-il. Je vais les chercher.

— Bien sûr, monsieur Léon, répondit-elle en souriant.

Vous avez besoin d'aide ?

— Non, merci, non. J'ai mon kinopher. Il y a 4 cageots cette semaine. Vous pourrez tout transporter ?

— Pas de problème, Monsieur Léon, j'ai tout prévu.

J'ai accroché la remorque de l'asso à mon cyclo.

— Bien, bien. Alors je reviens.

Léon ferma la porte. Doucement, il ne voulait pas être rude, mais il était vrai qu'il était un peu plus laxiste sur le ménage depuis que Camille n'était plus, et il n'aimait pas qu'on voie sa maison ainsi. Non pas

qu'elle soit sale, mais entre les livres pas rangés, le matériel de jardin et les composants électroniques posés un peu partout, on aurait pu s'interroger.

Le cellier se trouvait juste à côté, collé à la cuisine. Mule, le kinopher, attendait sagement devant la porte qu'on le dirige. Léon était fier de ce que son jardin avait fourni cette semaine : carottes, laitues, poireaux, courges, betteraves, kakis, coings... Il y en avait pour tous les goûts. Il avait même glissé dans un coin une dizaine de mandarines, les premières de la saison. Il souriait rien qu'à l'idée de la joie qu'aurait celui ou celle qui les découvrirait.

Sous la supervision de Léon, Mule se saisit des cageots un à un et les empila sur son plateau. Puis il le suivit jusqu'à l'entrée, où la jeune femme patientait, le nez dans les fleurs du chèvrefeuille qui résistaient encore au début de l'automne.

— Voilà vos cageots ! s'exclama Léon en lui tendant la télécommande du kinopher.

— Merci Monsieur Léon, je vais les charger. Il sent vraiment bon votre chèvrefeuille.

— N'est-ce pas ! Je l'aime beaucoup. Profitez-en, il va bientôt perdre ses dernières fleurs. Vous pouvez en prendre une branche pour le replanter, si vous le souhaitez.

— Merci, mais je ne saurais pas comment faire, répondit-elle, un peu gênée.

Léon lui aurait bien assuré qu'il n'y avait là rien de bien compliqué, mais il craignait que des explications détaillées ne prennent du temps et ne sapent ses maigres réserves d'énergie sociale. Alors il se tut

et regarda la jeune bénévole charger les fruits et légumes en silence. Quand elle eût terminé, elle lui rendit la télécommande.

— Merci encore, Monsieur Léon ! Tout a l'air délicieux.

— Ah oui, sûrement, marmonna-t-il, gêné.

— Silvia m'a demandé de vous passer le bonjour. Elle souhaitait savoir si vous viendriez bientôt nous voir. Beaucoup de choses ont changé depuis votre dernière visite.

— Ah... peut-être un jour, grommela-t-il. C'est que j'ai beaucoup à faire ici.

— Bien sûr, quand vous voudrez. Comme vous le savez bien, la porte n'est jamais fermée.

— C'est vrai, c'est vrai... Mes hommages à Silvia. Vous lui présenterez mes excuses, je n'ai pas préparé de livres cette semaine.

— Je suis certaine qu'elle ne vous en tiendra pas rigueur. Bonne fin de journée, Monsieur Léon.

— Merci. A vous aussi.

Léon souffla enfin une fois la porte fermée. Moins il voyait de monde, plus chaque interaction l'épuisait. Camille lui aurait certainement dit que c'était normal, qu'il devait au contraire se forcer à sortir, ne serait-ce que pour faire un tour du quartier et saluer les voisins, que le reste deviendrait plus aisé après. Mais Léon n'en avait plus la force – à moins que ce ne soit de courage qu'il manquait.

Il fit chauffer de l'eau dans la bouilloire, puis la versa dans la théière où se trouvaient encore un assortiment d'herbes du jardin dont le goût l'apaisait. Il profita de l'infusion pour planifier la suite de ses occupations.

Tout d'abord, il y avait les livres. Il en avait imprimé trois, environ deux cents pages chacun, qu'il avait lus sur sa liseuse et qu'il souhaitait partager. Deux étaient déjà libres de droits. Il avait dû adresser un mail à l'autrice du troisième, en reprenant le modèle que Camille avait pris l'habitude d'envoyer. Sa rédaction expliquait parfaitement la situation, bien mieux que Léon ne l'aurait fait. Cette autrice-ci, comme la plupart de celles et ceux qu'ils avaient contactés au fil des années, avait accepté avec enthousiasme. Léon se retrouvait donc avec trois livres sous les bras. Il lui restait à tisser le reste des pages du dernier, en faisant attention à ne pas se piquer avec l'aiguille, et à renforcer la structure des trois pour y ajouter la couverture. Pour l'illustration, il piocherait parmi les centaines de croquis laissés sur la tablette de Camille celui qui conviendrait le mieux. C'était l'idée de Camille, les livres. Léon, lui, n'avait pas la patience de filer les feuillets quatre par quatre pendant des heures. Et puis il revenait toujours du jardin avec de la terre incrustée dans tous les recoins de ses doigts. Mais avant que Camille ne parte, Léon lui avait promis qu'il continuerait. Ainsi, une ou deux fois par mois, sur la cargaison de fruits et légumes reposaient quelques petits paquets en papier kraft. Léon ignorait ce que l'association en faisait, mais, à chaque fois qu'il déposait des livres sur ses produits, il recevait dans la soirée un mail de Silvia qui l'en remerciait. Lorsqu'il ouvrait ces messages, Léon souriait. Il ignorait s'il aurait pu continuer aussi longtemps à tenir sa promesse à Camille sans ces

mails. Rien que d'y penser lui avait donné un regain de motivation. C'était décidé. D'ici vendredi prochain, il aurait terminé les trois livres. Il allait s'y atteler juste après sa tisane pour ne pas oublier. Il attendait le lendemain sa dernière commande de matériel et il se connaissait suffisamment pour savoir qu'il risquait de s'oublier dans les trésors qui s'y trouveraient.

Léon prit sa tisane sur une chaise de la terrasse. L'air frais de l'automne caressant sa peau lui donnait toujours l'impression de rajeunir. Devant lui, le jardin qui faisait sa fierté. Camille le comparait souvent à une jungle luxuriante dans laquelle les plantes et les arbustes se menaient une lutte sans merci. Elle exagérait bien sûr. Ce jardin était comme une ville. Une métropole remplie d'habitants pressés, excédés d'être tout le temps entourés de leurs congénères, mais dont tout le mode de vie reposait intégralement sur cette densité d'êtres et de destins. Ce jardin était leur œuvre à tous les deux. Ils l'avaient pensé avant même d'obtenir leur maison et l'avaient vu grandir, feuille par feuille, au fil des longues années qu'il avaient passé ici. Léon était seul désormais. Camille avait fini par rejoindre cette terre tant aimée, ses cendres enterrées près du petit étang qu'ils pouvaient passer des heures à contempler, blottis l'un contre l'autre.

Léon porta sa tasse à ses lèvres. La tisane était froide. Même ses doigts étaient gelés. Encore ! Combien de temps était-il resté assis, là, l'esprit loin ? Il avait des livres à fabriquer !

Léon acheva de coller la dernière couverture tard dans

la soirée. Ses paupières ne tenaient plus ouvertes et tout son corps semblait lui en vouloir, mais il avait terminé. Il pouvait enfin se reposer.

Tous les matins, après son thé, Léon parcourait son jardin. Ses pas lents suivaient le même chemin à travers les murs de verdure tandis qu'il scrutait chacun de ses petits avec attention. Il leur murmurait des compliments, s'étonnait de leur taille ou admirait leurs couleurs. Il notait ainsi les branches qui avaient besoin d'une coupe ou les légumes qui étaient bons pour être cueillis. Puis il continuait sa ronde au verger, faisait le tour de l'étang où l'accueillait le bruit des plongeurs des crapauds. Il s'asseyait sur le banc, devant la petite stèle sobre. Dès fois, il lui parlait. Puis il revenait à la maison et commençait sa journée.

Ce matin-là, Léon revint pile quand le livreur sonna. — J'arrive, j'arrive, grommela-t-il bien que personne ne puisse l'entendre.

Un kinopher dernier cri l'attendait derrière la porte. Deux bras en acier étincelant portaient le colis de Léon sur le côté, tandis qu'un écran tactile affichait les deux points aplatis et la parenthèse d'un grand sourire. Ce kino là ressemblait autant à la machine de Léon qu'un avion de chasse à une montgolfière.

— Voici votre livraison, Monsieur, dit une voix robotique tandis que ses bras déposaient à terre le colis. Qu'en avez-vous pensé ? Dans le cadre de notre procédure d'amélioration continue, je vous invite à sélectionner sur mon écran le symbole qui correspond à votre niveau de satisfaction.

La ponctuation fit place sur l'écran à une série de petits visages plus ou moins heureux. Léon sélectionna le plus à droite, celui qui semblait célébrer le meilleur moment de sa vie. Il avait pris l'habitude de toujours bien noter les livreurs humains et n'avait jamais songé que les robots méritaient moins.

— Ravi de l'entendre ! s'écria le kino. A bientôt pour de nouvelles livraisons !

Le haut de la machine pivota sur elle-même – bien qu'elle dispose probablement de capteurs de tous ses côtés – et rebroussa chemin en roulant jusqu'au van qui attendait sur la chaussée. Une rampe se déroula du flanc du véhicule et le kinopher se glissa dans un espace parfaitement dimensionné pour lui.

Léon contempla son colis posé à terre. Le vieil homme fit mine de se baisser avant que la raison ne se rappelle à lui. La dernière fois qu'il avait tenté de le soulever lui-même, il avait été bon pour de la rééducation.

— Mule ! Rejoins-moi à la porte d'entrée !

Léon avait longtemps résisté à autoriser l'activation vocale sur son kinopher, mais il devait avouer que les efforts économisés lui étaient parfois précieux.

— Je suis arrivé, dit le robot en s'arrêtant devant Léon.

— Prends le colis qui se trouve devant la porte et amène-le dans l'atelier, s'il te plaît. Puis retourne à ton emplacement et branche-toi au secteur.

— Entendu.

Léon passa dans la cuisine se laver les mains et boire un verre d'eau pendant que Mule s'exécutait. Il en profita pour grignoter un morceau de brioche

afin de repousser un peu plus l'interruption que forcerait sa faim.

Enfin assis à son atelier, Léon ne put réprimer un sourire. Il lui semblait, à chaque fois qu'une de ses commandes arrivait, se retrouver devant un sapin au matin de Noël. Le cadeau d'aujourd'hui contenait une bouilloire qui ne s'arrêtait pas même quand l'eau menaçait d'exploser, un panneau de cellules photovoltaïques sales et ne générant plus qu'une énergie minimale, deux multiprises défectueuses et une série de câbles détériorés. Un véritable trésor dégotté pour une bouchée de pain sur le site internet d'une déchetterie communale. Léon mit les câbles de côté et étudia chaque objet avec attention. Il commencerait par la bouilloire – certainement un problème de capteur ou d'interrupteur qui serait rapidement réglé. La collecte solidaire n'aurait pas de mal à lui trouver un nouvel utilisateur. Léon garderait probablement le panneau solaire s'il parvenait à en résoudre les défauts. Il ne manquait pas de petits projets qui en bénéficieraient. De même pour les multiprises, même si, à force d'en réparer, il en possédait bien plus que de besoin. Peut-être qu'il pourrait les donner au bénévole de l'association vendredi prochain. Silvia fourmillait toujours d'idées, elle trouverait certainement une utilité à une multiprise.

Ainsi se déroula la semaine de Léon, sur le même rythme bien rôdé dans lequel il s'était progressivement installé depuis que Camille n'était plus. Entre ses livres, ses bidouillages d'électroniques et son

jardin. Ses rares contacts humains intervenaient le vendredi, lorsqu'un membre de l'association venait chercher les légumes et les fruits de la semaine. Tout le reste se déroulait en ligne ou via des automates : commandes, livraisons, échanges avec les décharges ou avec les acheteurs intéressés par ses produits reconditionnés. Cette situation ne résultait pas d'un choix conscient. Léon ne s'était pas levé un jour en décidant qu'il vivrait isolé, entre sa maison et son jardin, sans voir personne, sans discuter avec quelqu'un d'autre que ses plantes. Depuis la mort de Camille, il avait simplement suivi le chemin le plus simple. Celui qui demandait le moins d'effort. Celui qui lui évitait d'avoir à affronter la détresse qui érodait ses fondations et menaçait de le terrasser depuis qu'il avait perdu son âme sœur. Léon fuyait toute introspection qui aurait pu faire vaciller l'équilibre précaire qu'il avait trouvé. Aussi, il ne s'était pas rendu compte que ses relations avec l'association, écho distant de leur implication passée avec Camille, formaient le dernier pont qui le reliait à la société. Léon fut donc bouleversé lorsque personne ne se présenta à sa porte le vendredi suivant.

Le vieil homme avait commencé sa matinée par un thé noir corsé et une tranche de pain beurrée et garnie de confiture de framboise. Puis il avait parcouru le jardin avec une attention particulière pour les derniers légumes qu'il cueillerait aujourd'hui et qui rejoindraient ceux qui attendaient déjà dans le cellier, avec les trois livres que Léon avait fabriqués

et quelques bricoles dont l'association pourrait faire usage. Il avait déjeuné sobrement comme à son habitude puis, après une courte sieste, il avait repris ses activités en prenant garde à ne pas trop s'éloigner des endroits d'où il pouvait entendre la sonnerie de la porte d'entrée. En fin d'après-midi, personne ne s'était présenté. Alors l'enthousiasme de Léon laissa peu à peu place à une anxiété croissante, comme une main agrippant son cœur et serrant de plus en plus fort. Il réagissait à chaque bruit extérieur avec un profond soulagement qui se muait à son tour et renforçait son inquiétude. Les questions bourdonnaient dans sa tête : Silvia lui en voulait-elle de n'avoir pas répondu à son dernier mail ? Les jeunes bénévoles de l'association avaient-ils mieux à faire que de se pointer chez un vieillard qui ne leur adressait jamais plus de quelques mots ? Avait-on oublié que Léon existait ?

Léon passa les dernières heures de la journée assis sur le perron de sa porte d'entrée, une tisane refroidie posée à côté d'un livre qu'il avait pris pour s'occuper mais dont il avait été incapable de lire la moindre page. Personne ne vint. Le cœur lourd, Léon tourna longtemps, seul dans son lit, avant de s'endormir.

Au réveil, l'angoisse et la peur s'étaient transformés en colère. Puisqu'on ne venait pas chercher ce que Léon souhaitait donner, il se chargerait lui-même de la livraison !

Léon commença sa matinée comme toutes les autres, par du thé, un bon petit-déjeuner et une promenade

attentive dans son jardin. Il marqua un arrêt auprès du mandarinier où il remplit un panier de ces agrumes délicieuses. Non seulement Léon livrerait lui-même, mais il comptait bien marquer le coup en apportant le meilleur de ce que son jardin pouvait produire. Léon n'aurait su dire depuis quand il n'avait pas quitté son chez-lui. Aussi, il prépara cette sortie minutieusement. Il s'assura que la batterie de Mule était pleinement chargée et plaça deux recharges ainsi qu'un panneau souple de cellules photovoltaïques dans le compartiment adossé à la machine. Il y glissa également les trois livres qu'il avait imprimés ainsi qu'une gourde d'eau et un en-cas dans l'hypothèse où il resterait dehors plus longtemps que prévu. Il enfila enfin des habits propres ainsi que son plus beau gilet – celui que Camille préférait. Puis, canne à la main et chapeau sur la tête, et après avoir fait deux fois le tour de chaque porte et fenêtre afin de s'assurer qu'elles étaient bien fermées, Léon s'aventura dans la rue.

— Suis-moi, dit-il à Mule.

— Entendu.

Le kinopher se déplaçait grâce à une demi-douzaine de roues installées de chaque côté de sa base rectangulaire. Les cagettes de Léon étaient posées les unes sur les autres et arrimées aux quatre bras de la machine par plusieurs sangles. Un vieux drap blanc recouvrait les produits pour les abriter du soleil. En regardant Mule s'activer derrière lui, Léon se dit que Camille aurait certainement trouvé une fleur ou un petit accessoire pour égayer le tout. Il soupira.

Le quartier n'avait guère changé avec le temps. Léon passa les mêmes portails, les mêmes boîtes aux lettres, les mêmes haies dissimulant les habitations de ses voisins. Il en connaissant quelques-uns, bien sûr. Il vivait ici depuis des décennies. Mais les quelques relations de voisinage que Camille et Léon avaient entretenues s'étaient réduites à peu de chagrin depuis son isolement auto-imposé. Léon grimaça en songeant à ce que Camille en aurait pensé. L'importance de la communauté était l'un des principes que Camille soutenait le plus ardemment. Dès leur installation dans leur maison, son amour s'était attaché à tisser des liens avec celles et ceux qui les entouraient. D'année en année, de repas partagés en livres échangés, Léon avait été convaincu lui aussi. Pour autant, la pratique lui paraissait désormais bien plus pesante, chargé qu'il était par le poids de son chagrin. Il fut soulagé de ne croiser aucun visage connu.

Le local de l'association se situait dans un vieil hangar désaffecté, récupéré et mis à disposition par la commune. Autrefois, Camille et Léon s'y rendaient en vélo. Distant d'un peu plus de 3 kilomètres, une grosse dizaine de minutes leur suffisaient alors. Même avec ses genoux fatigués, Léon aurait pu s'y rendre en cycle électrique s'il n'avait pas laissé son chariot s'abîmer faute d'usage et si Mule était l'un de ces modèles récents de kinopher dont la vitesse lui aurait permis de le suivre. Léon aurait également pu s'y rendre seul sans ses produits et se signaler, ou bien simplement chercher le numéro de téléphone

d'une connaissance. Mais cela aurait défait le geste dont la perspective l'avait tant animé cette nuit. Ainsi, Léon marchait. Et commençait à regretter son choix. Ses jambes se faisaient plus lourdes. Il reposait de plus en plus son poids sur sa canne qu'il agrippait fermement, la soulevant à chaque pas dans un effort qui lui semblait surhumain.

La délivrance apparut au détour d'une rue. Planté-là sous un arbre, sa peinture verte légèrement décrépie, un banc public attendait patiemment qu'on se serve de lui. Léon ne se fit pas prier. La pause lui sembla divine. Ses poumons en surrégime purent enfin ralentir leur travail acharné. La gorge asséchée, Léon avala d'un coup la moitié de sa gourde et dut se retenir de ne pas la terminer. Ayant paré aux urgences dictées par son corps, Léon put enfin observer l'endroit où il avait trouvé refuge. L'arbre et le banc faisaient partie d'un petite square fleuri bordé de maisons. Une boulangerie occupait un coin, sa vitrine laissant deviner quelques rayons à moitié vides de pâtisseries et un unique client. Une rue goudronnée traversait l'espace, rejointe en son centre par celle que Léon venait d'emprunter. Léon regarda le client de la boulangerie en sortir, une baguette et une boîte blanche à la main. L'homme s'enfonça dans la rue, celle-là même que Léon devait emprunter pour rejoindre le local de l'association, et disparut, laissant le vieux homme comme seul occupant de cet espace public. Il fut étonné par le silence qui régnait. Pas d'oiseau ici comme il pouvait en entendre par dizaines dans son jardin. Pas d'insectes bourdonnant non plus. Leur

absence lui parut oppressante, intimidante, comme lorsque les animaux de la forêt se taisent soudain à l'approche d'un prédateur.

— Qu'est-ce que tu penses de cet endroit, Mule ? se surprit-il à demander.

— Directive non reconnue. Module de conversation absent. Voulez-vous installer le module de conversation ?

— Non ! merde... qu'est-ce qui me prend...

Il avait lui-même pris soin de désactiver tous les modules non fonctionnels fournis par le constructeur dès l'acquisition de son kinopher. La tâche, bizarrement complexe, avait requis d'épuisantes recherches sur le réseau pour trouver un tutoriel et en comprendre les termes techniques. Mais Léon avait insisté jusqu'à y parvenir. Camille le taquinait sur son côté vieux-jeu, mais il n'en démordait pas : une machine faite pour porter des poids lourds n'avait pas à discuter de philosophie ou de la météo. Chacun son métier et les vaches seront bien gardées ! Pour autant, seul sur ce banc au milieu des pierres froides et sous cet arbre isolé, Léon sentit sa volonté vaciller. Lui qui nageait depuis tant de temps avec sa solitude dans sa maison et son jardin bien aimés se retrouvait soudain, sans prévenir, au bord de la noyade. Il ne comprenait pas quel était ce gouffre qui s'était ouvert en lui et qui menaçait de l'avalier.

Léon se releva brusquement. Il ne pouvait pas demeurer ici, dans cet endroit qui lui semblait si vide, comme un écho à ce qu'était devenue sa vie. Les

jambes encore fatiguées mais animé par un second souffle, il reprit chemin. Dans une combinaison de trois notes qui signifiaient son redémarrage, Mule s'engagea à sa suite.

Les longues minutes qui le séparaient du local de l'association passèrent comme un coup de vent. Paradoxalement, les difficultés physiques de Léon offrirent une cible à son attention et lui permirent de mettre de côté la terrible expérience qu'il venait de vivre. Il arriva à destination en nage, essoufflé et les muscles douloureux, mais l'esprit clair, ses vagues à l'âme temporairement oubliés.

Le hangar, ou « La Forêt » comme le proclamait une enseigne aux couleurs pastel au-dessus de l'entrée, était coincé entre un garage pour véhicules mobiles et un atelier de plomberie. De grands bacs verts formaient une allée sur ce qui était autrefois un parking. Léon prit un moment pour examiner les plantes et arbustes qui s'y trouvaient. Il hocha la tête avec approbation. Un peu reposé, Léon pénétra dans le bâtiment. Il s'arrêta et ferma les yeux pour les habituer au noir qui régnait dans le hall d'accueil. Derrière lui, Mule sonna son propre arrêt.

— Non, pas ici, indiqua Léon en s'apercevant que son kinopher s'était immobilisé au milieu de l'entrée. Le grenier devrait être sur la gauche, décale-toi de deux mètres, s'il te plaît.

— Entendu, répondit la machine avant de s'exécuter. Léon balaya du regard le hangar. Tant de choses avaient changé depuis sa dernière visite. Camille

avait voulu s'y rendre une dernière fois, avant la fin. Ils avaient été nombreux à se réunir pour lui témoigner de leur amour, cela avait été un beau moment, que Camille avait chéri jusqu'au bout. Ils avaient beaucoup pleuré, ce jour-là et les jours suivants, mais ces adieux leur avaient réchauffé le cœur. Léon n'y était pas revenu après ça, malgré les sollicitations de Silvia. Il n'en avait pas eu le courage. Même aujourd'hui, des années après, une vive émotion lui noua la gorge. Ce jour-là, tout le bazar qui occupait habituellement le hangar avait été poussé sur les côtés et de grandes tables avaient été montées. Il avait semblé à Léon que tout le quartier s'était réuni, chacun apportant bouteilles, assiettes et saladiers pour alimenter une fête dont personne ne voulait qu'elle s'achève.

Le bazar avait repris ses droits. Léon ne put réprimer un sourire. Plus que tout, c'était cette image qu'il associait à la Forêt, cet assortiment de portants débordants de vêtements, de cartons et d'outils entreposés ça et là sans logique évidente, le tout entouré de décorations bigarrées, de dessins d'enfants et de sculptures fantaisistes. Lorsque Camille et lui étaient venus la première fois au cours d'une fin de mois difficile, c'était cette joie exubérante autant que la nourriture qu'on leur avait servie qui les avait comblés.

Le bureau à droite n'était pas occupé, ce qui surprit Léon car il s'y tenait généralement toujours un ou deux bénévoles pour accueillir et renseigner. Peut-être étaient-ils occupés ailleurs, bien que le vieil homme n'aperçût que quelques flâneurs naviguant entre les

îlots du local.

Le grenier, orné d'une enseigne colorée semblable à celle de l'entrée, se trouvait toujours dans le coin gauche du hangar. Ses murs de bois, dont la moitié haute se transformait en persiennes pour que l'air circule, étaient bordés de plantes vertes posés sur un long étal de manière à ce que leurs feuilles atteignent le bas des persiennes. La fraîcheur ainsi apportée à l'air devait permettre au grenier de se passer autant que possible de régulation de la température. La porte du grenier était juste assez large pour permettre à Mule d'y pénétrer, ce que la machine fit à la suite de son propriétaire. Face à Léon, occupant toute la longueur du mur du sol jusqu'à une hauteur d'environ un mètre cinquante, des dizaines de claies en tiroir laissaient apparaître les denrées qu'elles abritaient. Ce garde-manger était organisé en plusieurs zones offrant différents degrés d'humidité, de luminosité et d'aération pour assurer un large éventail de conditions de conservation. Deux réfrigérateurs guère plus hauts et un congélateur horizontal complétaient le grenier. Léon soupira, rempli de nostalgie à la vue de cet endroit qu'il avait contribué à construire et soulagé d'y être enfin arrivé.

Camille et lui avaient découverts la Forêt par besoin plus que par appétence. Le grenier n'existait pas à l'époque, du moins pas sous cette forme, et l'association, créée comme une trucothèque, n'avait pas vocation à nourrir ceux qui venaient frapper à leur porte. Cela n'empêcha pas Silvia et ses compagnons d'accueillir ce couple d'inconnus avec la bienveillance

des gens dont le cœur ne tolère pas la misère des autres. Camille et Léon n'étaient plus jamais repartis. Il leur était même arrivé de séjourner quelques nuits dans ce hangar juste avant d'emménager dans la maison qui était devenue la leur.

Léon ôta le drap blanc qui recouvrait Mule et lui fit une place sur la table qui se trouvait juste à côté de l'entrée, entre des sacs en lin et des flyers pour divers évènements et associations alliées. Il déposa ensuite par dessus les trois livres qu'il avait imprimés afin de ne pas les ramener chez lui par mégarde. Puis il entreprit de placer chacun des fruits et légumes dans la partie adéquate du garde-manger. La répartition lui vint simplement : il avait, toutes proportions gardées, exactement le même système dans son propre cellier puisqu'il s'était directement inspiré du grenier. Camille et lui avaient bien un temps songé à creuser un endroit en sous-sol pour obtenir une température plus stable, mais ils n'avaient jamais concrétisé leur idée.

Léon était en train de trouver une place à ses carottes sur les claies du coin frais, quand il entendit des pas hâtifs dans son dos.

— Monsieur Léon ! Il me semblait bien vous avoir vu passer. Ça fait plaisir de vous voir ici.

Se retournant, Léon vit le visage radieux de la jeune femme qui était venue récupérer ses produits la semaine précédente.

— Bonjour Madame, comment allez-vous ? répondit le vieil homme en inclinant la tête. Pris d'un soudain regret, il continua. Je suis désolé, je n'ai

pas retenu votre prénom.

Elle lui adressa un grand sourire et Léon comprit aussitôt que son manque de savoir-vivre était pardonné.

— Je m'appelle Mélisse. Je dois juste vous l'avoir donné la première fois que je suis venu chez vous, c'est tout à fait compréhensible que vous ne vous en souveniez plus. Mais que nous vaut votre visite ? Je peux vous aider ?

— Non, ne vous embêtez pas. J'étais simplement venu déposer ma récolte de la semaine.

— Personne n'est passé chez vous hier ? Mince ! Avec tout ce qui s'est passé, vous avez dû tomber entre les mailles. Je suis désolée, Monsieur Léon. J'espère que ça n'a pas été un trop gros dérangement pour vous.

Ce disant, elle considéra la scène. Léon avait presque terminé son déchargement. Deux cagettes vides étaient posées sur la table à côté du drap blanc. Dans un coin, Léon s'était débarrassé de sa canne et de son gilet qui le gênait pour ranger. Elle écarquilla les yeux.

— Vous n'êtes pas venu tout seul quand même ! Mais pourquoi vous n'avez pas appelé ?

Devant cette indignation, le grand geste que s'était imaginé Léon lui parut brusquement très petit.

— Eh bien... c'est que je ne voulais pas déranger...

Elle secoua la tête.

— Mais vous ne dérangez personne ! Depuis combien d'années est-ce que vous fournissez le grenier en produits délicieux ? C'est la moindre des choses. Enfin, Monsieur Léon ! Laissez-moi au moins vous aider à ranger.

Elle voulut lui prendre la botte de carottes des mains mais Léon la repoussa gentiment. Il comptait bien achever ce qu'il avait commencé.

— Merci mais ne vous en faites pas, j'ai terminé. Par contre je ne sais pas ce que vous faites des livres que je vous donne parfois. J'en ai posé trois sur la table derrière vous.

— La boîte à livres est juste à côté de l'entrée, je vous montrerai, expliqua Mélisse. Qu'est-ce que vous nous avez imprimé cette fois-ci ?

Pendant que Léon terminait de ranger ses derniers légumes, la jeune femme se saisit des livres et les feuilleta un par un.

— Oh, je voulais le lire ! s'exclama-t-elle en tendant un des livres à Léon. Elle lui glissa un clin d'œil. Je pense qu'il rejoindra la boîte à livres un peu plus tard celui-ci.

Léon se saisit du bouquin le temps d'en regarder le titre avant de le rendre à la jeune femme.

— L'autrice était très intéressée par la Forêt lorsque je lui ai demandé si je pouvais imprimer son livre. Elle pourrait peut-être être tentée par une rencontre.

— Quelle bonne idée, Monsieur Léon ! Vous pourrez lui demander ? Enfin, attendons peut-être qu'il soit lu par plusieurs personnes, je ne sais pas s'il trouvera du succès ici, ajouta-t-elle en riant. D'ailleurs, vous permettez que je vous appelle simplement Léon ? J'entends tout le monde dire « Monsieur Léon » depuis que je suis à l'asso, mais ça fait très protocolaire quand même.

La question surprit tellement Léon qu'il éclata de rire. Cela faisait des décennies que Silvia lui avait donné ce surnom pour le taquiner sur la manière qu'il avait de l'affubler d'un « Madame Silvia » à chaque fois qu'il la croisait. Les années passant, Léon n'avait pas imaginé que le surnom aurait ainsi acquis la formalité qu'il voulait singer.

— Bien sûr, appelez-moi Léon. C'est Silvia qui m'appelle « Monsieur » et c'est plus pour se moquer de moi que pour le protocole. Elle n'est dans les parages par hasard ? Elle va me gronder si elle apprend que je suis venu ici sans passer la voir. Léon n'ajouta pas, car cela allait sans dire, qu'il serait lui-même heureux de saluer son amie.

— Non, Silvia ne va pas pouvoir revenir avant un moment, répondit Mélisse en dévisageant Léon avant que la compréhension n'éclaire son visage. Mais vous ne savez pas !

— Comment ça ? Qu'est-ce que je ne sais pas ?

— Rassurez-vous, elle va mieux. Mais Silvia a eu un accident il y a deux jours. Elle voulait trop en faire malgré son âge, comme d'habitude. En montant un carton de la cave, elle est tombée et s'est fracturé la hanche. Heureusement, quelqu'un l'a entendue et a pu prévenir rapidement les secours. Elle est à l'hôpital depuis. C'est un peu le remue-ménage ici, entre la gestion de la Forêt et les visites à l'hôpital pour lui tenir compagnie. C'est probablement pour ça qu'on a oublié de venir hier récupérer vos produits.

Léon se sentit soudain vaciller. Il se rattrapa à Mule,

puis sentit deux mains saisir son bras et le soutenir.
— Ça va aller Léon, lui assura Mélisse. Silvia va s'en sortir. Venez, on va vous trouver un endroit pour vous asseoir.

Léon suivit docilement la jeune femme. Le tambour de son cœur résonnait dans ses tympanes. Il avait honte. Honte d'apprendre ainsi les malheurs d'une de ses plus vieilles amies, honte de n'avoir pas pris de ses nouvelles depuis trop de temps. Il avait honte de n'avoir pensé qu'à lui, honte de la petitesse du geste qu'il avait voulu marquant, alors qu'il aurait simplement pu se renseigner, s'intéresser aux autres comme ils s'intéressaient à lui, venant jusqu'à sa porte toutes les semaines et s'enquérant de ses besoins. Il avait honte, enfin, de la faiblesse de son corps. De cet âge, qui le forçait à prendre des pauses lors d'une simple marche et maintenant à dépendre de quelqu'un d'autre pour se mouvoir.

— Je suis désolé, souffla-t-il. Je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Il n'y a pas de mal, ne vous inquiétez pas. C'est ma faute. J'aurais dû faire preuve de plus de tact en vous apprenant la nouvelle. Je comprends bien votre émotion. Nous la partageons toutes et tous. Silvia est la pierre angulaire de l'association. C'est elle qui l'a créée ! Nous étions perdus quand nous avons compris que nous allions devoir nous débrouiller sans elle pendant un moment.

Léon acquiesça de la tête en marchant. Ils sortirent ensemble du grenier et Mélisse attrapa une chaise qui était posée contre un mur. Elle aida le vieil homme

à s'y installer. Léon soupira.

- Quand nous sommes arrivés ici, Camille et moi, Silvia tenait la Forêt à bout de bras. Je ne pense pas que l'association aurait pu continuer sans elle. Aujourd'hui, vous les jeunes, vous êtes capables de la faire perdurer.
- Vous êtes gentil de dire ça, Léon. Je vous apporte un peu d'eau ?
- Je veux bien, s'il vous plaît. Et je n'invente rien, c'est Silvia qui me l'a confié. Elle se sentait de plus en plus superflue.

Ils partagèrent un regard, et se mirent à rire ensemble à cette idée saugrenue. Puis Léon but une longue gorgée d'eau du verre que lui tendait Mélisse et reprit :

- Savez-vous comment je peux la voir à l'hôpital ?
- Les visites sont ouvertes l'après-midi. J'avais prévue de m'y rendre après manger. Vous pourriez vous joindre à moi ! Je suis certaine que ça ferait plaisir à Silvia.

Léon ressentit une pointe de panique à l'idée de devoir se sociabiliser encore plus longtemps que prévu, mais il se reprit vite. C'était la moindre des choses qu'il pouvait faire pour Silvia.

- Merci beaucoup, Mélisse. J'accepte volontiers. Pendant que je suis ici, je peux peut-être me rendre utile. Vous avez de l'électronique à réparer ?

Les quelques heures que Léon passa dans le hangar filèrent à toute vitesse. Il partagea le repas des bénévoles et, après s'être fait sermonner par des jeunes gens dont il aurait pu être le grand-père pour

avoir choisi de marcher jusqu'à la Forêt plutôt que demander de l'aide, Léon et Mélisse embarquèrent dans une petite camionnette en direction de l'hôpital, avec un bref passage par la maison du premier pour y déposer Mule. Léon eut le sentiment d'être revenu quelques années en arrière, du temps où il multipliait les allers-retours pour aller voir Camille dans sa chambre. Les couloirs étaient les mêmes. Les mêmes murs blancs à perte de vue, éclairés par les mêmes luminaires trop intenses. Heureusement, le numéro de la chambre était différent.

Mélisse poussa la porte doucement et y glissa la tête pour s'assurer que Silvia ne dormait pas. Elle n'avait pas de souci à se faire.

— Bonjour Mélisse ! Quel bonheur de te voir, je devenais folle.

— Bonjour Silvia ! J'ai une surprise avec moi.

La jeune fille pénétra dans la pièce et fit un signe de la main à Léon, resté dans le couloir. L'homme respira un grand coup, serra devant lui le bouquet de fleurs qu'il avait tenu à cueillir dans son jardin et entra à la suite de Mélisse.

— Bonjour Silvia, dit-il. Comment vas-tu ?

Son amie se trouvait dans un lit médicalisé au drap blanc qu'elle avait repoussé jusqu'à son bassin. Un cathéter fixé à son bras gauche remontait jusqu'à un appareil portant une poche liquide. Ses joues avaient perdu de leurs couleurs et accentuaient son âge et l'impression de fragilité qu'elle dégageait. Elle lui sembla fatiguée. A la vue de Léon, Silvia écarquilla les yeux et se figea. Le choc sur le visage de son amie

redoubla le sentiment de culpabilité de Léon. Puis le choc se transforma en joie et tous les troubles du vieil homme s'envolèrent.

— Léon ! Je n'en crois pas mes yeux ! Quelle surprise !

— Je suis passé à la Forêt et on m'a appris ton accident. Alors quand Mélisse m'a proposé de me joindre à elle pour te rendre visite, j'ai sauté sur l'occasion.

— Tu es passé à la Forêt ?! Boudiou, heureusement que je suis déjà couchée. Mais assieds-toi, parle-moi. Je veux tout savoir !

Gloussant devant leur excitation, Mélisse prit une chaise et la posa devant Léon avant de se saisir des fleurs qu'il tenait toujours fermement.

— Je vais leur trouver un pot pendant que vous discutez.

— Merci, Mélisse, répondit Silvia.

Elle se tourna vers Léon qui était resté figé.

— Assieds-toi, Léon, je t'en prie. Nous avons tant de choses à nous dire.

— C'est vrai, ça fait longtemps. C'est ma faute, j'en suis désolé.

Léon s'assit et prit la main tendue de son amie entre les siennes. Il sentit un picotement dans ses yeux et crut voir un reflet dans ceux de Silvia.

— Tu n'as pas à t'excuser, dit-elle. Chacun fait son deuil comme il peut, et le tien était grand. Je suis ravie de voir que tu es un peu sorti. Et pour venir à la Forêt ! Je suis tellement déçue de ne pas t'y avoir accueillie, il y a eu plein de changements depuis ta dernière visite.

— Oui, j'ai vu ça ! Les jeunes m'ont fait faire le tour.
Tu as monté une bonne équipe, tu peux être fière de toi.

Silvia balaya la remarque d'un revers de la main. Léon se souvint alors que les compliments l'avaient toujours mise un peu mal à l'aise et il se résolut à lui en faire d'autres.

— Je n'ai rien fait, crois-moi, c'est eux qui sont venus. Mais raconte-moi plutôt, toi. Que nous a valu ta visite à la Forêt ?

— Tu vas rire, à raison d'ailleurs, commença Léon en secouant la tête. Pas un instant ne lui vint l'idée de dissimuler son embarras. Il continua :

— Vois-tu, il y a d'habitude toujours quelqu'un de l'association qui vient chercher ma récolte de la semaine le vendredi. Mais, avec l'émoi provoqué par ton accident, personne n'est venu hier. Évidemment, je n'en savais rien, alors, vexé comme un pou, j'ai décidé ce matin que je ferai moi-même le trajet. À pied ! ajouta-t-il en souriant. Oh, tu aurais dû me voir, Silvia ! Quel périple ! J'avais oublié que j'étais vieux.

Son amie éclata de rire et lui tapota la main.

— Oh Léon ! À qui le dis-tu ? Je portais des cartons dans les escaliers quand je suis tombée. On fait une sacrée paire...

— C'est bien vrai, acquiesça-t-il. Mélisse m'a dit que tu t'étais fracturé la hanche. Que disent les docteurs ? Tu vas devoir être opérée ?

— C'est fait, figure-toi. Pratiquement dès que je suis arrivée. Maintenant, je dois me reposer et espérer

que je pourrai retrouver toute ma mobilité. J'espère juste qu'ils ne m'enverront pas en hospice...

- Ils ne peuvent pas te l'imposer ! Et si cela coûte trop cher d'aménager chez toi, je t'accueillerai à la maison. Nous avons tout mis aux normes, à l'époque. Il me faudra juste faire du rangement.

Cette fois-ci, les larmes brillèrent clairement dans les yeux de Silvia et Léon en sentit une couler le long de sa joue.

- Oh, merci Léon. Tu es trop gentil. J'aimerais tant revoir votre jardin.

Ils restèrent ainsi, comme figés dans cet instant de tendresse. Puis Léon s'éclaircit la gorge et reprit ses mains pour essuyer son visage.

- Le jardin ne cesse de grandir, tu vas l'adorer, dit-il.

- Je n'en doute pas. Je vois ce qu'il en sort toutes les semaines ! Les gens demandent toujours le vendredi si les produits de « Monsieur Léon » sont arrivés.

Le vieil homme afficha un grand sourire, pas peu fier.

- Le garde-manger était bien plus rempli que dans mes souvenirs ce matin. Tu as trouvé d'autres fournisseurs ?

- Oui ! c'est une excellente nouvelle dont je voulais te parler. L'un des jeunes bénévoles a démarché plusieurs exploitations alentours et a réussi à obtenir qu'elles nous réservent un minuscule quota de leur production. Et tiens-toi bien, parce que ça ne s'arrête pas là ! Les fruits, ça allait, mais on commençait à avoir trop de légumes pour la consommation de nos habitués. Du coup, le temps

que l'information se répande, un autre groupe de jeunes a proposé d'en faire des soupes qu'ils distribuent le soir et la nuit pendant des maraudes qu'ils ont organisé avec d'autres associations. C'est comme le début d'un cycle vertueux ! Je suis aux anges.

— Bravo, Silvia ! Tu as tant donné pour cette association. Tu mérites tout le meilleur qui peut lui arriver.

— Et je n'ai pas terminé ! répondit-elle en riant. Elle fixa son regard sur Léon et exposa un sourire malicieux. Dis-moi, Léon, maintenant que je te tiens et que tu ne peux me dire non puisque je suis alitée. Je t'en avais déjà parlé. De nombreux bénévoles aimeraient développer leurs connaissances pratiques, que ce soit en jardinage ou en électronique. Tu as tant de choses à partager ! Ne voudrais-tu pas t'occuper de quelques ateliers ?

Léon sentit bien qu'il s'était fait piéger, mais il n'en avait cure. Discuter avec Silvia lui avait redonné du baume au cœur. Ses craintes et ses soucis, si prégnants rien que ce matin, lui parurent bien loin.

— C'est d'accord, Silvia. Nous allons organiser ça. Le sourire de son amie éclaira la pièce.

DE LA GRAINE AU GRENIER

LOU-ANNA REIX

De la graine au grenier

I. Étienne

Les plantes, les champignons, les arbres, les mousses, les algues fonctionnent en réseau, comme les humains. Quand tu es intégré dans un réseau, tu as plus de chances de survivre, mais surtout, de t'épanouir, de grandir, de devenir pleinement toi. Je m'imagine souvent être un arbre, un chêne très exactement, ancré dans l'humus et dans la terre. J'explore mentalement mon réseau racinaire. Je suis connecté à tous les arbres voisins par mes membranes de bois. Je sens que je ne suis plus seul. Mes pairs m'entourent et me nourrissent. Quand l'angoisse commence à bouillir au fond de mon ventre, je me force à devenir cet arbre. Tristement, la réalité de notre société capitaliste me rattrape toujours. Elle encourage l'individualité et marginalise les corps hors normes, comme le mien. Être en fauteuil me place dans cette marge, me coupe d'un réseau d'humains et d'humaines qui prendraient soin de moi et dont je prendrais également soin en retour.

Ce réseau humain dont je suis privé, je l'ai recréé chez moi. J'habite dans un trente-cinq mètres carrés, où il y a en plus un balcon de trois mètres sur un. J'ai quarante-trois plantes et trente-quatre espèces différentes. La majorité de l'espace libre de mon appartement est pour elles. Je me suis laissé seulement l'espace suffisant pour faire les manœuvres avec mon fauteuil. Le climat montpelliérain est propice au développement et à l'entretien d'un petit potager

extérieur. Tout ce soleil est fructueux pour ma jungle, si je suis là tout l'été pour lui donner suffisamment d'eau. Mon citronnier a même donné ses premiers fruits l'année dernière. J'ai pu faire de la limonade maison avec du citron cent pour cent bio.

Je m'appelle Étienne, j'ai vingt-sept ans, et je suis paraplégique. Je ne suis cependant pas que ça. Je suis passionné par les plantes et par le vivant en général. Je me considère comme un militant écolo intersectionnel de bureau, c'est-à-dire que je ne vais jamais sur le terrain. Ce n'est pas l'envie qui me manque, de faire des manifestations et des actions directes, mais avec le fauteuil ça me demande trop. En l'occurrence mon handicap me définit à cet endroit. Ce n'est pas vrai pour tout. Par exemple, j'aime cuisiner aussi. Ce que je préfère c'est inventer des nouvelles saveurs de tartes salées, végétariennes ou vegan bien sûr. Avec ma paraplégie je ne pourrais pas devenir éco-warrior, comme j'en rêve parfois, par contre chef cuistot... Peut-être.

Je finis d'arroser mes plantes « du matin » (celles qui ont soif à l'aube) et je pars au travail. J'y vais en fauteuil. Je ne suis pas très loin, et pour ce trajet, c'est plus simple que le bus. Je ne le prends même plus quand il pleut. En même temps, à Montpellier, il ne pleut pas souvent. Sauf pendant les épisodes cévenols, et là, je fais carrément du télétravail. Pas envie de mourir noyé. Le changement climatique affecte déjà profondément nos régions. Les politiques écolos sont

trop lentes à se mettre en place. Même le gouvernement de gauche, qui a accédé au pouvoir en 2027, ne se donne pas assez les moyens. L'année prochaine ce serait bien, même vital, que ce soit ViRage, le parti écolo radical, qui accède à la présidentielle... On peut toujours rêver. Même s'ils gagnent en popularité depuis que les climatosceptiques sont de plus en plus moqués dans les médias de masse, on est loin de la possibilité d'une victoire démocratique classique. Le fonctionnement de la sixième République du Front Populaire pourrait leur laisser plus de place dans les prises de décision, mais c'est tout.

Pour en revenir à mon boulot, je suis chef de projet à La Graine, la monnaie locale. Depuis quelques mois je travaille surtout pour la Caisse Alimentaire Commune, un projet issu des théories sur la sécurité sociale de l'alimentation, que la Graine porte avec une autre asso de la ville, Vrac et Cocinas. Le principe est le suivant : chaque participant·e à l'expérience a droit à cent euros par mois pour faire ses courses dans les lieux partenaires du dispositif. Ces lieux ont en commun de proposer du bio, au maximum du local, et d'offrir aux agriculteur·rice·s une juste rémunération de leur travail. En échange de ces cent euros par mois chaque foyer cotise la somme qu'il souhaite, en fonction de ses revenus, sur autodétermination. La Caisse ne demande aucun papier et ne donne pas son avis sur la cotisation. Ce système permet de donner la possibilité à tout le monde d'avoir accès à des produits de qualité une partie du mois. Et

cela permet aussi de sensibiliser les utilisateurs et utilisatrices de la Caisse aux questions de sécurité sociale alimentaire, puisque le comité de pilotage est uniquement composé de citoyens et citoyennes qui se réunissent une fois par mois pour faire évoluer le dispositif. Tout ça me passionne et me fait croire en la faculté de l'être humain à s'organiser pour le meilleur.

J'arrive au bureau. Le café est prêt, ma collègue Lisa est déjà là. J'ai tellement de chance de travailler avec elle. Lisa c'est un peu comme un Plumbago, ces plantes grimpantes qui font des grappes de fleurs mauves en été et que l'on voit partout à Montpellier. Elle s'étale, on ne peut pas rater sa présence, mais elle n'est pas envahissante. Au contraire, la légèreté de ses feuilles et la beauté de ses fleurs donnent de la joie au cœur. Lisa pour moi c'est ça. Elle me fait la bise et me demande :

- Tu vas à la réunion XR/Alternatiba sur le projet des Greniers ce soir ?
- C'est à la BASE ?
- Oui, moi je vais y aller je pense.
- Je voulais aussi, même si je risque de pas être très utile.
- Ah ! Girafe ! s'exclame-t-elle.

Je soupire. C'est un code qu'on a inventé il y a quelques mois : quand l'un d'entre nous se dénigre inutilement, l'autre lui dit « girafe », afin de lui faire comprendre gentiment que ce n'est pas nécessaire de se flageller comme ça. Lisa le dit beaucoup plus

souvent que moi, ce qui peut parfois m'agacer.

— Ok je viens avec plaisir, avec l'idée que je pourrais apporter ma pierre à l'édifice.

— Beaucoup mieux !

Je me sens sourire. Elle a aussi ce don-là, Lisa.

II. La réunion

Avec Lisa on marche sur l'avenue Gambetta. Enfin je roule, elle marche. On n'est qu'en avril mais il fait déjà chaud, au moins vingt-six degrés. Heureusement que mon fauteuil est électrique sinon je finirais complètement trempé de sueur à chaque trajet. Pas très classe.

Lisa me fait un debrief rapide des précédentes réunions du projet des « Greniers de Montpellier ». Cela fait plusieurs années que différentes associations écolos de la ville tentent de faire comprendre au maire qu'il est vital de construire un projet d'ampleur d'autonomie alimentaire pour la métropole. Au vu des changements climatiques et économiques en cours, cela devrait être un des axes forts des régions particulièrement touchées par les sécheresses et les canicules. Mais bien sûr la mairie socialiste récupère poliment les dossiers, dit que c'est un super boulot, puis ne donne aucune suite. Donc les assos en ont marre et ont décidé de prendre elles-mêmes des terrains en friche sur la métropole, de les occuper, de les cultiver en permaculture, en impliquant au maximum des habitant.e.s des quartiers concernés.

Elles passent à l'action pour montrer au maire les bienfaits de leur projet de Grenier de la ville. L'idée c'est de lui forcer la main en médiatisant au maximum leur action dans un sens positif, pour que la ville et la métropole financent ensuite l'extension du projet. Mais, comme d'habitude, les innovations sociales se mettent d'abord en place dans l'illégalité. Je trouve ça fatigant, Lisa trouve ça excitant. J'aime bien voir son feu intérieur briller dans ses yeux vert d'eau.

On arrive devant la BASE, une grande baie vitrée un peu sale devant laquelle s'agglutinent quelques gauchos, facilement reconnaissables à leur look fluide, leur coupe mulet et leurs ongles vernis, tous genres confondus. Samir, un collègue de Vrac et Cocinas, vient nous saluer. Je l'aime bien Samir, il est rigoureux dans le travail, et il a toujours le sourire. Son truc c'est les oiseaux, il en parle avec adoration. Il bosse même parfois avec la LPO en tant qu'amateur. Parfois on prend un café, il me raconte la migration des hirondelles et moi je lui décris la composition parfaite de l'humus, et on est content. Par contre, je suis un peu jaloux quand il flirte avec Lisa, même si ça n'a pas l'air d'intéresser ma collègue. On ne parle pas beaucoup de notre vie intime avec Lisa mais je crois qu'elle est célibataire.

Samir nous entraîne dans la salle de réunion. Comme d'habitude tout le monde s'écarte poliment sur mon passage. J'aimerais que ce soit plus fluide : je ne veux pas que les gens s'écartent et me regardent passer

avant de se remettre en place, mais plutôt qu'ils m'esquivent tout en continuant leur conversation. En fait j'aimerais qu'ils agissent comme avec une personne qui marche sur ses deux jambes. Samir me sort de mes pensées :

— Étienne tu veux un truc à boire ?

— Je veux bien de l'eau fraîche s'il te plaît.

Il hoche la tête et se tourne vers Lisa. Il lui demande avec le ton charmeur que je lui connais bien :

— Et toi Lisa ? Tu as envie de quoi ?

— Pareil qu'Étienne, merci.

Samir part nous chercher à boire. Je regarde autour de moi. Une Monstera dans un pot en terre cuite fait la tête. Je vois déjà qu'elle est à l'étroit. Je m'approche et touche la terre avec mes doigts. Trop sec. Je touche délicatement une des tiges de la plante. Je sens qu'en effet elle se sent trop serrée, que ses racines n'ont pas la place de s'étendre, que ça l'étouffe et ça la rend triste. Elle a très soif aussi. Samir me coupe dans ma communication avec la Monstera et me donne mon verre d'eau. Sans réfléchir je le verse tout de suite sur la plante. Samir me regarde avec surprise :

— C'était pour toi.

— Je sais, mais elle avait plus soif que moi.

Samir hausse les sourcils mais ne dit rien. Il a l'habitude de mes bizarreries avec les plantes. Il me prend mon verre des mains :

— Je vais t'en chercher un autre alors.

Je sens que Lisa m'observe, je n'ose pas la regarder. Elle doit se dire : « quel collègue étrange, un handicapé, et qui parle aux plantes en plus ». Discrètement, je

touche le bout de la feuille de la Monstera. Elle est soulagée. Moi aussi.

Au moment où Samir me ramène mon verre d'eau, un militant d'Alternatiba que je connais de loin, Marco, ferme la porte du bar. Une quinzaine de personnes sont à l'intérieur. Plusieurs ventilateurs brassent l'air tiède de la pièce. Marco a une quarantaine d'années, il a consacré sa vie à la lutte pour le vivant. Il a fait partie d'équipes qui ont gagné des combats importants, comme celui contre l'A69. Il a l'aura des leaders militants, et son charisme fait qu'on lui passe beaucoup de choses, notamment sa façon de prendre de l'espace et de systématiquement contredire les femmes quand elles s'expriment. D'ailleurs beaucoup de militantes refusent de venir préparer les actions sur lesquelles il est présent. C'est ce mec de gauche qui « ne veut pas trop s'encombrer avec la bien-pensance intersectionnelle woke et qui préfère agir ». Je soupire. Si j'avais su qu'il serait là je ne serais peut-être pas venu. Je regarde à ma gauche : il y a aussi un groupe de jeunes queers d'Extinction Rébellion. Peut-être que ça équilibrera les énergies.

Marco annonce que trois terrains en friche ont été identifiés : un à Castelnau qui appartient à un promoteur immobilier qui n'en fait rien depuis des années, un proche de la zone industrielle à la frontière de Montpellier et Saint-Jean-de-Vedas qui serait apparemment à un particulier et un à la Mosson, près du fleuve, qui serait à la mairie. Pour tout le monde

il apparaît clairement que la dernière option est la meilleure : le terrain est proche de l'eau ainsi que des quartiers où vivent les foyers les plus précaires de Montpellier. Le fait qu'il appartienne à la mairie simplifiera les démarches si finalement le maire donne son accord au projet. La seule difficulté c'est qu'il faut faire un vrai travail d'aménagement d'un chemin pour apporter du matériel depuis la route la plus proche. Marco propose de faire deux groupes : un qui réfléchit à l'action et un qui réfléchit à l'après, à l'aménagement du terrain, à sa mise en culture. Ce serait bien qu'il ait deux responsables par groupe. Il se propose pour le groupe « Action ». Je vois le sourire ironique de Lisa et je ressens la même chose. Elle se penche vers moi et me chuchote à l'oreille :

— Propose-toi pour le groupe aménagement ! Je suis sûre que dans cette salle, c'est toi le plus calé en perma.

Je secoue la tête : hors de question que je me donne autant d'importance. Lisa soupire, elle sait très bien ce que je pense. Samir lève la main pour animer le groupe « Action » avec Marco. Pour le groupe « Aménagement » c'est une ancienne maraîchère, Marion, qui est presque désignée d'office, et un jeune d'EXR, Lune je crois, se joint à elle.

Tout le monde se disperse autour des deux tables de travail. Je me fais une petite place autour de la table « Action », discrètement. Mon rêve d'être un militant de terrain vit toujours un peu en moi, je n'y peux rien. Marco ne fait même pas attention à moi. Je

jette un œil à Lisa, qui s'est mise sur l'autre groupe. Elle est belle quand elle est concentrée. Une petite mèche bouclée s'échappe de son bandeau fleuri et habille son front. Je me force à revenir à ma table et au plan que Marco est en train de dérouler. Il a déjà pensé à tout en fait. Les autres acquiescent. Samir fait des propositions d'amélioration, qui sont pris en compte. Marco déroule à nouveau le plan : prendre la camionnette de Jean, aller chercher le matos chez Chris à Saint-Hippo, revenir pour minuit au terrain, où il faut une dizaine de personnes, passer le fil pour dégager un chemin, virer les obstacles, boucher les trous avec du sable, pendant que d'autres posent une première clôture... Marco continue de parler et je me rends compte avec douleur que je ne peux participer à rien. Si le terrain n'est pas praticable pour une camionnette alors un fauteuil roulant... Je m'imagine porter des poteaux, monter une clôture, accrocher le panneau en bois « Grenier n°1 », que j'aurais gravé en avance. Samir me sort encore une fois de ma rêverie en m'appelant par mon prénom : — Étienne ! Il nous faut un guetteur sur le pont au-dessus du terrain, pour lancer un signal si une bagnole de flics se pointe. Tu veux bien gérer ? Je vois les sourcils fournis de Marco se froncer. Il doit se demander comment un paraplégique peut seulement aider à quoique ce soit. J'accepte la mission, à moitié parce que j'en ai envie et à moitié pour emmerder ce validiste de Marco. Je vais lui prouver qu'il a tort.

III. La nuit de l'action

J'aurais dû laisser ma fierté au placard. Ce n'est pas qu'il fait froid mais je m'ennuie profondément. Ça fait deux heures que je fais le guet pour rien. En bas je les entends taper sur les poteaux, boucher les trous avec des pelles, se chuchoter des consignes. Ils ont terminé de passer le fil, heureusement, parce que ça faisait un boucan d'enfer. Leurs frontales sont comme des lucioles blanches un peu trop vives, qui se baladent entre les hautes herbes. J'ai trouvé ça beau vingt minutes, puis je me suis lassé d'attendre seul sur ce pont pendant que les autres agissent. Je suis partagé entre avoir envie d'être chez moi à faire des boutures de mon grenadier pour ma mère, activité que je reporte depuis trop longtemps, et descendre pour les aider, malgré les consignes. Comme seule la première option est possible, je dégage la deuxième de ma tête.

Je sens du mouvement sur ma gauche et j'entends un bruit de moteur. Je tourne la tête et j'ai immédiatement l'intuition que c'est une voiture de police. Je me tourne vers le terrain où s'activent les autres et je fais le signal avec ma lampe de poche. Trois clics rapides, deux plus espacés. Je dois le faire deux fois avant qu'ils comprennent. Ils arrêtent de bouger. Je vois les frontales s'éteindre une par une. Juste à temps. La voiture ralentit et s'arrête à mon niveau. Je suis encore en train de faire le signal. Même comme guetteur je suis nul. Un flic baisse sa vitre et me

regarde, un peu surpris :

— Tout va bien monsieur ?

Il articule de façon exagérée et parle fort. J'ai envie de lui répondre que je suis paraplégique, pas sourd ni bête. Mais je dois faire profil bas donc je réplique bien sagement :

— Oui merci, tout va parfaitement bien.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

C'est fou, il ne se donne même pas la peine de descendre. Si j'étais un homme valide, et en plus racisé, ces deux-là seraient en train de jouer au cowboy, face à moi, mains sur leur gun. L'homme handicapé n'est pas un homme, c'est ça qui se passe. Toutes ces pensées me traversent très vite, en arrière-fond. Pendant que le reste de mon cerveau invente cette réponse un peu stupide :

— Je parle aux Aliens en morse.

Le flic, un trentenaire qui n'a pas l'air d'une flèche, a les yeux qui s'arrondissent. Et voilà, qu'est-ce que je suis encore allé inventer. Il me repose la question :

— Vous faites quoi ?

— Je tente d'établir une communication avec les Aliens pour leur diffuser un message de paix, afin qu'ils n'envahissent pas la Terre.

Autant pousser le truc maintenant. Le flic regarde son collègue. Il doit se dire que je suis un pauvre type paumé, bête, sourd et en fauteuil. Il me lance un regard de pitié :

— Vous voulez qu'on vous ramène chez vous ?

Je me retiens de rire. Il parle tellement lentement, c'est lui qui a l'air con. Je réponds avec le plus grand

sérieux :

— Non merci, je n'habite pas loin, et je préfère terminer mon message de paix, on ne sait jamais. Personne n'a envie que les Aliens viennent nous mettre des puces dans la tête.

Le flic derrière se retient de rire à son tour. Finalement tout le monde aura bien rigolé ce soir. Il conclut notre échange avec un petit trait d'esprit :

— Bon courage dans votre mission alors, bonne soirée monsieur.

Le flic au volant pouffe, incapable de résister à la petite vanne de son collègue. Je leur souhaite une bonne soirée poliment et ils s'en vont. Si Marco le validiste avait été à ma place, c'est sûr ils se seraient méfiés et ils auraient fouillé le périmètre. Les handis font une bonne couverture, voilà ce que je me dis. Je me tourne à nouveau vers le terrain et je fais le signal inverse. Les lucioles se rallument et retournent voguer à leur occupation nocturne, pendant que je me fais chier tout seul sur ce pont au-dessus de la Mosson.

IV. Grenier n°1

C'est dimanche. Hier j'ai passé la journée à dormir pour rattraper ma nuit blanche. L'opération a été un succès, tout est en place pour commencer à travailler le terrain et personne ne nous a repérés pour l'instant. J'en tire un peu de fierté et ça fait du bien. En me ramenant chez moi à sept heures du matin, Samir m'a dit que j'avais assuré. Ça fait toujours du bien à l'ego. J'ai les mains dans la terre,

dans un bac « Permis de végétaliser » de la ville. Ils sont ridiculement petits et peu nombreux par rapport aux besoins en végétalisation de la ville pour la rendre plus vivable, mais on fait avec ce qu'on nous donne. Il y en a trois autour de chez moi, je les entretiens avec autant d'attention que mes plantes. J'ai pris soin d'y planter des espèces comestibles. Les tomates cerises ont déjà poussé. Si tôt dans l'année, c'est dingue. Personne ne semble les prendre. J'en ramasse une et la rince avec ma gourde. Je la mets dans ma bouche. Quand je croque, le jus emplît ma bouche. Elles sont bonnes ! La sensation d'être observé me tire de ma dégustation. Olga, la fille de huit ans de mon voisin, me regarde avec curiosité. Je lui fais signe d'approcher et lui demande :

— Olga, tu aimes les tomates cerises ?

Elle court vers moi. Elle me tend la main. Je sais qu'elle parle peu. Je lui en rince une et la dépose dans sa petite paume. Elle croque la moitié et mâche avec application. Ses yeux sourient de plaisir. Elle mange l'autre moitié et hoche la tête. Elle se lèche les doigts puis pointe le trou que j'ai fait dans le bac. Je sors un petit sac avec des vers de terre.

— Je vais en mettre quelques-uns ici. Les vers de terre permettent à l'air et à l'eau de mieux pénétrer le sol ainsi qu'aux racines de mieux se développer.

J'entends enfin sa petite voix flûtée :

— Je peux les mettre dans la terre ?

— Bien sûr.

Je lui tends le sac. Elle les met délicatement un par un dans le trou, sans aucun signe de dégoût. Puis elle

les recouvre de terre en leur chantonnant :

— Au revoir petits vers. Et maintenant ?

Je cueille les quelques tomates qui restent et lui mets dans les mains.

— Maintenant tu ramènes ça à ton papa et on attend que le reste pousse.

Elle hoche la tête et part en courant vers la porte de l'immeuble. J'aimerais bien être papa un jour. Étant fils unique je n'ai même pas le plaisir d'être tonton. Je crois que c'est important pour moi de pouvoir transmettre mes connaissances. D'élever un autre humain. Je m'empêche d'y penser. Pour l'instant le réseau « famille » m'est inaccessible.

Je viens de finir le boulot. C'est moins bien le lundi parce que Lisa n'est pas là, elle ne travaille que du mardi au vendredi. Je décide d'aller au Grenier, voir comment ça avance, si je peux aider. Quand j'arrive sur place je me rends compte que le chemin n'est absolument pas praticable pour mon fauteuil. C'est même un miracle que la camionnette soit passée sans être abîmée. Il y a des trous dans le sol parce que le sable s'est affaissé par endroits. Il y a encore des pierres qui affleurent. Je suis presque sûr que si je roule sur ce « chemin », mon fauteuil se renverse. Je préfère m'éviter ça, c'est souvent douloureux. J'aperçois Samir au loin. Je l'appelle en levant le bras. Il vient à ma rencontre.

— Salut Étienne !

— Salut Samir. Ça va ?

— C'est chaud, la mairie a déjà capté qu'on occupait

son terrain. Pour l'instant ils ne font rien mais les flics peuvent nous déloger à tout moment. Il y a une mini ZAD qui s'organise, pour qu'il y ait toujours des gens ici.

- J'aimerais bien aider, mais le chemin...
- Ouais je sais. J'ai voulu qu'on s'en occupe au plus vite, Marco dit que ce n'est pas la priorité, le temps que la camionnette passe c'est bon.
- Je vois. Et vous cherchez à impliquer des gens du quartier ?
- On n'a pas eu le temps de faire des tracts encore, pour expliquer le projet, inviter les gens à venir. Faudrait faire un événement mais l'aménagement du terrain demande les efforts de tout le monde.
- Je peux m'en occuper.
- Sérieux ? Ce serait cool. Je te mets en contact avec Cassandra, c'est elle qui a tous les logos, typos, modèles, de la BASE.
- Parfait. J'imprimerai au boulot.
- Merci tu gères ! On se voit plus tard ?
- Yes salut.

Samir s'éloigne à petites foulées pour rejoindre le chantier. Et me voilà redevenu un militant de bureau. Il en faut bien.

Deux mois ont passé. Le Grenier n°1 est aménagé mais rien ne pousse. Les négociations avec le maire avancent dans le bon sens mais il a posé ses conditions : si dans quatre mois on ne lui prouve pas que le terrain peut subvenir aux besoins alimentaires de quelques centaines de personnes, il éjecte tout le

monde et le garde pour ce qui était prévu à l'origine : un skate parc. Je suis à la BASE, à une réunion de crise pour le projet Grenier. On est fin juillet, la chaleur est accablante. Le courant d'air qui traverse la salle et les ventilateurs ne suffisent pas à rendre la température de la pièce acceptable, c'est-à-dire en dessous de 25 degrés. Je déclenche mon brumisateur et je reçois les gouttes d'eau fraîche avec reconnaissance. Lisa est debout à côté de moi. Je me tourne vers elle pour lui proposer le brumisateur et je me rends compte qu'elle porte un débardeur large. Je vois sa peau humide de transpiration sous le début de son sein. Je détourne rapidement les yeux, coupable. Samir me sauve en prenant la parole :

— Comme vous le savez sûrement, la mairie nous laisse quatre mois pour prouver que le terrain peut suffisamment donner pour nourrir quelques centaines de personnes. Tout est en place : serres, système d'arrosage, terre retournée, mais on a un problème. Rien ne pousse ou presque. Alors que les premiers légumes devraient faire leur apparition, il ne se passe rien. Personne ne comprend. Alors est-ce que quelqu'un ici a une idée ?

Personne ne répond. Tout le monde baisse les yeux. On entend seulement les pales des ventilateurs. Il suffirait que j'aie accès aux jardins et je pourrais savoir ce qui ne va pas. Pendant ces deux mois, personne ne s'est occupé de la question de l'accessibilité. Je n'ose pas demander encore une fois à ce qu'on aménage le Grenier pour les fauteuils roulants. Même si j'ai très envie de connaître le problème du terrain. Je suis

lâche et je garde le silence. Soudain, Lisa, que je sens bouillonner à côté de moi, lève la main. Tous les yeux se tournent vers elle. Samir lui fait un signe de tête. — Aménager le terrain pour qu'il soit accessible à Étienne. Il a un don avec les plantes. Il vous dira tout de suite quel est le problème.

Je la regarde sans doute d'un air horrifié à cet instant. Je sens l'attention de tout le monde se reporter vers moi. Je sais quelle image on a de moi. Je suis Étienne, le gentil handicapé, discret et timide, qui s'occupe dans son coin de ce que les autres n'ont pas le temps de faire, notamment le travail administratif ingrat. Tout le monde doit se dire « pourquoi ce type aurait un don ? À mon plus grand désespoir, Lisa développe son discours :

— Dès qu'il touche une plante, Étienne ressent ses besoins. Chez lui c'est une vraie jungle !

Je n'aurais jamais dû lui expliquer tout ça. Jamais. Quel idiot. Je vois les regards sceptiques et je me liquéfie. Samir prend la parole :

— C'est vrai qu'Étienne est habile avec les plantes. J'en ai déjà été témoin également.

Marco, qui, étrangement, se taisait jusqu'à présent, parle à son tour :

— Mais est-ce qu'on va vraiment se faire chier avec des gros travaux pour aplanir tout le terrain et le rendre accessible à un fauteuil roulant pour qu'un type qui a soi-disant un don analyse la terre ? Faut peut-être réfléchir à mettre notre énergie ailleurs non ?

Je suis choquée par son validisme aussi affiché. Ce qui

me rassure c'est que les autres aussi apparemment. À côté de moi, je sens que Lisa va exploser. Une urgence m'envahit, je dois m'exprimer avant elle. Pour ne pas être toujours celui qu'on défend. Je me lance, la gorge un peu serrée :

— Si tu penses que rendre accessible un jardin partagé à des handicapés moteur est une perte de temps, alors je ne comprends pas ce que tu fais là. Que j'ai un don ou pas pour les plantes cela aurait dû au moins être discuté à un moment donné, rien que par respect pour moi mais aussi pour toutes les autres personnes handis qui ont peut-être envie de s'impliquer dans ce projet mais ne le peuvent pas. Tu fais partie d'une vieille gauche qui ne comprend pas le terme « intersectionnel » et la puissance de ce qu'il recèle. Tant pis pour toi. Mais aie au moins la décence de te taire quand d'autres ont envie de s'en emparer.

Lune et ses potes d'EXR claquent des doigts en fixant Marco avec désapprobation. Samir a un demi-sourire. De l'amusement ? De la fierté ? Je n'ose pas me tourner vers Lisa. Marco hausse les épaules :

— Très bien, faites ce que vous voulez, je vais fumer une clope.

Et il sort de la pièce. Sans excuse. Tant pis, j'ai quand même gagné : je me suis défendu seul. Samir tape dans ses mains pour ramener l'attention sur lui :

— Qui est pour consacrer du temps à rendre le terrain accessible ?

Tout le monde lève la main. Je le remercie du regard, il me fait un clin d'œil.

Lisa m'a invité chez elle, pour fêter notre petite victoire à la réunion. Son immeuble a un ascenseur pratique. J'avais un peu peur, c'est compliqué d'aller dans des endroits inconnus, il peut y avoir des obstacles inattendus auxquels les valides ne pensent pas. Mais là tout va bien, je peux me détendre. Puis je vois la tête de ses plantes et je me fige. Je pense tout haut :

— C'est quoi ce carnage ?!

— Ah oui, je savais que tu ne serais pas content...

— Mais Lisa, elles sont toutes en train de mourir là !

— Si tu veux t'en occuper, ne te gêne pas. Je te sers quoi ?

— Une citronnade, tu as ?

— Oui, je vais sortir des chips aussi.

Je l'entends trafiquer dans la cuisine. Je m'approche d'une pauvre Pilea ou plante à monnaie chinoise. Ses feuilles sont molles et jaunes. Je touche une tige. Je ressens l'agonie. Les racines qui pourrissent. Elle a été noyée. Je soupire.

— Celle-là tu lui as donné trop d'eau, il faudrait que tu la sortes et que tu la...

Je croise le regard de Lisa. Je n'arrive pas à l'interpréter. Ou plutôt si, je sais ce que ses yeux me disent, mais je ne peux pas le croire. Donc je me fige et j'attends, comme un lièvre dans les phares d'une voiture. Lisa ouvre la bouche :

— Étienne, si je te disais que je te désire, tu dirais quoi ?

Je me sens déglutir, et je m'entends dire d'une voix

ridicule :

— Pardon ?

— Si je disais que j'avais envie de faire l'amour avec toi, tu dirais quoi ?

Je me sens rougir. C'est comme si mon visage s'enflammait. Je n'arrive plus à réfléchir. Je sais que je devrais répondre mais rien ne semble se passer dans mon cerveau. Lisa reprend, avec douceur :

— Je ne pensais pas te secouer à ce point...

— Pardon, tu m'as pris au dépourvu. Personne ne me l'a jamais demandé aussi... Honnêtement.

— Et tu sais ce que tu me répondrais ?

— Que ce n'est pas possible.

— De quoi ?

— Que tu me désires.

Je sens mon ventre fondre sous l'intensité du regard de Lisa. Elle me sourit :

— Très bien, on en reparlera alors. Le temps que tu te fasses à l'idée.

Je hoche la tête, complètement retourné. Elle me tend ma citronnade. Je la prends pour me donner une contenance et on change de sujet.

V. Un militant de terrain

Quatre jours après la réunion, je reçois un coup de téléphone de Samir. Ils ont terminé l'aplanissement du terrain. Je peux venir demain après-midi tester ça, Samir et Lune seront là au cas où il faut encore faire des modifications. Je le remercie et raccroche. Enfin je vais pouvoir sentir cette terre et être utile.

Le lendemain j'arrive en début d'après-midi au Grenier. En effet, le chemin a changé. Ils ont posé des planches pour former une sorte de passerelle. C'est du beau travail, bien fait. Ça ressemble à Samir. Je m'engage dessus, ça a l'air de tenir. Je roule prudemment. J'arrive à l'entrée du terrain. Ensuite c'est de la terre bien tassée, rien de compliqué pour moi. Ils ont fait attention à retirer les cailloux qui dépassaient, je le vois parce que des trous par-ci par-là semblent avoir été fraîchement rebouchés. Je ne m'y attendais pas mais je suis ému. Je sais que ça devrait être normal, ces adaptations de l'espace à nos contraintes d'handis. Cependant c'est tellement rare... Que je ne peux pas m'empêcher d'avoir l'impression qu'on m'offre un cadeau.

L'équipe a vraiment bien travaillé. Le terrain fait environ trois cents mètres carrés. Tout a été défraîchi. Je vois deux serres dans le fond, une tonne à eau, une petite cabane pour ranger les outils, des allées de terre bien définies, mais rien de probant ne semble y pousser. Sous les arbres aux abords du terrain il y a une table en bois et quelques chaises. Le lieu pourrait vraiment être agréable s'il était plus vert. Pour l'instant ce sont plutôt des nuances de jaunes qui occupent le paysage.

Je vois Lune et Samir à quatre pattes, dans une allée non loin. Je les rejoins. Ils n'ont pas l'air d'être en train de jardiner. Samir se redresse en entendant

mon fauteuil et me salue :

— Yo Étienne ! Alors ça fonctionne notre truc ?

— C'est super, merci.

— Avec plaisir mec.

Lune se redresse à son tour.

— Salut Étienne.

— Salut. Vous faites quoi par terre ?

— On cherche ma boucle d'oreille. Celle en forme de soleil, j'y tiens beaucoup.

Je regarde un peu autour de moi mais étant plus loin du sol qu'eux, je ne sers pas à grand-chose. Soudain Samir s'exclame :

— Je l'ai !

Il se redresse fièrement, la boucle entre les doigts. Il la tend à Lune, qui la récupère. Je vois les regards qu'ils se jettent et leurs doigts qui s'attardent plus que nécessaires les uns sur les autres. Dans ma tête c'est l'illumination arc-en-ciel : Samir est bi ?! Ma deuxième pensée est très égoïste : au moins il arrêtera de tourner autour de Lisa. Puis je me rappelle pourquoi je suis là, pour sauver un bout de végétation du béton - et certainement pas pour récolter des ragots. Je brise donc le moment :

— Je vais par là-bas pour commencer mon enquête. Samir se tourne vers moi :

— Ok on te suit. On veut voir le magicien à l'œuvre. Lune approuve d'un signe de tête. Maintenant j'ai la pression. Et si je ne ressens rien en touchant les plantes de ce terrain ? Et si ça ne fonctionnait que sur les plantes en pot ? Je me sentirai très bête. Je vois déjà la tête victorieuse de Marco si je n'arrive à

rien. Et la pitié des autres. Et la déception de Lisa...

Je m'avance vers un pied de tomates qui fait la tête. Je sens les présences curieuses de Samir et Lune dans mon dos. J'essaie de les ignorer et tend mes doigts vers une des feuilles rabougries. Les sensations qui m'arrivent sont moins évidentes que d'habitude. Je sens la soif. Je sens une terre... Fade ? Je sens un soleil trop présent tout en étant nécessaire. Je fronce les sourcils. Les plantes en pot sont plus claires. Je me redresse. Samir me presse :

— Alors ?

— Je crois qu'il y a plusieurs soucis combinés...

— Lesquels ?

— Je ne suis pas sûr pour l'instant. Il faudrait que je sente d'autres plantes.

Je vois bien que l'excitation de Samir retombe. Il s'attendait à un problème évident avec une solution évidente. Je le rassure, en essayant de cacher mon stress :

— C'est normal que ce soit complexe. Il y a beaucoup de facteurs à prendre en compte.

Lune attrape Samir par la main et me dit gentiment :

— On te laisse analyser tout ça tranquillement. Il faut qu'on prépare l'atelier avec les habitants et habitantes du quartier.

Je le remercie d'un regard pendant qu'il entraîne Samir loin de moi. Je m'avance vers des fraises. Les feuilles virent peu à peu au marron et aucun fruit en vue. Je me penche et les touche. Soif. Mal. Faim. Rien ne va. Je commence à paniquer. Peut-être que

l'endroit n'était juste pas adapté du tout pour faire de la culture... L'angoisse se pointe au fond de mon ventre. Je me force à respirer. Je compte les secondes sur les inspirations et les expirations. Il va falloir faire plusieurs changements. Rien de coûteux, ça va juste prendre du temps. Pousser, grandir, mûrir, ça prend du temps.

Dans les jours qui viennent je me déplace tous les soirs au Grenier pour voir comment les nouveaux aménagements avancent et si je peux aider. La première chose à faire, c'était de tendre des vieux draps au-dessus des plantations à intervalles réguliers, pour créer plus d'ombre dans la journée, ainsi que d'arroser trois fois par jour au lieu de deux, au moins au début : le sol qu'on a récupéré étant très sec, il faut l'hydrater. Un pépiniériste nous a donné quelques jeunes arbres rachitiques dont personne ne voulait. On va essayer de les faire grandir pour qu'ils créent aussi des zones d'ombre et rafraîchissent le terrain. Tous les soirs après le travail je viens toucher les plantes encore vivantes, je m'imprègne de leurs ressentis, pour ajuster mes consignes. Je plante aussi de nouvelles graines et de nouveaux plants, en compagnie de Marion, l'ancienne maraîchère. On travaille bien ensemble, on peut discuter longuement du meilleur emplacement pour les courgettes, ou de la quantité d'eau à donner aux fraises. Elle respecte mon « don ». Elle m'a même confié que, quand elle était maraîchère, elle avait développé une intuition très forte et quasiment toujours juste sur la météo.

Au début son mari se moquait d'elle, puis quand elle leur a évité plusieurs déboires grâce à ses prédictions, il n'osa plus jamais la contredire. Elle l'a perdu un peu en vendant son exploitation, mais peu importe, elle sait comment l'être humain peut être connecté à la nature s'il se donne la peine d'éveiller ses sens. Elle respecte donc chacune de mes prises de parole, pas dans une posture de vénération, ça me gênerait, mais de sérieux. Elle m'accorde du crédit. Et je me rends compte que, même de moi à moi-même, je ne m'en étais jamais tellement accordé, sur rien. Mon rôle au Grenier m'aide à prendre confiance en moi. Un léger déplacement s'effectue à l'intérieur de mon âme et de mon corps. C'est l'un de ces déplacements qui a pour résultat que tu te sens grandir. Devenir un peu meilleur.

Je vois Samir et Chris décharger une ruche, puis deux, d'une remorque. Je suis vraiment heureux qu'on en ait trouvé, les abeilles vont être importantes à long terme pour faire prospérer le Grenier. Normalement on va aussi construire un poulailler. On doit aller récupérer quelques poules à la SPA. Ils récupèrent vraiment de toutes les espèces maintenant. Avec l'augmentation de leurs subventions grâce à l'acharnement des Écologistes à l'Assemblée, ils recueillent un nombre incroyable d'animaux. Ce qui veut dire que les gens continuent à les abandonner en masse mais bon... Peut-être qu'on pourrait aussi récupérer une chèvre, mais il faudrait la traire. Marion interrompt mon flux de pensée :

— Attention, tes deux fans arrivent !

Je souris en voyant Aïcha et son frère jumeaux Salim entrer dans le jardin. Je leur fais un signe. Les deux gamins de dix ans me saluent en retour avec enthousiasme. Ils rêvent de devenir fleuristes. Ils nous ont fait planter pleins de fleurs sur les abords du terrain et viennent s'en occuper presque tous les jours. Toutes ces couleurs rendent l'atmosphère du lieu encore plus accueillante. Maintenant le soir, quelques familles du coin viennent chercher la fraîcheur de la végétation. D'autres tables ont été installées, et c'est devenu un nouveau lieu de partage.

Marion reprend la parole, je sens sa tension :

— T'as conscience que malgré les miracles qu'on a accomplis ici, ce ne sera pas suffisant pour la venue du maire ?

— Je sais... Il va falloir le convaincre autrement.

Tout le monde essaie de cacher son inquiétude parce que personne n'a envie que le Grenier s'arrête là. On sait que c'est une bonne idée. Il faut juste du temps, et la société capitaliste est intrinsèquement impatiente.

VI. Le représentant du Grenier

Aujourd'hui le maire de Montpellier vient visiter le Grenier. Une bonne partie de l'équipe est là : Lisa, Samir, Marion, Lune, Chris... Et Marco bien sûr. Il est déconfit parce qu'on a voté pour savoir qui allait représenter le Grenier devant le maire et j'ai été élu à l'unanimité (excepté lui). Je crois l'avoir entendu marmonner qu'au moins le maire aurait peut-être

pitié d'un handicapé. J'espère avoir déformé ses propos. Je suis fier de représenter le Grenier, cet espace maintenant irrigué de vie, et en même temps c'est une grosse responsabilité... Ce qui me fait très peur. Si je suis nul, et que je foire tout, que vont en penser les autres ? Mon don n'y pourra rien.

Le maire est là. Salim et Aïcha l'ont accueilli avec un bouquet de fleurs qu'ils ont fait eux-mêmes, et ils lui ont cité le nom de chacune d'entre elles. J'ai vu que ça l'a amusé, il les a remerciés et s'est approché de nous. Le serrage de mains et les présentations conventionnelles, rien de palpitant. On a fait le tour du Grenier en lui présentant tous les aménagements. Il a rencontré les poules et la chèvre, Odile. Samir lui a remis un dossier des premiers rendements, assez pauvres, et du prévisionnel pour l'année à venir. Il a hoché la tête poliment. Puis on s'est assis tous les deux à une table, et il vient de me dire avec un air à la fois poli et un peu condescendant :

— Finalement, ce que vous proposez, ce n'est rien de plus qu'un jardin partagé ? En quoi ça concerne la métropole et la mairie ?

Je prends une grande inspiration. C'est le moment. Le moment pour convaincre. Je me lance, en y mettant toute mon âme :

— Vous avez tort d'envisager le Grenier comme la totalité du projet que l'on vous présente. Il est seulement le Grenier n°1. Notre but, à moyen terme, est d'investir, voire de recréer, tous les espaces végétalisés de la métropole et de les ensemercer

d'espèces comestibles pour que la ville entière devienne un immense Grenier à ciel ouvert, afin que n'importe qui puisse se nourrir n'importe quand. Le but de chaque métropole devrait être la quasi-autonomie alimentaire d'ici trente ans pour contrer n'importe quelle crise. À Montpellier nous avons du soleil à revendre, le plus compliqué à gérer va donc être l'arrosage, mais il existe des solutions. On estime que si la ville entière devient un Grenier, que si, à force d'ateliers et de pédagogie, tout un chacun se sent concerné par l'entretien et le développement des espaces cultivés, cela pourrait mettre fin à la précarité alimentaire. Les Greniers sont un dispositif qui concerne tout le monde et pas seulement des espaces ciblés comme les jardins partagés. Dans les Greniers, tout citoyen ou citoyenne sera responsable de ce qui pousse ou pas et pourra se servir selon ses besoins. Mais pour que cela arrive nous avons besoin de l'investissement des politiques publiques à grande échelle.

Je reprends ma respiration. Je vois que j'ai son attention. Peut-être qu'il est même un peu impressionné par mon discours. À mon avis il pensait comme Marco : « on a mis l'handi du groupe pour me faire la visite afin de m'émouvoir ». Mais il ne s'attendait pas à ce que l'handi ait un discours sensé. Lisa m'a expliqué que ça lui arrivait souvent aussi, en tant que femme. Les hommes, surtout ceux de plus de quarante ans avec du pouvoir, sont souvent surpris quand une femme, d'autant plus si elle est jeune,

fasse preuve d'intelligence et de stratégie (politique, financière, bref tout ce qui est du domaine de la « raison »). Donc le maire me regarde avec un peu de surprise, réfléchit quelques secondes et me dit : — Je pense que le dossier vaut le coup d'être approfondi. Prenez contact avec mon cabinet, nous allons organiser une réunion. En attendant vous pouvez rester sur ce terrain. Il y fait bon vivre, ce serait dommage de gâcher tous ces efforts.

On se serre la main, il salue les autres personnes présentes. Salim et Aïcha le raccompagnent, lui, sa troupe d'élus et son directeur de cabinet (qui m'a tendu sa carte avec un sourire hypocrite), à la porte du Grenier. Une fois qu'ils sont partis à bord de leurs voitures noires, tout le monde saute de joie, me tape sur l'épaule. Chris sort sa guitare. Marion, Lune et Samir voient les paniers de leur nourriture. Lisa s'approche et me fait un bisou sur la joue en me chuchotant des félicitations. J'essaie de ne pas rougir. De loin, Marco m'adresse un léger signe de tête. La route est encore longue avant que Montpellier devienne le Grenier dont on rêve, où personne n'aurait plus jamais faim, mais aujourd'hui les bases ont été posées. On nous laisse un répit. Et il faut le célébrer.

VII. En réseau

Après un joyeux pique-nique de victoire, je me retrouve chez Lisa. Avec mes conseils, ses plantes ont repris vie. Ça me rassure, ça me faisait de la peine. Même la Pilea a survécu. Lisa s'approche. Elle

s'assoit sur un pouf, en face de moi. Elle porte une robe longue au tissu léger, bleu et blanche, avec des motifs en spirale. Je la trouve belle. Elle me regarde à nouveau avec cette intensité de la dernière fois. J'ai moins peur de ce qu'elle va dire. Je me suis préparé.

— J'ai toujours envie de toi.

— Moi aussi j'en ai envie... Mais je ne veux pas que tu fasses ça par charité. Je te désire, mais je préfère qu'on ne fasse rien si tu le fais pour être sympa avec moi.

Lisa ne répond pas. Elle se lève et se place face à moi. Je sens son odeur de lavande. Elle m'a dit qu'elle mettait cette huile essentielle dans sa lessive. Elle me prend la main et me demande :

— Est-ce que je peux faire glisser ta main entre mes cuisses ?

Je me sens hocher la tête. Je me sens aussi perdre le contrôle. Lisa guide ma main droite sous sa robe. Je sens la douceur de sa peau, la texture rêche de ses poils... Et la texture molle de ses lèvres. Puis son humidité. Elle glisse mon index entre ses deux lèvres. Je sens qu'elle mouille. Nos regards sont rivés l'un à l'autre tout le long. Je sens qu'elle me défie presque en me disant tout bas :

— Tu penses que ça, c'est de la charité ?

Je ne réponds rien et étire mon cou pour l'embrasser. Nos bouches se touchent avec ferveur. Elle a lâché ma main, mais je l'ai gardé entre ses lèvres. Je commence à bouger lentement mes doigts. J'effleure son clitoris, doucement. Lisa expire de plaisir. C'est léger mais je l'ai bien entendu. Elle me désire et je

lui fais du bien. Je décide d'y croire. On verra demain pour les angoisses. Pour l'instant je veux seulement me connecter à son réseau et créer le nôtre. Unique.

Il fait chaud mais ça ne m'atteint pas. Je suis sur mon petit nuage. Je roule dans l'avenue qui me ramène chez moi, à l'ombre. La nuit avec Lisa c'était... Je ne sais pas. C'est difficile à décrire. Il y a eu des maladresses mais il y a surtout eu du désir et de la tendresse, deux choses qui me manquaient, je le sens maintenant. C'est fou de comprendre avec autant d'acuité les besoins des plantes et de ne pas parvenir à identifier mes propres besoins.

J'arrive devant chez moi. Olga est en train de creuser un trou dans un bac de la ville. Je souris et m'approche d'elle :

— Salut Olga.

Elle lève la tête et me sourit en retour. Je lui demande gentiment ce qu'elle fait. Avec ses petites mains pleines de terre, elle me tend un paquet de graines de courgettes. Je hoche la tête :

— Bonne idée. Mais les courgettes ça a besoin de place, j'espère qu'elles en auront assez dans ce bac.

— J'aime quand papa m'en fait des beignets.

Elle est si adorable. Je lui réponds :

— D'accord, alors je vais t'aider, pour mettre toutes les chances de notre côté.

Elle se pousse un peu, pour que je puisse placer mon fauteuil près du bac. Je gratte avec elle. Et soudain, les mains dans la terre séchée par le soleil méditerranéen,

je comprends. Je comprends comment d'une graine, on devient un grenier. Je me sens plein de vivres et prêt à manger la vie. « Merci », je dis à la terre qui s'effrite entre mes doigts. Et Olga répète après moi ce mot si essentiel : « merci ».

SOIT PERSONNE NE L'EST

PIERRE-ANTOINE SANTELLI FILIPPI

Soit personne ne l'est

Jour 1

L'homme lutte contre l'épuisement. Chaque mouvement dans l'eau est un effort presque insurmontable. Encore quelques mètres, et il touchera enfin terre. Si ses calculs d'avant la tempête sont exacts, la plage qu'il aperçoit est celle de Porticcio. Mais à travers l'écume, soudain, surgissent deux harpons tendus vers lui. Ce ne sont pas des vacanciers à la recherche de poissons exotiques. Plus aucun touriste ne foule les plages de Corse, pas depuis un siècle. Un des plongeurs saisit le naufragé et le tire vers le rivage.

— Belle prise ! s'écrie ce grand gaillard qui a facilement porté le naufragé. On le mange ?

— Arrête, o Roccu lui répond l'autre nageuse, une jeune femme brune et athlétique, ses cheveux bruns trempés collant à son visage. Même si ça nous aurait arrangé de trouver un poisson de cette taille...

Le rescapé, épuisé, sent ses muscles se relâcher petit à petit. Il est à bout de forces. Maintenant qu'il a atteint la terre ferme, il ne s'agit pas de se faire tuer par les locaux. Il pense à la leçon n°2 de son manuel de stratégie : *montre que tu es inoffensif*. Alors, il se jette au sol, ou plutôt se laisse tomber vu son état d'épuisement, et se prosterne :

— Je viens en paix, souffle-t-il, à bout de forces.

— D'où tu viens et tu veux faire quoi ici, *furesteru* ? lui demande la femme, les yeux plissés.

— Je suis Lucien, un simple voyageur venu de France.

— De si loin ? On n'a pas vu de Français depuis longtemps... Dis-moi, Roccu, tu en connais des

Français, toi ?

— Oh non Livia, mais j'en goûterais bien un !

— *Aspetta*, reprend la femme. Personne ne fait jamais ce trajet, à cause des tempêtes. Pourquoi risquer ta vie au milieu de ces dangers ?

Lucien se rappelle de la leçon n°4 : *ne lâche pas ta couverture, quoiqu'il advienne*.

— De plus en plus de voyageurs osent aujourd'hui affronter les tempêtes pour découvrir le monde et renforcer l'amitié entre la France et ses voisins. J'ai eu l'honneur d'être choisi pour venir en Corse. J'ai même des présents dans ma malle... si elle n'a pas coulé pendant le naufrage.

— J'espère que ce sont des spécialités françaises, ajoute Roccu en se frottant le ventre.

— C'est peut-être le *furesteru* qu'on va transformer en spécialité... répond Livia avec un sourire en coin. C'est le seul gros poisson que nous allons ramener au *Granaghju* aujourd'hui. On verra bien ce qu'on fait de lui.

Après quelques centaines de mètres parcourus sous un soleil brûlant, Lucien s'appuyant sur l'épaule de Roccu pour marcher à peu près correctement, arrivant devant un grand espace où règne un joyeux chaos. Plusieurs centaines de personnes s'agitent dans tous les sens. Lucien, suivant alors la leçon n°8 : *observe attentivement la scène*. Une fourmilière humaine où chacun vaque à ses tâches, sans ordre apparent. Des femmes discutent bruyamment en mélangeant à tour de rôle des marmites fumantes. Les odeurs de cuisson flottent dans l'air. La chaleur des feux rajoute

à l'atmosphère étouffante du jour. Des rires, des bruits de disputes surgissent d'un endroit ou d'un autre. Des enfants courent un peu partout en soulevant des nuages de sable et de poussière. Ils bousculent au passage des hommes qui rangent des jarres de céréales. Des vieux assis sur un banc rient en les regardant. Deux jeunes hommes se crient dessus pour stocker des herbes sauvages. Des altercations qui finissent en rigolade. Plus loin, des hommes et des femmes tentent de réparer un moulin à bras, mais ne semblent pas trouver de solution. Difficile d'identifier un centre ou un ordre dans cette agitation.

— *Qual'hè ?* demande un groupe de cueilleurs, portant des paniers de récoltes à moitié vides, en montrant Lucien.

— Un visiteur louche, leur répond Livia d'un ton sec. *O furesteru*, tu vas rester ici. On va t'attacher à un pilier et décider de ton sort.

Lucien se souvient de sa leçon n°15 : *donne ce qu'il faut au bon moment*. Il prend une profonde inspiration avant de dire :

— Attendez, menez-moi à votre chef, j'ai quelque chose qui pourrait l'intéresser.

Les Corses éclatent de rire. Il a sûrement fait une erreur. Il tente de se rattraper.

— Pardonnez mon impolitesse, seriez-vous la cheffe ? demande-t-il, tourné vers Livia.

— On n'a pas de chef ici... mais crois-moi, la décision collective qu'on va prendre contre toi n'en sera pas moins sévère...

— O Livia, *lascia-lu*. Soit tout le monde est sauvé,

soit personne ne l'est, lance une voix calme et autoritaire.

Livia et Lucien se retournent en même temps. La voix appartient à une dame d'une cinquantaine d'années. Elle avance lentement, entourée de quelques personnes qui s'étaient approchés au fil de la conversation. Avec son visage marqué par l'expérience et une attitude sereine, elle inspire un profond respect.

— Mais, o Zia,... réplique Livia visiblement déstabilisée depuis l'arrivée de cette femme.

— *Aspetta* Livia, tu veux emprisonner quelqu'un sans raison ? C'est un homme seul, que crains-tu ? *Furesteru*, tu viens du continent, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui t'a amené jusqu'en Corse ? demande-t-elle en fixant l'étranger d'un regard empreint de compassion.

— La tempête, madame... J'ai failli mourir. J'ai été éjecté de mon bateau alors que je voyais déjà la côte. J'aimerais retrouver mes affaires personnelles, perdues dans le naufrage.

— Tes affaires seront confisquées et détruites dès qu'on les trouvera, coupe Livia sèchement.

— Ou mangées, ajoute Roccu en riant.

— Lâchez-le, ordonne la Zia. Laissez-le se reposer. Ensuite, qu'il se mette au travail, avec nous pour le *Riassuntu* de demain. Une paire de bras supplémentaire ne sera pas de trop... Il viendra travailler avec moi.

Lucien sent un soulagement. La situation est moins menaçante depuis l'intervention de la Zia. Livia soupire avant de lui dire :

— Tu as de la chance d'arriver ici la veille du *Riassuntu*... Profite de ta journée avec la Zia... aux *catucci* !

Roccu éclate de rire, toujours amusé par la scène. Lucien, déjà accablé par son naufrage et la chaleur écrasante, est amené face à une longue rangée de planches usées, percées de gros trous grossièrement découpés, séparées par de simples panneaux en bois. Alors que la sueur perle sur son front, il comprend ce qui faisait s'esclaffer Roccu. Devant lui, l'odeur devient insoutenable. Une bouffée suffocante lui monte au visage. Il recule instinctivement d'un pas, mais l'odeur s'accroche à lui. Voilà sa tâche du jour : s'occuper des toilettes du Granaghju.

— O fidò, tu vas m'aider aux *catucci* aujourd'hui. On doit passer à la vitesse supérieure parce qu'on attend beaucoup de monde demain. Je manque d'énergie ces jours-ci en plus. Je vieillis, et on se rationne...

Sur le continent, pendant que lui et son frère apprenaient leurs leçons quelqu'un s'était toujours occupé des toilettes de la famille. Il ne savait pas que quelque chose pouvait sentir aussi mauvais. Lucien s'assoit au sol, exténué.

— *Aspetta*, tu vas boire et manger un peu d'abord. J'ai quelque chose pour toi avant de t'y mettre. Tiens, c'est notre spécialité.

Elle lui donne quelques figues de barbarie déjà ouvertes. Il se jette dessus et la remercie. Ça le ragail-lardit. Un goût frais et sauvage, qui peine toutefois à écarter cette odeur. Ça le change de ce qu'il mange

habituellement à Marseille.

— Ce n'est pas grand-chose lui dit-elle, nous n'en avons pas énormément en ce moment. La sécheresse et les tempêtes successives n'ont pas aidé... Une quinte de toux interrompt la Zia, puis elle reprend.

— Bon, pour les *catucci*, tu as compris ce qui cloche, hein ? Il va falloir ouvrir le compartiment du bas et vidanger, ça fait quelques jours qu'on est là et personne ne l'a fait...

— Mais il n'y a que vous ? Personne d'autre n'est payé pour le faire ici ?

La Zia rit. Lucien commence à s'habituer à ce qu'on lui réponde par des rires.

— Personne n'est payé ici... Pour aucune activité.

Que les Corses soient chasseurs-cueilleurs, Lucien s'y attendait. Mais qu'ils n'aient pas recréé de monnaie depuis le cataclysme, il ne s'attendait pas à un tel retard de développement.

— Je comprends que personne ne veuille faire ça alors... Comment vous vous organisez alors ?

— Personne ne doit s'extraire des tâches manuelles quotidiennes. Donc tout le monde sait vidanger ces toilettes en commun. Sauf que ceux qui devaient s'en occuper ces derniers jours sont tombés malades.

Lucien se met au travail. Alors que son corps se salit peu à peu par les vidanges successives et qu'il s'habitue à l'odeur, il questionne la Zia.

— Vous avez peu à manger mais votre village est très beau. Est-ce que nous sommes bien à Porticcio ?

D'après sa *Géographie de la Corse*, étudiée avant son départ, Porticcio était une ancienne station balnéaire très prisée. Elle est peut-être devenue la capitale de la Corse post-cataclisme.

— Nous sommes sur l'ancien site de Porticcio, mais ce n'est plus un village, répond la Zia. Nous sommes le Granaghju, le grenier nomade de l'île. Nous nous déplaçons tout au long de l'année dans l'ensemble de la Corse, à la recherche de nourriture et au contact des différents groupes qui peuplent l'île. Mais cette période est spéciale : demain, c'est le *Riassuntu*, la réunion annuelle des Corses.

C'est pour cela que l'effervescence est palpable au campement. Pour Lucien, c'est une occasion en or : il va pouvoir observer la société corse de près. Depuis des décennies, personne en France n'a mis les pieds sur l'île. Il est dans des conditions optimales pour sa mission, et il pourra impressionner ses supérieurs. Ainsi que son père, et son frère. Ce serait un début de carrière exceptionnel.

— Et Livia, c'est votre nièce ? Il me semble que Zia veut dire tante, non ? demande Lucien

— Oh tout le monde m'appelle Zia, répond la Zia avec un sourire, mais il est vrai que Livia et moi avons un lien particulier... Elle a grandi sans mère, et après la mort de son père, je me suis occupée d'elle.

— Je pensais qu'elle était cheffe. Elle est jeune mais s'impose bien, je trouve.

— Elle marche sur les traces de son père, reprend la Zia avec une certaine fierté. C'était un meneur de *squadre di cacciadori*, disparu lors d'une grande

chasse. Depuis, elle fait tout pour aider la communauté comme le faisait son père : toujours la première pour trouver de nouvelles sources d'approvisionnement, toujours au service des autres...

Alors que la discussion se prolonge, le travail ne s'arrête pas malgré la chaleur toujours aussi écrasante. Lucien, à bout de force, déplace le lisier d'un endroit à un autre, avec sa pelle. La Zia, qui l'observe tranquillement, lui demande alors qu'il s'affaire :

— Qu'as-tu fui pour braver les tempêtes ? Nous caches-tu quelque chose ?

Il ne répond pas. Leçon n°7 : *ne dis rien plutôt que de dire quelque chose qui pourrait t'être reproché*. Lucien est le seul à avoir accepté de traverser la Méditerranée malgré la menace constante des tempêtes.

— Tu nous le diras quand tu le sentiras, dit la Zia en haussant les épaules, avant de partir dans une nouvelle quinte de toux.

Après des heures de travail acharné, alors que la Zia s'est assoupie, Lucien est à bout de forces, exténué, et anéanti par l'odeur. Il finit par s'écrouler dans un trou qu'il creusait. En essayant de se relever, il est attiré par une petite pierre polie, qui brille d'un éclat étrange. Il la ramasse, aussitôt, un flash blanc l'aveugle.

Soudain, il n'est plus aux *catucci* du Grenier, mais au cœur d'une forêt paisible. Il franchit une rivière à pied, et voit de l'autre côté de la rive plusieurs pierres dressées. La plupart sont plus hautes que lui, et ornées de visages gravés. Certaines arborent des

épées sculptées dans la pierre. Une certaine tension est palpable dans l'air.

Lucien est brusquement ramené à la réalité par Livia et Roccu, en train de le tirer hors du trou.

— Ça va, *furesteru* ? Faut pas dormir là... lance Roccu en le secouant. Regarde ce qu'on t'a trouvé, au milieu de ton radeau explosé, sur la plage.

Roccu lui présente sa malle. Elle a l'air miraculeusement en bon état.

— Tu nous l'ouvres ou on la fracasse ? demande Roccu, brandissant la hache qu'il porte à la ceinture.

— Tu sais que selon ce qu'on trouve là-dedans, et si j'obtiens assez de voix au conseil de ce soir, on te mange tout cru... Je ne te lâcherai pas tant qu'on ne sait pas ce que tu trames ! menace Livia.

Lucien, les mains tremblantes, sort une petite clé cachée au fond de sa poche. Il ouvre la malle puis regarde Livia :

— J'ai une solution pour votre problème de nourriture, dit-il avec espoir, en sortant son matériel de cartographie.

Jour 2

Lucien se réveille, épuisé et imprégné de l'odeur de la veille. Mais il ressent moins de peur pour sa vie. Durant plusieurs heures au cours de la nuit, il a expliqué à Livia comment fonctionne sa cartographie. La leçon n°14 l'a guidé : *rends toi indispensable en donnant assez d'informations, mais jamais trop*. Maintenant, Livia compte bien utiliser ce qu'il lui a montré. Ce système de cartographie est nouveau pour elle, et elle y voit un potentiel immense.

Cette technique de cartographie est nouvelle pour elle, et elle y discerne un énorme potentiel

Dès qu'il sort de sa tente, il la trouve déjà là.

— D'ici ce soir, presque toute l'île sera rassemblée au Granaghju, explique-t-elle. Certains sont déjà là depuis quelques jours, mais le plus gros va débarquer aujourd'hui.

Elle baisse légèrement la voix avant de poursuivre, jetant un coup d'œil furtif autour d'elle.

— Tu vas intégrer l'équipe des serveurs aujourd'hui, et tu en profiteras pour glaner des infos. Tout ce que tu pourrais recueillir pourra nous servir à établir la cartographie précise de l'île.

Lucien ne pouvait espérer mieux. Se fondre dans le rôle de serveur lui permettrait de circuler parmi les insulaires et d'accomplir discrètement sa mission première. Il commence à tourner autour d'un grand comptoir en bois, installé au milieu du Grenier. Si on peut appeler cela un "centre", car tout ici semble être formé de manière désordonnée. Ce comptoir, bien que simple, constitue le cœur battant de la journée.

C'est ici que Lucien doit prendre les commandes des visiteurs assoiffés, venant chercher à boire mais aussi échanger des nouvelles. Beaucoup d'entre eux ne se voient qu'une fois par an, et ces moments leurs sont précieux. Le grenier, habituellement, est très abondant. Les réserves accumulées au cours de l'année et les provisions apportées par chaque groupe permettent des festivités abondantes. Cependant, cette année, l'opulence habituelle est restreinte. Les excès sont interdits. Les tempêtes et les sécheresses ont fait des ravages. Il faut composer avec des ressources limitées, et Lucien ressent cela dans chaque geste, chaque conversation.

La première commande de la journée arrive d'un groupe d'une dizaine de personnes demandant du vin de Roccapina. Ils viennent de la région de Vico. Lucien ne remarque pas de différences avec ceux du Granaghju. Ils appartiennent bien au même monde. Ils parlent une langue française mêlée de mots corses, rient des mêmes plaisanteries sur la nourriture et les toilettes, et portent les mêmes vêtements simples. Comme lui avait précisé la Zia, il n'y a aucun échange monétaire. Les commandes se font naturellement et s'enchaînent.

Certains sont venus seuls, comme Joe l'indien, habitué à parcourir l'île sans compagnie. D'autres sont en groupe, parfois sédentaires comme les zinzins du Cuscione, d'autres nomades comme les Dragulini. Des groupes sont exclusivement féminins, comme les Mouflonnes d'Altagène. Certains sont accompagnés de chats, de chiens. Curieux, Lucien

pose des questions à droite et à gauche. Il rencontre aussi ceux qui ne sont pas nés sur l'île. La plupart des *furesteri* viennent des îles voisines : la Sardaigne, l'île d'Elbe. Les territoires continentaux sont trop éloignés à cause des tempêtes. Lucien semble bien être le premier depuis longtemps.

La plupart arrivent au grenier à pied, quelques rares à vélo. Une chose surprend particulièrement Lucien : aucune boisson n'est à base de lait animal. Les locaux rient quand il demande pourquoi au comptoir. C'est Albin, un grand maigre qui sert des verres d'eau aromatisée, qui lui explique que cela fait plusieurs générations que l'élevage a été abandonné sur l'île. Ici, on vit de chasse, de la cueillette, un peu de culture. Mais on n'élève plus d'animaux pour se nourrir. Lucien réalise alors que la cartographie qu'il va produire sur l'île sera bien différente de celle de sa région d'origine, où l'élevage des vaches domine. Plus de mille personnes sont déjà rassemblées midi. La Zia rejoint Lucien pour partager un peu de pulenta.

— Combien attendez-vous de monde ? lui demande Lucien

— Cinq mille, lui répond la Zia avant de partir sur une quinte de toux. Presque toute la Corse. Même si le rassemblement n'a rien d'obligatoire, c'est un grand moment de lien. Mais surtout c'est le moment où nous mettons en commun des ressources, et où nous chassons ensemble. La viande va nous tenir ensuite des mois. La grande chasse commence demain.

— Comment ça s'organise ? Tout le monde part dans

la forêt en même temps ?

- Eh bien, quand on te disait que nous n'avons pas de chef, ce n'était pas complètement vrai. Il existe une exception. Une fois par an, nous élisons cinq maîtres de la chasse. Pendant la semaine entière du riassuntu, ils vont diriger les battues. Chaque équipe a une zone géographique à couvrir, et il y a toujours une sorte de compétition entre les différents maîtres de la chasse. D'ailleurs, c'est ce soir, l'élection !

Quelle opportunité, se dit Lucien se rappelant de sa leçon favorite, la n°18 : *appuie-toi sur les chefs pour mener à bien ta mission.*

Alors qu'ils passent au dessert, une sorte de tiramisu à base de lait de soja, la conversation dérive vers la pierre étrange que Lucien a trouvé la veille. Il la passe à la Zia pour qu'elle l'examine. Elle la manipule pendant quelques instants.

- Cette pierre me rappelle un site préhistorique... C'était Filitosa.

Ce nom évoquait quelque chose pour Lucien. Dans son *Histoire de la Corse*, c'était un lieu célèbre pour ses structures mégalithiques érigées par les premiers habitants de l'île.

- Le site est malheureusement introuvable depuis longtemps, reprend la vieille femme. De génération en génération, ses légendes prennent de l'ampleur. On raconte qu'il rassemblerait le centre des hordes de sanglier, inaccessible des chasseurs humains. Cette pierre que tu tiens, il en existe quelques-unes en Corse, et on dit qu'elles provoquent des visions

chez quelques rares personnes...

Lucien récupère sa pierre et la regarde de près. Elle brille d'un éclat saisissant.

Il est tiré de ses pensées par Roccu, qui lui présente ses deux frères arrivant du Niolu. Ils plaisantent sur l'idée de manger Lucien, un humour qui ne le touche pas. La conversation glisse aussi vers l'élection du soir. Tout le monde semble aborder ce moment plus comme un jeu que comme un évènement sérieux : c'est avant tout un moyen de répartir les groupes pour la chasse.

Lucien, quant à lui, ne perd pas de vue sa mission. Il note le nom des groupes sur ses cartes. Il réfléchit aux manières de représenter les groupes sédentaires et ceux nomades. Sa cartographie prend forme.

Plusieurs fois, il apporte de la citronnade à des enfants assis en cercles, où les discussions sont animées, parfois par des adultes, parfois par des enfants un peu plus âgés. Lucien se demande si leur école fonctionne toujours ainsi, sans maître au centre, sans tableau ni cahier, juste des échanges. Il veut intervenir en entendant parler du dilemme du prisonnier, un débat qu'il avait déjà croisé dans un de ses livre d'études. Mais avant qu'il ne puisse écouter la fin d'un discours d'une des jeunes filles, Livia l'appelle. Elle lui demande de déballer ses travaux cartographiques dans sa tente.

- D'accord, comment on va utiliser tout ça maintenant ? demande-t-elle.
- Vous pourrez mieux gérer la répartition des ressources, rationaliser l'espace en fait. Tu sais,

chez nous on divise le territoire en régions, en départements, en communes, ce qui permet de déléguer des pouvoirs.

— Je n'ai pas l'habitude de ça, avec nos cartes en bâtonnets.

Elle lui montre les cartes qu'elle utilise habituellement, qui sont composées de coquillages et de petits bâtons.

-Regarde, on a des coquillages blancs pour représenter les groupes d'humains, les noirs pour les hordes de sangliers, et les bâtonnets entre eux indiquent les lieux de rencontre entre les groupes.

— Je ne comprends pas trop comment cela fonctionne, avoue Lucien, perplexe.

— Chaque personne crée sa propre carte, il n'y en a pas deux identiques. C'est utile, mais seulement en situation, selon qui l'a faite et quand, en fonction de ses connaissances et du but qu'il recherche avec cette carte.

— Donc on ne peut pas utiliser les cartes des autres ?

— Non, non, ce sont des outils très personnels. Mais donc tes cartes françaises, elles peuvent être utilisées par tous ?

— Exactement. C'est depuis les frères Cassini, qui ont vécu il y a des siècles, que nous avons ce genre de cartes très précises. Ce sont nos modèles dans notre école sur le continent, dit Lucien avec admiration.

— Ils sont inconnus ici. Nous, on étudie plutôt les indiens Hurons et Wendats ainsi que les peuples navigateurs polynésiens. Par contre on en rejette

d'autres, comme Napoléon ou Keyser Söze...

Lucien connaît bien ces figures. Il ajoute :

— Ah oui, on a aussi des cours sur eux. Napoléon celui qui en voulait trop, et Keyser Söze, ce type qui trompait tout le monde...

Livia et Lucien échangent encore longtemps jusqu'au moment du *cunsigliu* où va s'organiser l'élection des chefs de chasse. Quel peuple étrange que ces Corses, se dit Lucien. Ils sont inférieurs dans tellement de domaines. Pas d'État central. Pas d'école classique. Pas d'élevage. Pas de monnaie. La Corse a cent ans de retard. Elle va pouvoir gagner tellement de temps avec les connaissances du continent. Grâce à cela, Lucien sera mentionné dans les livres avant son grand frère peut-être.

Lucien s'installe aux côtés de la Zia, à proximité du groupe de Livia, composé de plusieurs chasseurs et chasseuses jeunes et armés de haches, d'arcs, de masses. Lucien est habitué à voir plus de monde sur le continent, mais autant de personnes assises en cercle et prêtes à débattre, c'est quelque chose de nouveau pour lui. Le soleil se couche et c'est un vieil homme qui prend la parole en premier. Il rejoint le feu central. C'est Pedro, un des anciens du grenier. La Zia qui voit que Livia discute avec Roccu et ses frères, lui met la main sur l'épaule et lui conseille d'écouter pour mieux adapter son discours ensuite.

— *Cari amichi*, nous voici ici rassemblés, dans cet espace particulier qu'est le Granaghju, ventre et centre nomade de notre île. Chaque année, le Riassuntu nous réunit autour de ce qui nous

permet de vivre, de ce qui nous nourrit. C'est un moment de rappel de ce que nous sommes, des choix que nous faisons sans cesse pour organiser notre vie et celle des espèces qui nous entourent. Durant l'année, nos routes se croisent, s'entrecroisent, mais rien ne ressemble au moment où nous sommes toutes et tous ici. Ce moment d'échange, de refuge, d'espoir, est irremplaçable. Mais cette année porte un poids particulier. Les tempêtes sont devenues plus impitoyables sur nos côtes. La mer est devenue plus avare. La cueillette est morose. Les cultures peinent à prospérer. Nous le savons : l'avenir est incertain. Toutefois, ce n'est pas la première fois que nous sommes confrontés à de telles difficultés. Combien d'épreuves avons-nous surmontées ensemble ? Combien d'obstacles ont été vaincus par nos anciens depuis le cataclysme ? Chaque manque, chaque doute nous rappelle que nous sommes résilients à condition d'échanger, de partager, de coopérer malgré nos antagonismes. Ici, au Grenier, chaque morceau de pain échangé, chaque échange humain fait battre le cœur de la Corse. Alors qu'allons-nous faire pour que la grande chasse nous apporte ce dont nous avons besoin en ce moment ? C'est à nous de le décider ce soir ! Il est l'heure d'élire nos *capi di caccia* !

Après des applaudissements bien nourris, plusieurs personnes, candidates ou non, prennent la parole. C'est d'abord Hassan le Vechju, un chasseur expérimenté, un homme massif aux cheveux longs et

blancs. Il règne un silence respectueux durant toute son intervention. Sa voix grave résonne dans toute l'assemblée. Il rappelle l'importance des rituels à effectuer avant chaque prise de chasse, et du lien avec le sacré qui doit subsister à chaque fois que l'on mange ce qu'on a tué.

Stella intervient ensuite. C'est une des antispécistes du Cap. Grande, élancée, à l'énergie électrique, elle annonce qu'il est temps de trouver une autre voie que la chasse pour se nourrir. Elle plaide pour une autre gestion des ressources naturelles. Si le choix a été fait de ne plus élever d'animaux depuis des décennies, celui de ne plus en chasser pourrait être un nouveau pas dans l'évolution humaine. On entend quelques sifflets pendant qu'elle parle. Livia veut la couper en pleine intervention, mais la Zia lui met la main sur l'épaule pour qu'elle reste assise sagement. Stella termine son allocution en criant "soit tout le monde est sauvé, soit personne ne l'est !" Elle est acclamée par quelques Corses, et huée par d'autres. Trajan est le suivant. C'est un petit homme tout ridé mais encore dynamique. Il porte son tablier tâché de sang. Il est connu, d'après la Zia, pour préparer la viande comme personne depuis des décennies pour nourrir le grenier.

— Arrêtons de dire n'importe quoi. L'élevage ouais on l'a enlevé, on n'aime pas l'exploitation, soit tout le monde est sauvé, blabla. Mais on crève de faim là, et tuer un sanglier avec notre masse ou notre arc, c'est pas de l'exploitation, c'est un vrai combat qui a du sens. Donc votez pour les bons

chefs de chasse, pas pour moi, chuis là pour vos papilles seulement, pas pour ceux qui veulent qu'on mange que de l'air, mais pour ceux qui vont trouver ces putains de sangliers qui se cachent dans le bosquet magique là. On chasse, on mange, et on se revoit l'an prochain, ok ?

Le vieil homme se retire sous des applaudissements nourris, pour laisser la place à Livia. Lucien peut l'observer prendre toute sa place au milieu de tous les Corses. Elle doit avoir son âge, vingt ou vingt-deux ans au maximum. Elle dégage une énergie presque magnétique, avec sa silhouette athlétique, sa peau hâlée par le soleil, son regard perçant et intelligent. Elle sourit avec une chaleur qui la rend charismatique. Elle explique que l'entraînement qu'elle a suivi avec son groupe de proches chasseurs du Granaghju, et ses alliances avec d'autres groupes très compétents, permettront de viser des objectifs inédits cette année. De plus, ses recherches en cartographie pourraient lui permettre de trouver enfin où se cache la horde originelle des sangliers. Un frisson d'espoir parcourt l'assemblée. Livia est acclamée, de nombreux Corses se lèvent pour l'applaudir. L'histoire est en marche, se dit Lucien.

Les débats continuent pendant plus d'une heure, et la douzaine de candidats aux postes de chefs de chasse attend les résultats. Les cinq élus sont finalement annoncés après le vote et le dépouillement.

Jean-Gé, un des meilleurs chasseurs de l'île. Il chasse seul d'habitude, mais sait bien guider quand il le faut Hassan le Vechju, représentant de la génération du

père de Livia.

Missia-Minna. De la même génération

Stella l'antispéciste. Ce n'est pas la première fois qu'une végétaliennne est élue pour les chasses.

Enfin Livia, la plus jeune élue cette année. Acclamations nourries à l'annonce de son nom.

Il est plus de minuit quand l'assemblée se termine.

Livia dit à Lucien de bien dormir : demain, ils partent à l'aube en *squadre* de chasseurs. Il sera avec elle, bien sûr. Elle mènera une équipe de plus de deux cent chasseurs parmi les plus aguerris de toute la Corse, la plus grosse délégation de l'année. Autant d'hommes et de femmes galvanisés et bien armés peuvent faire beaucoup de choses.

Leçon n°19 : *comment s'appuyer sur les chefs locaux : choisis-les comme alliés, et ils dirigeront pour toi. Ou choisis de monter ceux qu'ils oppressent contre eux : la société tombera plus vite.* Si Livia prend un rôle dominant, Lucien pourra retourner sur le continent avec l'assurance d'avoir accompli bien plus que son frère aîné, qui a certes d'excellents résultats scolaires, mais n'a jamais osé naviguer seul. Grâce à toutes ces informations, Lucien donnera les clefs de la conquête à la France à ses supérieurs. Il sera l'éclaireur qui aura permis la conquête de la Corse. Ou plutôt sa reconquête. Il aura lancé la première étape de la reconstitution de l'Empire français.

Jour 3

Lucien se réveille après avoir rêvé de Filitosa. Dans la continuité de sa première vision, il avait pu cette fois déambuler entre les structures mégalithiques. Il était lui-même armé d'une masse. Il se sentait prêt à tuer du gibier. Bien qu'il ne l'aie jamais fait avant. Un homme portant un sanglier sur son épaule s'approchait de lui, et le rêve s'était alors terminé.

Les chasseurs s'agitent dès les premières lueurs du jour. Lucien s'approche de Livia, très active, au centre du groupe. Elle se tient droite, porte à la ceinture son couteau de chasse, ainsi qu'un carquois rempli de flèches affûtées et un arc en bois sombre. Autour d'elle le groupe se prépare, dans la dynamique chaotique à laquelle Lucien commence à s'habituer. Certains affûtent leurs lames, Roccu donne des coups de hache dans l'air, le sourire aux lèvres. Livia passe de l'un à l'autre, vérifiant çà et là les équipements. Elle ne laisse rien au hasard. Elle fait donner à Lucien une masse. Il ne sait pas manier d'arc de toute façon. Le groupe de Livia, de loin le plus nombreux des cinq groupes, est aussi le plus diversifié. On y trouve des jeunes chasseurs, des vétérans plus expérimentés. Certains sont armés d'arcs, d'autres d'arbalètes. Quelques-uns comme Roccu préfèrent manier la hache, ou la lance. Avant de partir, Livia réunit son groupe pour un bref conseil. Son regard parcourt l'ensemble des compagnons, et parle d'une voix ferme :

— Nous savons ce que nous devons nous faire. Cette chasse n'est pas ordinaire. Nous allons trouver la

horde originelle, ramener de l'abondance pour l'année à venir, et poursuivre sur notre lancée en réorganisant notre production, pour amener la Corse sur un avenir radieux. Soyez précis, soyez rapides, et nous marquerons l'histoire. Soit tout le monde est sauvé...

— Soit personne ne l'est ! répond en chœur l'équipe. Les chasseurs s'enfoncent alors dans la forêt, laissant derrière eux le grenier qui retient son souffle. Les premières heures de marche du groupe de Livia se font dans une chaleur sèche. Les rigolades sont nombreuses au début, mais l'atmosphère se tend petit à petit. La forêt devient plus dense. Lucien, qui n'est pas complètement remis de son naufrage d'il y a deux jours, pense à la Zia et autres du grenier, qui se sont rationnés pour laisser un maximum d'apport calorique aux chasseurs en espérant qu'ils ne rentrent pas bredouilles.

Lucien se sent bien au milieu de ce groupe solidaire. Il pense à la suite, et sait que la conquête pourra être violente. Mais ces gens ont l'air assez intelligents pour comprendre que ce serait vain de se rebeller. S'ils se rendent vite, il n'y aura pas de morts. Il tentera de les en convaincre. Ainsi ils pourront rattraper tellement de temps en profitant des transferts de technologie : la monnaie, l'organisation efficace de l'espace, des cadres pour gérer, la fin du rationnement...

Après une longue journée de marche, le groupe s'arrête pour installer son campement dans une clairière. Livia vient discuter avec Lucien, soulagé de pouvoir échapper aux moqueries de Roccu et de

ses frères sur sa maigreur.

— Tu arrives à voir où on est par rapport à Filitosa ?
Ça ne devrait pas être loin non ?

— D'après mes cartes, oui, nous y sommes quasiment, répond Lucien. Mais je ne comprends pas pourquoi personne ne retrouve cet endroit. Il a peut-être été enseveli et détruit pour de bon...

— Mais tu l'as vu grâce au pouvoir de la pierre, o *furesteru* ! Cela veut dire qu'il est bien là, prêt à être découvert !

Lucien se rappelle de sa leçon n°5 : *crois les savoirs des livres plutôt que ceux des indigènes*. Il vaut mieux se fier à ses relevés qu'aux croyances locales. Montrant à nouveau ses travaux cartographiques à Livia, il lui explique :

— Regarde, ici, il y avait une route ancienne, qui semble disparue. On doit être juste à côté. Encore quelques relevés demain, et on pourrait trouver le site.

Livia le fixe d'un air déterminé :

— Écoute, pendant que la *squadra* se repose, viens avec moi. On va chercher ce chemin maintenant, pendant qu'il nous reste encore un peu de lumière. Si on avance ce soir, on va gagner un temps précieux pour demain matin, le temps nous est compté.

Fatigué mais curieux des découvertes potentielles, et toujours craintif des réactions possibles de Livia, Lucien accepte.

Alors qu'ils marchent ensemble, il explique à Livia l'utilité de sa cartographie.

- Vous allez pouvoir mieux organiser toute l'île. Finis les groupes qui partent au hasard. Vous saurez où chacun se trouve au cours de l'année. Vous allez pouvoir même délimiter quels lieux peuvent correspondre à quels groupes.
- Et pour le gibier ? demande Livia.
- C'est pareil. Vous allez cartographier les zones de chasse, vous suivez les hordes, et vous saurez prélever chaque année sans risquer l'extinction des sangliers.

Lucien remarque l'étincelle d'espoir briller dans les yeux de Livia. Alors il poursuit :

- Vous pourrez même faire des changements d'échelles. Choisir qui dirige dans une commune, dans une région plus vaste, voire sur toute l'île... Toi, Livia, tu pourrais très bien diriger la Corse. Tu as assez de talent pour ça.

Livia soupire.

- Tu as vu comment ça fonctionne ici. Une personne peut commander pendant quelques jours, pas plus.
- Chez nous, c'est le même homme depuis quinze ans, et il dirige un territoire bien plus grand !
- Et comment ça se passe pour ceux qui ne sont pas d'accord avec la façon de gouverner ?
- Disons que notre président sait comment se faire respecter, répond Lucien avec un sourire en coin.

Livia se met à rêver à voix haute :

- Et si... Avec mes deux cents chasseurs au-dessus du lot prêts à tout pour moi... On pourrait maîtriser rapidement ceux qui se rebellent. La plupart des Corses seraient ravis qu'on n'ait plus

à se rationner... Et si je pouvais amener l'île vers quelque chose de nouveau, en guidant bien mes frères et sœurs ? On trouverait la horde cachée, et on continuerait sur notre lancée... Tu penses que c'est faisable ?

Lucien le sait. C'est faisable. Il en a lu tellement, des histoires de prise de pouvoir. L'arrivée au pouvoir de Livia l'arrangerait parfaitement.

Ils pénètrent alors dans une partie dense de la forêt, très proche, selon les cartes, du site antique. Alors qu'ils avancent, la tunique de Lucien se prend dans une ronce et se déchire au niveau du bas de son dos. Livia aperçoit alors son tatouage, un symbole formé par les lettres K et S entremêlées. Elle le connaît ce symbole : c'est celui de Keyser Söze. Lors de leur conversation la veille, il lui avait expliqué que c'était un cas à ne pas reproduire.

Mais finalement, tout devient clair pour elle.

— Alors c'est ça, c'est ton modèle en réalité ? lance-t-elle, les yeux plissés. Tu es bien ce que je pensais au début : un homme prêt à tout pour dissimuler sa vraie mission... Tu caches quoi ? Une invasion, c'est ça ?

Lucien n'a plus de leçon en tête. Ses règles qu'il avait tant mémorisées se sont évanouies. Il avoue tout à Livia. Son véritable but. L'invasion qui suivra.

Livia comprend à quel point elle a été instrumentalisée. Les yeux brûlants de colère, elle saisit sa hache. Lucien sait qu'il est condamné. Il n'a aucune chance face à cette guerrière. La hache siffle dans l'air, il se jette en arrière dans un geste désespéré, et

bascule dans le vide, un espace raviné s'ouvrant sous ses pieds. En tombant, il attrape instinctivement la jambe de Livia, qui bascule avec lui.

Ils roulent tous les deux, dévalent une pente raide et atterrissent dans une clairière sombre, cachée sous un épais couvert d'arbres. L'air est chargé d'une humidité dense qui contraste avec la chaleur brûlante habituelle.

Lucien, sonné, se redresse avec une étrange sensation d'avoir déjà vécu cet instant. Son regard balaye l'horizon qui lui est familier. Soudain, il les voit, au loin. Les mégalithes de ses visions. Il se met à courir avec une énergie nouvelle, et atteint une rivière aux reflets argentés. Il s'y jette sans réfléchir, alors que Livia surgit, juste derrière lui, prête à l'attaquer à nouveau. Mais il crie :

— Attends, regarde !

Juste en face, les mégalithes de Filitosa s'élèvent dans la lumière tamisée. Ces statues imposantes, dont certaines font jusqu'à trois mètres de haut, semblent observer les deux inconnus tremblants. Le silence retombe autour d'eux. Le site, vierge de toute présence humaine depuis des décennies, respire une aura mystique qui captive Lucien et Livia.

Ils voient au loin les sangliers qui mangent. Avec le sanglier dominant au centre, géant, qui brille.

— Putain *furesteru*, tu vas bien cartographier ce qu'on a découvert, et on va s'occuper de ces bêtes après qu'on ait retrouvé le reste de la *squadra*... Je m'occuperai de toi après...

Soudain un homme s'approche. Il marche lentement,

et porte sur l'épaule un sanglier qui vient d'être abattu. Il passe devant Lucien et Livia sans les regarder. Quand il s'éloigne, on peut voir la tête de la bête qu'il a chassée. Ce sanglier a visage humain. C'est le visage de la Zia. Lucien se tourne vers Livia, qui est livide.

— Tu as vu la même chose que moi ?

Elle ne répond pas. Leur stupéfaction est interrompue par un sanglier qui fonce vers lui. Livia a juste le temps de lui envoyer sa hache en pleine tête . La bête s'effondre.

Puis le sol tremble encore. Derrière, une meute de sangliers arrive. Un sanglier gris percute Lucien pendant que Livia récupère sa hache et saute sur la bête pour l'abattre. Elle s'approche de Lucien qui saigne abondamment.

— Tu fais quoi ? Pars vite rejoindre la troupe et faites la chasse du siècle...

— Soit tout le monde est sauvé, soit personne ne l'est. Et Lucien perd connaissance.

Jour 13

Lucien se réveille de son coma. Ses yeux s'ouvrent péniblement. Il sent une présence à ses côtés, et reconnaît Roccu, assis près de lui.

— Où je suis ? Tu n'es pas en train de me manger, hein ? murmure Lucien d'une voix encore faible.

— Livia t'a sauvé o *furesteru*, répond Roccu en éclatant de rire. Ça fait dix jours... Et tu as manqué la chasse du siècle...

Lucien tente de se redresser sur son lit, mais ses muscles sont engourdis. Il grimace.

— Et ensuite ? Est-ce que Livia a... ?

Roccu prend une inspiration, comme s'il revoyait les événements.

— Oui, elle a pris le pouvoir. Elle avait la meilleure équipe avec elle. On était motivés, et d'autres groupes de chasseurs se sont joints à nous, Jean-Gé et Missia-Minna. Quand on est rentrés, on a fait une fête de fous... C'est là que Livia a dit qu'elle allait diriger la Corse. Elle a proposé une nouvelle élection chaque année, où on jugerait le leader d'après ses réussites en chasse et en gestion de la ressource. C'est ça qui allait sauver l'île.

Lucien hoche la tête, passionné par le récit. Il laisse un silence planer quelques secondes avant de poser une nouvelle question.

— Et ça a marché ? Elle a vraiment pris le pouvoir ? Le visage de Roccu s'assombrit légèrement.

— Non.

— Ah ? il y a eu une rébellion ? une guerre civile ? demande Lucien, les sourcils froncés.

— Rien de tout cela, répond Roccu en haussant les épaules. Au départ, elle semblait avoir été suivie. Mais à la fin de la semaine de la chasse, chacun est reparti, certains dans leurs régions, d'autres ont continué à vagabonder. Pas de violence, pas de conflit, ils sont partis, c'est tout.

Lucien reste pensif un instant. Les souvenirs de ses lectures d'histoire refont surface.

— Finalement ça correspond à ce que j'avais lu dans mon manuel d'histoire de la Méditerranée. C'est dans le sang corse, cette réticence à la domination depuis des siècles, des millénaires, même. Cet esprit qui habite l'île depuis Filitosa... je l'ai ressenti, durant mes visions, et sur place ensuite !

Roccu rit à nouveau.

— Tu crois vraiment à cette idée ? Hahaha... Je sais pas si c'est dans nos gènes. Mais ce que je sais, c'est qu'à l'école, on nous dit ça. Moi, mes frères et les autres on a grandi avec l'idée que personne ne peut vraiment diriger. Tout peut toujours changer, quel que soit le pouvoir en place. On a appris qu'on ne doit pas écraser, ni laisser quelqu'un le faire. Soit tout le monde est sauvé, soit personne ne l'est. Enfin ça c'est ma façon de le dire, la Zia expliquerait ça mieux que moi...

Le nom de la Zia résonne dans l'esprit de Lucien.

— Où est-elle justement ? La Zia ? Comment elle a réagi à tout ça ? demande-t-il, avec une étrange appréhension.

Roccu détourne les yeux un instant.

— Elle est morte deux jours après ta chute dans le

coma... Une partie de l'équipe de chasse rentrait avec les premières prises quand elle était déjà mourante. Elle avait des soucis de santé, et le manque de nourriture n'a fait qu'aggraver sa condition.

Lucien reste figé. Les images de la Zia lui reviennent en mémoire, dans un mélange de chagrin et de stupeur.

— Avec Livia on a vu cet homme... Celui qui portait le sanglier avec son visage... C'était donc ça, l'étrange pouvoir de ce lieu... Et Livia, qu'est-ce qu'elle fait maintenant ?

Roccu soupire longuement, comme s'il cherchait les bons mots.

— Elle est partie seule il y a quelques jours. Je voulais l'accompagner, mais elle avait besoin de s'isoler. Je suis certain qu'elle reviendra au grenier. Ou bien non, je ne sais pas. C'est à elle de choisir. On m'a raconté que son père avait aussi tenté de prendre le pouvoir il y a longtemps. Ça arrive presque à chaque génération, il paraît.

— Elle est partie sans vous donner d'indication sur quoi faire de moi ? Elle vous a raconté mon secret ? demande Lucien, vulnérable.

— O *furesteru*, ne t'inquiète pas pour ça. D'ailleurs ton bateau est prêt, nous l'avons réparé. Si tu veux rentrer raconter ce que tu as vu, fais-le. Par contre nous n'avons plus ta carto, on l'a mangée, ricane-t-il. Nos cartes en bâtonnets nous suffisent ! Il suffit de savoir où nous sommes par rapport aux autres humains et non humains... Mais pas

de savoir qui est au-dessus de qui... Mais si tu
veux rester ici, au Granaghju, nous aider, tu es
le bienvenu !

Jour 20

Lucien, désormais à bord de son bateau réparé, a pris la décision de rentrer en France. Sans sa cartographie, il n'aura que peu de choses à dire à ses supérieurs sur la manière envahir l'île. En revanche, il emporte avec lui quelque chose de plus précieux. Il a ses idées pour changer la société française. Il prend la première page d'un nouveau cahier et commence à rédiger son nouveau manuel de stratégie.

Leçon n°1 : *Soit tout le monde est sauvé...*

Lexique

Granaghju : grenier

Aspetta : attends

Furesteru : étranger

Riassuntu : rassemblement

Qual'hè : c'est qui ?

Lascia-lu : lâche-le

Squadre di cacciadori : équipes de chasseurs

Catucci : toilettes

Cari amichi : chers amis

Capi di caccia : têtes de chasse

Cunsigliu : conseil

♥ REMERCIEMENTS ♥

adrien-hourquebie98 • afef6 • agaagla • alcibiade12 •
alicegroux-1 • anaisbrossas • anh-kagi • Aris • arketiyo •
at-renault • avikern-vergne • Ayer Dhal • bastiensn •
bastiensn • beatrix-collin • boobrito • Bumblebee •
carole-nguyenvo • claudine-bourgeat • clementsanchez-1 •
Colbert • d-bonzebob • dakaahan • Damien Snyers •
danet-scola • Delphine Drouet • descartin61 • docteurpopov •
Dominique Martel • duteriez • duteriez • Elias Martin •
emen-ba • eric-sinatora • espoir-bouvier • etiennesiobud48 •
faustine-savin • fhouste • Florian Cargoët • flyflyion •
Frédéric GUÉLEN • frederic-rouan • g-marais •
gwendalm56 • hellekin • Hugo Sinatora • jean pierre frey •
jean-baptiste-giuntini • Jérémy Lecouillard • joaquimdf92 •
josselinbelmonte83 • jpbiot • jul-eyf • kaly • Kenairod •
Lou Marion • ma-filippi • Manikhon • manmandlo •
mari-lou-carton • martylauriane22 • me-ulule • mjrobine •
Mr Ululien • mreix-1 • msaligari2 • mysanthropos •
nathalie-altemaire • nathalie-sinatora • Nicolas Ochs •
Nicolas Puthod • nicolasesc • nicole-nussbaum •
Noelle Biancolin • nolwenn_1 • nopinou • oad • odilebb-1 •
paul-favier4 • peaucelleagathe • piafmarquis • pikselkraft •
poli-matteu • queylaflorence • r-ouftallah •
rachel-arriaga • Resistenza20 • Rhuul • rosaliésimon2 •
rpvjvial • sageotcorinne • simone-colline • Simon Lefort •
simonluc59 • SLNKO • soloncelerat • svplanejerome •
theechelon83 • theodorebonfils • tnussbaum • veronique_1 •
vincentdjinda • wassermann-nadia

[illegible]

COLLECTION

C ' é c a i t
**DE MEUX
DEMAIN**

© Éditions Copie Gauche

Normandie, France • Tél : 06 61 39 80 36

copiegauche@mailfence.com

copiegauche.fr



MISE EN PAGE ET ILLUSTRATION : Pierre Julien

DIRECTION ÉDITORIALE : Romuald Muzard

TRÉSORIER : Nicolas Escartin

UN GRAND MERCI AU JURY

TYPOGRAPHIES UTILISÉES : New Title & Erode

DESIGNED BY Indian Type Foundry via *fontshare*

4^{ème} de couverture : @olm_e@tchafia.be

ISBN : 978-2-9589459-3-0

DÉPÔT LÉGAL : 3^e trimestre 2025

Imprimé en France • par les imprimeries Iropa

Papier Munken Pure



The mark of
responsible forestry



Les nouvelles de ce recueil sont disponibles sous licence CC-BY-SA, vous pouvez modifier, adapter, le contenu de ce recueil dans la limite de la licence disponible à l'adresse de ce QR code.

COLLECTION

C ' É T A I T
**DE MIEUX
MAIN**

Au début du 2^{ème} trimestre,
anciennement le printemps

Arrivées un matin,
une douzaine d'exténuées mais heureuses
racontent avoir trouvé un silo plein de l'ancien
temps.

On les croit, puis on leur montre nos réserves
et nos serres semi-enterrées.

Au début moqueuse, l'attitude se mue :
respect puis soif de savoir.
Iels montent un abri et restent une année
avec nous.

Au moment du départ, la question demeure :
où sont passé tous les autres gens ?

OLM-E

25 % du prix de ce livre va aux artistes.

ISBN : 978-2-9589459-3-0



 **copie
gauche**

www.copiegauche.fr

15 €